

o . Veneziani
i . di Bisglia

MEMOIRES DU DUC *DE* NAVAILLES ET DE LA VALETTE.

PAIR ET MARÉCHAL de France, & Gouverneur de Monſeigneur le Duc de Chartres.



A AMSTERDAM,

Chez JEAN MALHERBE, ſur le Vygendam.

M. DCCII.



MEMOIRES
DU
MARECHAL DUC
DE
NAVAILLES.

LIVRE PREMIER.

J'ECRIS les Memoires de ma Vie On n'y verra rien que de fort ordinaire ; mais comme dans tous mes emplois, j'ai tâché de ne blesser ni ma conscience, ni mon honneur, & que je suis parvenu à toutes les di-

gnitez qu'un Gentilhomme peut esperer, j'ai crû que mon exemple pourroit servir à faire voir que le moyen le plus seur pour s'élever, n'est pas, comme on le croit ordinairement, de sacrifier tout à l'ambition & à la fortune.

Je suis d'une Maison qui a cet avantage, que dans tous les mouvemens de l'Etat on n'a jamais vû aucun de ceux qui en sont sortis, prendre d'autre parti que celui du Roi. Aussi le Roi Loüis XIII. m'a fait quelquefois l'honneur de me dire que j'étois un des Gentils-hommes de son Royaume de la meilleure Race.

1635. Mon Pere qui étoit premier Baron de Bearn, fut deputé de la Province pour aller à la Cour. Il me mena avec lui à dessein de me mettre à l'Academie où mes deux aînez avoient été quelques années. L'un d'eux étoit

déja mort, & l'autre eut peu de temps aprés un Regiment d'Infanterie. J'avois encore d'autres Freres plus jeunes que moi.

Ma Mere étoit de la Maison de Biron, & Cousine germaine de Monsieur le Comte de Charost avec qui mon Pere avoit toûjours conservé une grande liaison; il l'alla voir, & me prêsenta à lui. Monsieur de Charost demanda à mon Pere ce qu'il vouloit faire de moi, mon Pere lui dit son dessein, & je fus pendant quelque tems le sujet de leur conversation.

Peu de jours aprés, Monsieur de Charost témoigna à mon Pere qu'il avoit envie de me donner à Monsieur le Cardinal de Richelieu pour être son Page. Mon Pere lui dit qu'il n'y avoit pas d'apparence, parce que j'étois de la Religion: mais Monsieur le Cardinal promit à mon Pere que j'aurois chez

lui une entiere liberté de conscience.

J'avois quatorze ans quand j'y entrai, & il se passa un assez long-tems sans que personne me dit rien sur ma Religion. Un jour Monsieur le Cardinal m'en parla avec une bonté extraordinaire. Je me rendis aux raisons de ce grand homme, qui étoit aussi bon Theologien qu'habile Politique, & je resolus de faire mon abjuration. Je la fis en effet dix-huit mois aprés que je fus entré dans sa Maison. Ma conversion fut heureuse ; elle fut suivie de celle de mon Pere, & de la plus grande partie de ma famille.

Je demeurai encore plus d'un an chez Monsieur le Cardinal. Quand je sortis de Page, il me donna l'Enseigne Colonelle de son Regiment de la Marine, & il me fit avoir une pension de mille écus, que le Roy dit qu'il

me donnoit en consideration des services que ceux de ma Maison lui avoient rendus.

J'allai aussi-tôt au Regiment qui étoit en Flandres. Ma grande jeunesse m'empêchoit d'avoir beaucoup d'application, mais je ne laissois pas de faire mon devoir ; je cherchois les occasions où je pouvois aquerir de l'estime. Je tâchois de plaire aux Officiers Generaux, & de me faire aimer de ceux qui avoient le plus de merite.

Je me trouvai, la premiere campagne, au siége de S. Omer que nous fûmes contraints de lever, & au combat de Polincove où nous eûmes de l'avantage. 1638.

Je vis pendant la seconde Campagne, le siege de Hédin, où le Roi étoit en personne. Il traça lui-même un fort pour empêcher les Ennemis de secourir la Place. Monsieur de la Meil- 1639.

leraye commandoit, & il reçût ſur la brêche le Bâton de Maréchal de France.

1640. La Campagne ſuivante, je vis le ſiége d'Arras. Il s'y paſſa pluſieurs choſes remarquables. Lamboy General des Eſpagnols, étant venu camper aſſez prés de nous, afin d'incommoder nos fourage, Monſieur le Maréchal de la Meilleraye alla reconnoître le Camp des Ennemis avec quatre mille chevaux; & quoiqu'il trouvât leur cavalerie en bataille ſous leur canon & leur mouſqueterie, il les chargea, & les obligea de ſe retirer en deſordre. J'étois ce jour-là parmi les Volontaires, & Monſieur le Maréchal me donna la commiſſion de porter des ordres aux troupes.

Quelque tems aprés le Cardinal Infant attaqua les lignes & emporta le Fort de Rantzau, qu'il fit ouvrir par le derriere

pour le défendre plus facilement. Cela lui réüssit en quelque façon : on fit attaquer ce Fort par le Regiment de Champagne, par celuy de Navarre, & par celui de la Marine, sans pouvoir en chasser les Ennemis. Il y eut cent Officiers de ces trois Corps tuez ou blessez dangereusement. J'y reçûs aussi une legere blessure. Monsieur le Cardinal eut la bonté de m'envoïer visiter, & de me faire donner cinq cens écus. Les Espagnols ne sçûrent pas profiter de leur avantage ; nos meilleures troupes étoient allées au-devant d'un Convoi commandé par Monsieur du Hallier, qu'on a appellé depuis le Maréchal de l'Hôpital, ils leur donnerent le tems de rentrer dans les lignes ; de sorte qu'ils furent obligez de se retirer & de laisser prendre la Place.

Aprés ce siége, M. le Cardi-

nal me fit l'honneur de m'envoier une commission de Capitaine d'une des Compagnies qui vaquoient dans son Regiment de la Marine. Le Marquis de Coaslin m'offroit dans son Regiment de Cavalerie une Compagnie toute faite & en bon état ; je l'aurois prise, s'il m'avoit été permis de suivre mon inclination. Les jeunes gens preferent ordinairement la Cavalerie à l'Infanterie ; parce que dans la Cavalerie il y a quelque chose de plus brillant : mais j'ai reconnu par une longue experience, qu'il vaut mieux commencer par l'Infanterie.

Aprés la prise d'Arras, on nous fit passer en Normandie à cause de quelques mouvemens qu'il y avoit eu dans cette Province. Dans le même tems, je fus député par nos Officiers à Monsieur le Cardinal ; il me fit donner dix mille écus pour le Re-

giment, & cinq cens écus pour moi.

Le Regiment de Navailles avoit été mis sur pied il y avoit quarante ans, par un de mes oncles qui fut tué au siége de la Motte. Mon frere aîné l'avoit eu ensuite; & aprés y avoir servi huit Campagnes, il en avoit donné sa démission en faveur d'un de mes cadets, qui mourut au retour de la prise de Turin. Les Officiers du Regiment qui étoient accoûtumez à avoir à leur tête quelqu'un de nôtre Maison, m'envoyerent un Lieutenant pour me prier de faire quelques démarches pour obtenir cette place. Cette proposition me fit beaucoup de plaisir; je trouvois que ce seroit une chose fort agreable que de me voir Colonel à l'âge que j'avois. Mais je craignois de n'avoir pas l'aprobation & l'agrément de Monsieur le Cardinal;

je me hazardai à lui en parler ; il me répondit qu'il desiroit mes avantages, mais que je ne devois rien faire sans le conseil de mes amis. Monsieur Desnoyers Secretaire d'Etat m'honoroit de son amitié ; j'allai le consulter, il me dit que je pouvois juger par la réponse de Monsieur le Cardinal qu'il ne vouloit pas que je quitasse son Regiment. Mon ambition l'emporta sur un avis si raisonnable, & je résolus de faire encore une tentative auprés de Monsieur le Cardinal. Je lui dis que si cet emploi me détachoit de son service, je n'aurois garde d'y penser, mais que je croyois lui être plus utile à la tête de mille ou douze cens hommes, que si je demeurois simple Capitaine d'Infanterie. Il reçût fort bien ce discours, & m'assura que si j'étois honnête homme, il auroit soin de ma fortune.

Je quittai ainsi ma Compagnie. Il n'y avoit dans le Regiment que je prenois que quatre cens hommes. Je fis par mes soins une recrûë de pareil nombre, & je menai le Regiment en Piémont. Monsieur le Comte d'Harcourt, qui commandoit l'Armée d'Italie, le trouva trés-bon, & m'en donna tout l'honneur.

Il entreprit pendant cette Campagne le siege de Cosny. Mon Regiment y servit fort bien, & Monsieur le Comte d'Harcourt en fut si content, qu'il le fit sçavoir à la Cour. 1641.

Quand la Campagne fut finie, on nous envoya en quartier d'hiver en Piémont. C'étoit un Païs abandonné aux Troupes, où j'aurois pû faire un traité fort avantageux; mais je me contentai de regler les choses sur un pied que mon Regiment y pust subsister, & peu de jours aprés,

je me mis en chemin pour revenir à Paris.

La Cour étoit à S. Germain. J'y allay faire la reverence à Monsieur le Cardinal de Richelieu ; il me dit devant Monsieur le Cardinal Mazarin, que je trouvay avec luy, qu'il sçavoit que j'avois un fort bon Regiment, & que je m'appliquois au service qu'il en avoit de la joye, & qu'il se souviendrois de moy. Cette marque de bonté que je reçûs de luy, me donna de l'esperance, & augmenta l'envie que j'avois de bien servir. Je fis ensuite la reverence au Roy, qui me receût plus favorablement que je n'eusse osé l'esperer, j'eus l'honneur d'entretenir pendant quelques temps Sa Majesté.

J'étois de tous les divertissemens des Jeunes gens de la Cour, mais le desir de m'élever m'empêchoit de m'y attacher, & j'a-

vois de l'impatience que le temps de la Campagne ne fust venu. Si-tôt qu'il approcha, je songeay à me mettre en état de la faire. J'avois une pension de mille écus, mon Pere m'en donnoit autant, mon Regiment me valois peu de chose; cependant je dépensois tous les ans huit ou dix mille écus. Le crédit que j'avois à Paris fournissoit à cette dépense, & comme j'étois de bonne foy pour mes Creanciers, je ne manquois point de secours.

Avant que de partir, j'allay prendre congé du Roy, il me dit, en me donnant un petit coup sur l'épaule, qu'il vouloit avoir soin de moy. On peut s'imaginer la joïe que j'eus de la bonté que Sa Majesté me témoignoit. Je pris aussi congé de Monsieur le Cardinal, qui me donna de nouvelles asseurances de sa protection, & de Monsieur le Duc

d'Enguien que je voyois ſouvent, & qui m'honoroit de ſon amitié; & je me rendis en poſte à Turin.

La Cour de Savoïe étoit belle & nombreuſe, les Etrangers y étoient bien reçûs, & particulierement les François, j'avois un équipage aſſez propre, & j'étois là fort agreablement : mais je faiſois une dépenſe que je ne pouvois ſoûtenir longtems; ce qui m'obligea de m'en aller à mon Regiment; je le trouvai en fort bon état, & un des meilleurs de l'Armée. Les Officiers étoient la plûpart gens de merite.

Le Prince Thomas qui avoit
1642. toûjours été attaché au ſervice des Eſpagnols, le quitta cette année-là, & joignit ſes troupes à l'Armée du Roi que commandoit le Duc de Longueville. Aprés cette jonction, les deux Generaux réſolurent de faire

quelque ſiege conſiderable avant la fin de la Campagne. Celui de Novare fut propoſé par le Prince Thomas ſur l'avis qu'il avoit eu de la foibleſſe de la garniſon, & l'on marcha de ce côté là ; mais les pluyes continuelles retarderent la marche de l'Armée, & donnerent le tems aux Eſpagnols de jetter des troupes dans la Place de ſorte qu'on fut obligé de changer de deſſein. Le Duc de Longueville aprés avoir laiſſé rafraîchir ſon Armée dans l'Aſigliano, lui fit paſſer le Pô à Caſal & la mena devant Tortone.

C'eſt une Ville du Milanois qui confine à l'Etat de Gennes & à celui de Parme. La ſaiſon étoit fort avancée, & il n'y avoit que l'eſperance d'emporter promptement la Place, qui eût fait entreprendre ce ſiege. Auſſi la Ville fut bientôt priſe ; mais il y avoit une Citadelle de cinq

bastions revêtus, bonne & bien munie, qui pouvoit tenir plusieurs jours. Nous n'avions rien de tout ce qui étoit necessaire pour un long siege, cependant nous ne voulumes pas abandonner cette entreprise dans laquelle nous nons trouvions embarquez. On manqua bien-tôt de vivres dans le Camp ; & l'Armée étoit en danger de perir, si Monsieur le Tellier qui en étoit Intendant, n'avoit fait toute la diligence imaginable pour ramasser des bleds. On manquoit aussi de poudres & de balles, & les soldats faisoient leurs gardes sans oser décharger leurs mousquets.

Comme on étoit dans cet état, les Ennemis se vinrent poster à un quart de lieuë de la Place. Nous commençâmes à nous fortifier. Ils marcherent pour se saisir d'une hauteur que nous n'avions pû occuper ; parce que

nous n'avions pas assez de troupes. Nous sortimes des lignes pour aller au devant d'eux ; & quoique ce fut une chose dont il y avoit peu d'exemples, elle reüssit heureusement ; les Ennemis étonnez de ce que nous les avions devancez, se retirerent aprés un leger combat.

Peu de jours aprés ils jetterent quatre cens hommes dans la Place. Cela mit une si grande consternation parmi nous, que l'on disoit hautement qu'il falloit lever le siege. Je n'étois nullement de cet avis.

Je voïois Monsieur de Longueville fatigué de ce que tous ceux qui l'approchoient vouloient que l'on se retirast. Je pris la liberté de lui dire que j'étois d'un sentiment bien opposé, qu'il y alloit de la gloire des armes du Roi, & de la sienne en particulier, & que j'étois trés-persuadé qu'avec de la pa-

tience, l'on viendroit à bout d'une entreprise si importante & si avancée; que j'avois un bon Regiment qui ne demandoit que des occasions extraordinaires pour acquerir son estime, & que je le suppliois trés-humblement de lui faire entreprendre ce qu'il y auroit de plus difficile. Monsieur de Longueville eut tant de joïe de m'entendre parler de la sorte, qu'il m'embrassa plusieurs fois; il me dit que son sentiment non plus que le mien n'étoit pas de lever le siege, & qu'il y avoit une demie lune qu'il vouloit que j'eusse la gloire d'emporter.

Je me retirai le plus content du monde, & j'allai faire part aux Officiers de mon Regiment de ce que j'avois dit au General, & de l'ordre qu'il venoit de me donner; ils s'en réjoüirent comme d'une agreable nouvelle, & me remercierent

de la bonne opinion que j'avois d'eux.

Je commençai dés ce moment à faire mes préparatifs, & la nuit j'attaquai la demie lune. Elle me fut longtems disputée, mais enfin je m'en rendis maître, & j'y fis un grand logement. Je perdis en cette occasion beaucoup de Soldats, seize Sergens & plusieurs Officiers de merite. Le lendemain qui étoit le jour de ma garde, Monsieur de Longueville vint à la tranchée, il me fit l'honneur de m'embrasser, & loüa beaucoup mon Regiment. Cette action décida du siege, elle donna moyen d'attacher le mineur à la Place, qui se rendit huit jours aprés.

Alors Monsieur de Longueville jetta les yeux sur moi pour m'envoyer rendre compte au Roi de l'heureux succés de ses armes. Dans les lettres qu'il écrivit à Sa Majesté & aux Mi-

niſtres, il me rendit tous les bons offices que je pouvois ſouhaiter ; & quand je pris congé de luy, il me dit mille choſes trés-obligeantes, & m'aſſeura qu'il n'oubliroit jamais les marques que je luy avois données de ma paſſion pour ſon ſervice. Je ne doute pas que je n'euſſe tiré quelque avantage de tout ce qu'il avoit écrit en ma faveur, ſi la mort de Monſieur le Cardinal ne fuſt arrivée en ce temps-là.

J'appris cette mauvaiſe nouvelle à Roüanne. On peut s'imaginer le déplaiſir & l'étonnement qu'elle me cauſa, & combien je me trouvay embarraſſé en arrivant à la Cour. J'allay voir d'abord Monſieur des Noyers Secretaire d'Etat, qui avoit le département de la Guerre ; il me dit en m'embraſſant que j'avois beaucoup perdu, & me mena auſſi-tôt au Roy à qui

je rendis compte du siége. Il voulut sçavoir jusqu'au moindre détail ; & comme je m'en étois parfaitement instruit , il parut satisfait de ma relation , & me fit donner mille écus pour mon voyage. Ensuite par l'avis de Monsieur des Noyers, j'allay voir Monsieur le Cardinal Mazarin dont je n'étois pas connu. Il me recût avec beaucoup d'honnêteté, & m'assura qu'il feroit valoir mes services.

Cependant toutes les personnes mal-satisfaites du Gouvernement de Monsieur le Cardinal de Richelieu, ayant fait des cabales pour rendre sa memoire odieuse ; l'on retrancha la plûparts des pensions qu'il avoit fait donner. Monsieur des Noyers me dit que la mienne étoit de ce nombre. J'en fus fort touché , parce que je croyois meriter quelque bonne récompense pour les services que je venois

de rendre. Cela me fit juger qu'il n'y avoit rien à faire à la Cour pour ceux qui avoient été attachez à la fortune de Monſieur le Cardinal, & me donna la penſée d'aller ſervir hors du Royaume. J'entamai un traité avec l'Ambaſſadeur de Veniſe pour mener un Regiment d'Infanterie au ſervice de la Republique. Mais comme c'étoit ma derniere reſſource, je ne voulois pas m'embarquer plus avant, que je n'euſſe vû ſi mes affaires étoient tout-à-fait deſeſperées.

L'état où j'étois me cauſoit une grande inquiétude. Un jour que je me promenois à l'Hôtel de Condé, Monſieur le Duc d'Enguien, qui ſortoit pour aller à S. Germain, m'apperçût, & me fit l'honneur de me dire qu'il me trouvoit bien triſte, je lui dis le ſujet que j'en avois. Il m'offrit de parler au Roi pour

pour mes interêts ; mais parce que je voulois lui parler moi-même afin d'être plus ſûr, ſi continuant dans le ſervice j'avois quelque choſe à eſperer ; je remerciay Monſieur le Duc avec beaucoup de reſpect. J'allai à S. Germain le jour d'aprés ; & je trouvay l'occaſion de parler au Roy. Il écouta patiemment tout ce que je pris la liberté de lui repreſenter ſur mes ſervices, & ſur le retranchement de ma penſion, & il eut la bonté de me dire qu'il n'avoit point entendu me l'ôter ; que je continuaſſe à le bien ſervir & qu'il auroit ſoin de moi. Une reponſe ſi favorable que j'eſperois ſi peu, & à laquelle Monſieur des Noyers ne s'attendoit pas, me donna une joïe incroyable. J'oubliay auſſitôt le ſervice étranger, & je ne ſongeai plus qu'à mettre mon Regiment en bon état.

Le tems de la Campagne ap-

prochoit ; je crûs que je devois être des premiers à prendre congé du Roi. Je trouvai avec lui Monsieur le Cardinal Mazarin, qui parla si avantageusement de moi, que je fus obligé d'aller l'en remercier. Il me reçût trés-obligeamment, & m'assura de sa protection.

Le Roi mourut quelques jours aprés ; un si grand évenement ne rallentit point la guerre d'Italie ; au contraire elle continua avec plus de chaleur. J'arrivai bientôt en ce Païs-là, où l'on assiegea pendant la Campagne, Thrin, Saintia, & la Citadelle d'Ast. Je servis assez bien à ces trois sieges, & les Generaux témoignerent qu'ils étoient fort contens de moi.

J'avois été blessé legerement à Thrin ; ensuite j'eus une maladie dangereuse, qui m'obligea de me faire porter à Turin. Ma maladie ne fut pas longue & me trou-

vant dans uue Cour pleine de divertissemens, & où je recevois beaucoup d'honnêtetez ; je m'y serois arrêtez quelque temps, si mon ambition ne m'avoit fait penser à retourner promptement en France.

En arrivant à Paris je trouvai que Monsieur de Beaufort étoit à la Bastille, & que Monsieur le Cardinal Mazarin étoit à la tête des affaires. Je m'attachai à lui ; il me fit donner par la Reine-Mere une pension de mille écus, dont j'ai toûjours été payé pendant la vie de cette Princesse. Cela me donna encore plus d'application au service. L'hiver ne fut pas plûtôt passé que je pris congé de la Cour, & retournai en Italie.

Le Prince Thomas commandoit l'Armée, & le Comte du Plessis en étoit Lieutenant general. On resolut vers le milieu de la Campagne d'assieger Final.

Cette place eſt ſur la côte de Gennes, & il y a une rade aſſez bonne pour les galeres. Ce ſiege ne ſe pouvoit faire que de concert avec Monſieur de Brezé Amiral de France, qui commandoit l'Armée navale ſur ces Mers. La Cour lui envoya des ordres pour cette entrepriſe; & ſur l'avis qu'on en eut, on fit marcher les troupes de terre; mais étant arrivées plûtôt que l'Armée navale devant la Place, les Eſpagnols y jetterent trois mille hommes dans des barques à rames que leur avoient fournies les Genois qui croyoient avoir interêt que Final ne tombat pas entre nos mains.

On avoit paſſé mon Regiment avec celui de Vaubecourt, dans le fauxbourg de cette Ville. On m'envoya ordre de me retirer promptement. La retraite étoit difficile, à cauſe qu'il y a pluſieurs défilez dans les montagnes

que je devois traverser, & que j'étois en vûë des Ennemis qui s'étoient fortifiez par la jonction des Bandits. Ils vinrent m'attaquer dés que je commençai à marcher. Je n'avois que mille hommes dans ces deux Regimens. J'en fis un détachement de trois cens pour aller gagner la hauteur des montagnes. Ce fut ce qui me sauva; parce que m'étant rendu maître des défilez avant qu'on pût s'en saisir, j'eus tous les passages libres.

Je fus pressé par les Ennemis depuis trois heures du matin jusqu'à sept heures du soir. Je reçus un coup de mousquet, mais heureusement il ne m'empêcha pas d'agir. Je perdis peu de monde, & je sauvay le bagage: Enfin l'affaire se passa beaucoup mieux que les Generaux ne l'avoient esperé.

La retraite fut de cinq grandes lieuës. Je fis tout ce chemin

à pied, & c'étoit au milieu de la Canicule. Je m'échauffay si fort que ma blessure qui n'étoit pas grande, devint trés-douloureuse, & qu'elle me causa une maladie dont je ne revins qu'avec beaucoup de peine. Je me fis porter à Turin où mon mal fut bien tôt accompagné de pourpre & de dissenterie, ce qui fit croire aux Medecins qu'il étoit sans remede. Je me trouvay mieux neanmoins dés le cinquiéme ou sixiéme jour, & comme il vint à vaquer dans nôtre Armée un des vieux Regimens, j'envoyai un Gentilhomme à la Cour pour le demander. J'écrivis à Monsieur le Cardinal, qui non seulement me fit obtenir ce Regiment, mais fit donner encore le mien à un de mes Freres sans que je l'en eusse prié. J'avouë que ce procedé obligeant m'attacha avec plus d'affection à ses interêts. La joïe que j'avois de me voir si bien traité de la Cour,

contribua beaucoup à me guerir. Le temps de la Campagne étoit venu, & j'avois une grande impatience de pouvoir retourner à l'Armée.

Le Comte du Plessis qu'on avoit envoyé commander en Catalogne, devoit assieger Roses. Je reçûs ordre d'aller servir à ce siege. Quoique ma santé ne fût pas tout-à-fait rétablie, & que j'eusse de fortes raisons pour ne pas quitter l'Armée d'Italie, je m'acheminay à Roses avec toute la diligence dont j'étois capable.

J'y arrivai le lendemain que la place fut investie. Il y avoit dedans trois mille hommes d'Infanterie & trois cens chevaux. Nôtre Armée étoit fort foible & mal pourvûë pour un siege de cette importance. Le troisiéme jour, il survint un si furieux orage, que nous aurions été contraints de nous retirer, si les assiegez avoyent sçû profiter du desordre où

cet accident nous avoit mis.

On commença l'ouverture de la tranchée avec peu de preparation; les assiegez firent paroître beaucoup de vigueur. Le Gouverneur qui avoit toûjours servi dans la Cavalerie, étoit peu entendu à défendre une Place, & cela nous facilita les approches. Il y eut plusieurs actions qui firent douter du succés de l'entreprise; mais enfin le Gouverneur fut obligé de capituler par la patience & la bonne conduite du Comte du Plessis, qui en fut recompensé du Bâton de Maréchal de France. On n'a guere vû de siége plus perilleux: on y perdit un grand nombre de Soldats & d'Officiers. Comme nos troupes étoient fort fatiguées, on les envoya rafraîchir en Guyenne. Mon Regiment fut augmenté de dix hommes par Compagnie; & aprés que l'on m'eut donné le temps de les faire, j'eus ordre d'al-

ler en Flandre servir sous les Maréchaux de Ranzau & de Gassion.

J'y arrivai à la fin de Septembre de l'année 1645. & je me joignis à l'Armée du Maréchal de Rantzau, qui attaqua Lens, & le prit en quinze jours; je servis à ce siege, & Monsieur le Maréchal parut content de moi. Peu de jours aprés il tomba malade, & s'étant retiré, son Armée fut jointe à celle du Maréchal de Gassion, dont j'étois connu trés particulierement. Il nous mena plus avant en Flandre pour y établit son quartier d'hiver.

Il tenoit Menin, Armantieres & d'autres petites Places qu'il avoit fortifiées, d'où il faisoit incessamment des entreprises sus les Ennemis. En moins de trois semaines, il leur enleva deux quartiers de Cavalerie. Il avoit la bonté de souffrir que je le suivisse. J'avouë que je prenois un grand plaisir d'être avec lui, & que je

n'ai jamais vû d'homme qui me parut avoir un talent plus naturel pour la guerre.

Il avoit une grande créance parmi ses troupes, beaucoup de vigilance & d'ordre. Il étoit infatigable, entreprenant, & toûjours bien averti. J'eusse extrêmement souhaité de continuer à servir sous lui, & même il me l'avoit proposé d'une manierr trés-obligeante, mais l'on me retira de cette Armée pour me renvoyer au Printems en Italie.

Je vins passer le reste de l'hiver à Paris, & j'y songeai bien moins aux divertissemens qu'à faire ma Cour. Je commençois à m'ennuyer de n'être que simple Colonel. Je demandai que l'on me fist Sergent de Bataille, ce qui étoit alors au dessus des Mestres de Camp; & l'on m'en donna le Brevet.

Aprés avoir été payé de mes pensions, je partis pour me ren-

dre à Toulon, où les Troupes destinées pour l'Armée d'Italie avoïent ordre de s'embarquer. Nous devions passer sur les Vaisseaux du Duc de Brezé qui commandoit l'Armée navale, & servir sous le Prince Thomas, qui avoit dessein d'assieger Orbitelle, Place maritime, qui n'est qu'à dix ou douze lieuës de Rome. Nous demeurâmes quelque tems à Toulon, par les longueurs qui se trouvent pour l'ordinaire dans les embarquemens. Monsieur de Brezé qui avoit une grande connoissance de la Mer, & beaucoup de courage, nous mena en peu de jours devant Orbitelle, & nous fîmes heureusement nôtre descente. Le Prince Thomas entreprenoit d'attaquer cette Place assez legerement. Il avoit peu de troupes, peu de munitions & de vivres; & les secours étoient éloignez. Ce Prince avoit beaucoup de valeur; mais il servoit à la maniere d'Es-

pagne, ſans entrer dans le détail des choſes : il étoit peu vigilant & n'entendoit pas bien les ſieges.

1646. Peu de jours aprés nôtre debarquement il commença celuy d'Orbitelle. Le quinziéme jour de l'ouverture de la tranchée, l'Armée navale d'Eſpagne parut & vint moüiller à la vuë de nôtre Camp. Cela nous déconcerta étrangement, parce qu'elle nous ferma le paſſage de l'Armée à la flote dont nous tirions nos poudres, nos boulets, & toutes nos munitions. Monſieur de Brezé, qui étoit deſcendu pour ſervir à terre, ſe remit en mer, & étant ſorti de la rade, il livra la bataille aux Ennemis, & fut malheureuſement tué dans le temps qu'il avoit beaucoup d'avantage ſur eux. Le Comte d'Oignon qui étoit Vice-Amiral, au lieu d'en profiter, prit le parti de ſe retirer, & remena l'Armée Navale à Toulon pour aller en diligence ſe

rendre maître de Broüage, de Rhé, d'Olleron & des Tours de la Rochelle, où il commandoit sous l'autorité de Monsieur de Brezé; cette démarche qui devoit le perdre, servit beaucoup à sa fortune.

Cependant nous passâmes six semaines dans la disette de toutes choses, à cause que l'Armée navale d'Espagne croisoit à la vuë de nôtre Camp, & empêchoit que nous ne pussions tirer aucun secours de la Mer. Dom Gaspard de la Gatte, homme de merite, défendoit vigoureusement Orbitelle; l'état où nous étions réduits augmentoit sa résistance. Nous nous rendîmes neanmoins maîtres de la Contrescarpe; mais quand il fallut passer le Fossé, nous fûmes long-temps à faire un Pont sur une Lunette, parce qu'il y avoit deux piéces de canon qui voyoient nôtre travail; & que nous ne pouvions démonter.

Nous avions fait un Fort au bord d'un Etang, qui est à mille pas de la Ville pour empêcher le secours de ce côté-là. Les Ennemis qui nous vouloient chasser, firent débarquer quinze cens Italiens, & quatre mille Espagnols sous le Fort Philippes qui étoit à eux. Le Prince Thomas qui connut leur dessein, me commanda de m'aller jetter dans notre Fort. J'y entrai la nuit, & je n'y trouvai que deux cens cinquante Suisses avec peu de munitions, & une seule piece de canon. J'envoyai chercher aussi-tôt cent Mousquetaires de mon Regiment qui étoit à trois lieuës delà. Ils arriverent au point du jour. Dans le même tems les Ennemis marcherent pour m'attaquer : lorsqu'ils furent assez prés, je fis tirer mon canon, qui tua leur Commandant. Cela mit de l'étonnement parmi eux ; leur attaque fut foible, & ils perdirent beau-

coup de monde. Comme ils se retiroient, nôtre Cavalerie qui venoit du Camp pour me secourir, les chargea, & n'eut pas de peine à les rompre. On en tua trois ou quatre cens; le reste fut fait prisonnier avec tous les Officiers.

Nous continuâmes le siege mollement, parce que nous n'avions ni assez de Canon, ni assez de munitions. Les Ennemis s'aviserent d'en stratagéme que je n'ai jamais vû que là. Ce fut de mettre le feu dans nos tranchées par le moyen de certains dards enflammez qu'ils tiroient avec des Arbalêtres sur nos facines. Il est vrai qu'elles n'étoient que de bois d'Olivier & d'Oranger, & que lorsque ce bois est sec, le feu s'y prend facilement. Quoique nous eussions de l'eau dans la tranchée pour éteindre ces dards ardens, & que nous prissions le soin d'enterrer le plus que nous pouvions

les facines, elles ne laissoient pas de s'embraser. Il n'y avoit point d'autre remede que d'aller éteindre le feu, & l'on ne le pouvoit faire qu'à découvert. Les assiégez nous tuérent de la sorte plus de douze cens hommes.

Nous attendions nôtre Armée Navale sans pouvoir achever le Pont que nous avions commencé sur la Lunette, parce que le travail étoit renversé dés qu'il s'avançoit à la veuë de leur canon. On voulut tenter le passage du Fossé par d'autres voyes, mais ce fut inutilement; la Lunette avoit trop de profondeur, & nous fûmes six semaines sans pouvoir avancer.

Nôtre Armée n'étoit pas de trois cens chevaux, & de quatre mille hommes de pied capables d'agir. Les Ennemis avoient composé un Corps de six mille hommes de pied, & ils attendoient de Naples quinze cens chevaux.

Ils resolurent de mettre toutes leurs troupes à terre sous le Fort Philippes, qui étoit à la portée du Canon du Fort que j'avois défendu; & en même tems, ils firent faire voile à l'Escadre de Naples pour venir descendre d'un autre côté, & jetter des troupes dans la Place. Ils envoyerent aussi ving-huit Galeres pour nous canonner en flanc, si nous prenions le parti d'aller à eux. On tint conseil, & comme on jugea qu'il étoit impossible de continuer le siege avec le peu de forces qui nous restoient, on resolut d'aller attaquer les Ennemis. On prit pour cela trois mille hommes de pied & toute la Cavalerie, & l'on en détacha cent cinquante Mousquetaires, & quarante chevaux qui me furent donnez pour m'opposer à la descente de l'Escadre de Naples. Le Combat commença de part & d'autre à sept heures du matin, & dura jusqu'à cinq

heures du ſoir. Quoique le Fort Philippes nous canonnât en tête, & les vingt-huit galeres en flanc; nos troupes, & ſur tout la cavalerie, firent ſi bien leur devoir, qu'ellas tuérent aux Ennemis douze cens hommes ſur la Place, & obligerent les autres de ſe rembarquer. L'eſcadre de Naples ne fut pas plus heureuſe, & quoyqu'elle me tira ſix mille coups de canon, elle ne put jamais faire deſcendre que les Soldats de deux Galeres, que je renverſay dans la Mer.

Si ce Combat eut un ſuccez trés-déſavantageux pour les Ennemis, il nous affoiblit auſſi extrémement. Nous y perdîmes un grand nombre de Soldats & d'Officiers; mais nous avions de la réſolution de reſte, & nous étions encore ſoûtenus par l'eſperance de recevoir bientôt du ſecours de nôtre Armée Navale, qui étoit partie de Toulon.

Cependant les quinze cens Chevaux que les Ennemis faisoient venir de Naples, arriverent. Nous apprîmes qu'ils étoient campez sur une colline à dix milles de nôtre Camp, & qu'ils attendoient là, que leur Infanterie, qui étoit en Mer, les vint joindre. Nous envoyâmes dix Cavaliers en parti, ils nous amenerent cinquante de ces Cavaliers Napolitains, qui furent bien-aises de les suivre,& qui nous dirent que tous les autres ne demandoient qu'un prétexte pour s'en retourner. Cela étoit assez vrai-semblable,parce que c'étoient des gens de nouvelle levée. Le Prince Thomas voulut sçavoir ce qu'il y avoit à faire, & demanda l'avis des principaux Officiers. Les opinions furent differentes. La mienne étoit de partir la même nuit avec quatre cens Mousquetaires, & ce qui nous restoit de Cavalerie pour attaquer celle de Naples, qui n'é-

toit que de la Milice, & n'avoit point d'Infanterie pour la soûtenir. Mon avis ne fut pas suivi, quoique je m'offrisse de commander selon qu'on le voudroit, la Cavalerie ou l'Infanterie. Quatre jours aprés, cinq mille hommes d'Infanterie, que les Ennemis avoient sur les Vaisseaux & sur les Galeres, mirent pied à terre; & s'étant joints à la Cavalerie de Naples, ils marcherent contre nous. Comme nous n'étions pas en état de leur resister, nous nous retirâmes, & ils se contenterent d'avoir secouru la Place, & n'oserent nous suivre.

Nôtre Armée Navale parut presqu'en même temps, & nous nous embarquâmes pour revenir en France. Quand je fus arrivé à Toulon, la fatigue que j'avois euë au siége, & le chagrin qui me restoit de son malheureux succés, me donna la fiévre; elle ne dura pas long-temps, & dés

qu'elle m'eut quitté, j'allai en Gascogne pour achever de me remettre. Je n'y demeuray pas longtems, & je ne laissai pas de m'ennuïer beaucoup. Je passois souvent de méchantes heures, chagrin de ce que ma santé ne me permettois pas d'aller à Paris aussi promptement que je le croïois necessaire pour ma fortune. Je partis au commencement de Novembre; & à mon arrivée j'empruntay deux mille écus de mes amis en attendant que je pûsse être payez de mes pensions. J'appris par mon experience que les jeunes gens qui n'ont point de ressources seures pour subsister, sont moins exposez à vivre dans le desordre, que ceux qui sont assurez de ne manquer de rien. Ma conduite étoit assez reglée pour un homme de mon âge.

Cependant je cherchois avec soin les occasions de m'avancer à la Cour, & j'allois souvent chez

Monsieur le Cardinal. Un soir que Monsieur le Duc d'Orleans y joüoit, je me presentay à la porte de la chambre. Plusieurs autres personnes qui étoient là, entrerent dés que l'on eut ouvert; j'attendis encore quelque tems, & l'un des Valets de Chambre nommé l'Espoulet, que je connoissois pour l'avoir vû servir Monsieur le Cardinal de Richelieu, m'appella, & me fit entrer. Comme je me tenois éloigné, Monsieur le Cardinal qui m'avoit apperçû, vint à moi, & m'ordonna de le suivre dans une autre chambre; il me dit qu'il entendoit dire du bien de moy à beaucoup de gens, & qu'il vouloit prendre soin de ma fortune. Il me demanda ensuite si j'avois du bien, & si je me voulois marier. Aprés lui avoir fait de trés-humbles remercimens, je lui répondis que j'étois d'un païs où les Cadets sont mal partagez, & que j'étois trop

jeune pour songer au mariage ; que je n'avois d'autre dessein que de me dévoüer entierement à son service, pour lui marquer ma reconnoissance de la protection dont il vouloit m'honorer. Monsieur le Cardinal me dit alors qu'il avoit la pensée de m'offrir sa Compagnie de Gendarmes, & que je n'en parlasse à personne. Je lui répondis que j'étois confus de tant de bontez, qu'il me faisoit paroitre sans l'avoir merité, & que s'il me mettoit a la tête de ses Gendarmes, je n'oublirois rien pour me rendre capable de le servir.

Je sortis de cette conversation avec la joïe qu'on peut s'imaginer. Il se passa un mois entier sans que j'entendisse parler de rien, & je commençois à douter si ce n'étoit point un songe ; lorsque Monsieur de Roannette Gouverneur de la Bassée, entra dans ma chambre, & me dit que le jour de devant il avoit demandé à

Monſieur le Cardinal ſa Compagnie de Gendarmes, qu'il lui avoit répondu qu'il me l'avoit donnée, & qu'il venoit s'en réjoüir avec moi. Une heure aprés Monſieur de la Cardonniere, Enſeigne de cette Compagnie, me vint dire que Monſieur le Cardinal lui avoit commandé de me reconnoître pour ſon Capitaine; de ſorte que je n'eus plus lieu de douter qu'il ne m'eût donné cette Charge, & j'allai l'en remercier. D'abord que j'en eus pris poſſeſſion, il m'envoya en Italie ſervir de Maréchal de Camp ſous Monſieur le Duc de Modene, qui venoit de ſe declarer pour la France contre l'Eſpagne.

1646. Je joignis en peu de tems l'Armée que le Roi avoit de là les Monts, & l'on en fit un détachement de mille chevaux que l'on me donna pour le mener à Monſieur de Modene. Je traverſay heureuſement tout l'Etat de

de Milan, & je me rendis à l'Armée de ce Prince. Il avoit pris la résolution d'attaquer Cremone Ville considerable qui donne le nom à un assez grand Païs ; & lorsque je l'eus joint, il marcha pour faire ce siege ; mais il survint un si grand debordement d'eaux qu'il ne put executer son dessein. Il envoya tenter le passage de la Riviere d'Adde dans le dessein de faire des courses jusqu'aux portes de Milan, mais elle ne se trouva pas gayable, & l'on fut obligé de se retirer à Casal Major qui est sur le bord du Pô.

Comme la saison étoit fort avancée, Monsieur de Modene nous declara qu'il ne pouvoit nous donner des quartiers d'hiver dans ses Etats, & qu'il falloit que nous en prissions dans le Païs Ennemi. Monsieur d'Estrade qui étoit Maréchal de Camp, & qui avoit amené quelque In-

fanterie de Piombin à ce Prince, jugea aussi-bien que moi, que cela ne se pouvoit faire sans exposer les Troupes du Roi qui se trouveroient affoiblies par la retraite de celles de Monsieur de Modene. Mais il n'y avoit point d'autre parti à prendre. Monsieur d'Estrades demeura à Casal Major avec une partie des Troupes, & avec le reste je pris mon quartier à Riverol, qui est de dix mille plus avancé du côté de Cremone & de la Riviere d'Oglio.

Nous étions dans un Pays abondant ; & en deux mois nous amassames des grandes provisions, malgré la guerre continuelle que nous faisoient les Espagnols & les Bandits. Je pris d'abord un Château à quatre milles de mon quartier, où je mis cinquante Mousquetaires & cinquante Chevaux pour être averti & pour couvrir mes fourageurs.

Pendant ce tems-là le Connétable de Castille, & le Marquis de Serre qui commandoient l'Armée d'Espagne, avoient assemblé leurs Troupes, & nous eûmes avis qu'ils venoient à nous avec neuf mille hommes. Monsieur d'Estrades & moi n'en avions pas cinq mille dans nos quartiers. Nous resolûmes de faire expliquer Monsieur de Modene, s'il voudroit nous recevoir dans son Païs; il nous dit nettement qu'il ne le pouvoit pas. Je repartis que puisqu'il étoit dans cette resolution, nous n'avions autre chose à faire que de livrer combat aux Ennemis; parce que les Troupes du Roi qui ne voïoient point de retraite ailleurs, étoient seurement perduës si elles abandonnoient leurs quartiers, où il y avoit pour quatre mois de fourages & de vivres. Aprés qu'on eut deliberé long-tems, le Combat fut resolu, & Monsieur de Modene nous ra-

mena deux mille hommes.

Nous nous mîmes en bataille au dessus du quartier de Riverol. Monsieur d'Estrades prit l'aîle droite, j'eus la gauche, & Monsieur de Modene commanda la Bataille. C'est un pais assez coupé, où celui qui a le plus grand Corps d'Infanterie, a beaucoup d'avantage. Nous étions à peine en presence des Ennemis, qu'ils commencerent à faire grand feu de leur canon & de leur mousqueterie. Je me trouvay opposé aux Espagnols naturels, & à la Cavalerie de Naples, & je n'ai jamais vû combattre avec plus de furie & d'opiniâtreté. J'avois de fort bonne Cavalerie, mais l'Infanterie, qui ne consistoit qu'en six Regimens nouvellement levez, étoit assez mauvaise. Je lui avois donné ordre d'essuyer tout le feu des Ennemis sans tirer. Elle plia tellement que je fus obligé de faire avancer la Cavalerie

pour rétablir le Combat. Je perdis deux fois mon canon, & je le regagnai toûjours sans avoir voulu abandonner un Rideau que j'avois à ma droite, & que je conservai avec cinq cens Suisses des Troupes de Monsieur de Modene, qui se défendirent si vaillamment, que de tout ce Corps, il n'en demeura que cinquante Soldats & un Sergent, qui ne me quitterent jamais. Je voyois que le feu des Ennemis redoubloit de mon côté, & cela me surprenoit extrémement; mais j'appris que Mr d'Estrades, n'étoit pas aux mains, à cause qu'il s'étoit trouvé un défilé qui avoit empêché les Ennemis & lui de se joindre.

Cependant j'avois toutes les Troupes d'Espagne sur les bras, & l'aîle droite ne m'envoyoit aucun secours. J'eus deux chevaux tuez sous moi, tous mes gens furent blessez, & je le fus moi-même legerement au bras & à la

jambe, & à la fin je me trouvay si fort abandonné & mon cheval si las, que je fus contraint de prendre celuy d'un Cavalier du Regiment de Piombin.

Comme j'étois dans cet état ; ayant mené pour la troisiéme fois ma Cavalerie à la charge ; la plûpart des Officiers qui restoient furent tuez ou blessez, & les Cavaliers s'en alloient au grand trot, sans qu'il fut en mon pouvoir de les rallier. Dans ce moment la Compagnie des Gens d'armes de Monsieur le Cardinal qu'on avoit mise à la bataille, qui vit que je souffrois beaucoup, & qu'on ne donnoit aucun ordre pour me soûtenir, vint se ranger auprés de moy ; & Monsieur de Campagnolle, Gentilhomme de grand merite, qui en étoit Marêchal des Logis s'en détacha pour me donner son cheval. Au même instant, je vis six Escadrons Allemans & un Bataillon de quatre cens Espa-

gnols, qui marchoient droit à moy. Je donnay vingt Maîtres de la Compagnie des Gens-d'armes à Monsieur de Campagnolle, & je luy dis de charger cette Infanterie : il executa la chose aussi vigoureusement, que s'il eût eu mille chevaux. Comme il étoit aux mains, je fis avancer le reste de la Compagnie, quelque cinquantaine de pas pour le soûtenir. Ce mouvement fut si heureux, qu'il arrêta tout court ces Escadrons Allemans. Je trouvay pour lors Monsieur de Casaux qui commandoit cent cinquante Mousquetaires, je luy fis border une petite hauteur qui nous favorisoit. Dans le même temps, ma Cavalerie qui s'étoit retirée du combat, voyant qu'il y avoit encore quelque ressource à nos affaires, vint se mettre en bataille à deux cens pas de moy. Cela me donna lieu d'attendre la nuit qui nous separa, aprés un

combat qui avoit commencé dés huit heures du matin. On l'appella le Combat de Bozollo, parce qu'il fut donné prés de ce lieu-là; l'on n'en a guere vû de plus rude & plus opiniâtré.

Les ennemis s'étant retirez, je fis la même chose de mon côté. Monsieur de Modene étoit arrivé à son quartier il y avoit longtemps; car lorsque nôtre Cavalerie s'en alla au trot, on lui dit que tout étoit perdu, & on l'obligea de se retirer. Je trouvay beaucoup de gens qui furent étonnez de me voir, & qui ne croyoient pas que je dusse revenir du Combat. Ils étoient dans une si grande consternation, qu'ils ne parloient que d'abandonner promtement leurs quartiers. Je fus d'un autre sentiment. Je leur dis que je croyois avoir eu beaucoup d'avantage sur les Ennemis, puisqu'avec deux mille cinq cens hommes, j'avois resisté à neuf

d'Hoquincourt dont je connoiſſois la chaleur de ne ſe pas impatienter; que je lui répondois que ſi les Troupes du Roi entroient dans les Lignes, nous y ſerions des premiers, pourvû qu'il me laiſſât faire. Je lui en dis les raiſons C'étoit que nous attaquions le quartier des Italiens qui étoit le plus foible, & dont les Troupes devoient compoſer cette nuit une partie de la garde de la Tranchée, comme je l'avois appris d'un priſonnier que nous avions fait le jour de devant. Je ſçavois encore que ce quartier n'étoit ſoûtenu que par la Cavalerie des Lorrains dont je ne faiſois pas grand cas; & qu'elle ne pouvoit même les ſoûtenir que par des ponts qui étoient ſur un petit ruiſſeau. Je lui dis auſſi qu'il falloit laiſſer attaquer Monſieur de Turenne & Monſieur de la Ferté les premiers; parce qu'ils avoient les deux

grandes Armées jointes ensemble, & que la sienne en étoit à deux lieuës; qu'il y auroit plus de seureté pour lui, & que la diversion que feroient ces attaques lui donneroit aussi plus de facilité il approuva ces raisons & resolut d'attendre.

Si-tôt que les deux Armées commencerent à attaquer, & que nous entendimes le bruit, nous marchâmes aux Lignes, Les Sergens de Gardes qui commandoient les Enfant perdus s'arrêterent sur les trous, au lieu d'entrer dans le fossé, où il y avoit beaucoup moins de peril. Je mis pied à terre & fis marcher les Sergens à l'Angles que je voulois attaquer Ils avancerent, & nous ne trouvâmes aucune resistance; les Bataillons arriverent aussi-tôt, & je fis monter des Soldats sur la Ligne que les Ennemis avoient abandonnée. Ils éloignerent par

leur feu trois ou quatre Escadrons qui étoient en bataille derriere la Ligne. J'y fis faire deux ou trois passages par les Pionniers, & j'y fis entrer quinze Escadrons & cinq Bataillons que je mis en bataille Nos Troupes entrerent une heure plûtôt que les autres qu'on avoit battuës & repoussées. Je ne parlerai point de la suite de cette action. On sçait qu'elle réüssit, elle ne fut pas néanmoins soûtenuë comme elle le pouvoit être, & si l'on avoit fait justice à de certains Officiers qui s'attribuerent l'honneur de ce succés, ils auroient dû craindre quelque fâcheux traitement. Mais comme il est difficile de remarquer tout ce qui se passe dans la plûpart des grandes actions, l'on en donne souvent la gloire à ceux qui savent le mieux en discourir.

Dans ce temps là j'appris la mort de mon Pere, à qui la Rei-

ne avoit fait l'honneur de donner des Lettres de Duc & Pair. Cette grace qui m'avoit été la plus sensible que j'eusse reçûë de la bonté de cette Princesse dans toute ma fortune, me causa dans la suite beaucoup de déplaisir. Je croïois que Monsieur le Cardinal en consideration des services continuels que je rendois au Roi & à lui-même en particulier, seroit bien aise de me conserver cette dignité; mais il y apporta tant de longueurs & de difficultez, que je pensai rompre avec lui. L'affaire s'accommoda, & j'eus enfin ce que je souhaitois.

L'année suivante, les démêlez qu'il y avoit entre Monsieur le Maréchal d'Hoquincourt, & Monsieur l'Abbé Fouquet à l'occasion de M. de *** passerent si avant que le Maréchal à qui on fit croire que l'Abbé l'avoit perdu auprés de Monsieur le

Cardinal, & qu'on vouloit l'arrêter, prit la résolution de se retirer de la Cour. Cette Dame qui avoit un grand pouvoir sur son esprit, ne perdit pas cette occasion pour tâcher de l'embarquer dans les intérêts de Monsieur le Prince. Il étoit Gouverneur de Peronne & de Ham qui sont des Places importantes à l'Etat par le voisinage de Paris, & par le passage de la riviere de Somme. Monsieur le Prince qui eût tiré l'avantage qu'on peut s'imaginer de les avoir en sa disposition, envoïa Monsieur de Boutteville, & Monsieur de Guittaut pour lui faire des propositions de sa part & de celle des Espagnols. On lui offrit quatre cens mille écus d'argent comptant, de le faire Lieutenant General sous Monsieur le Prince, de lui laisser le Gouvernement de ces deux Places, à condition que les Espa-

gnols y mettroient des Troupes qui seroient superieures, & de lui donner la moitié des contributions. Monsieur le Cardinal fut fort allarmé de cette affaire, quand il apprit qu'elle étoit déja bien avancée. Il savoit que le Maréchal avoit quelque confiance en moi. Il m'envoïa querir, & me commanda d'aller promdtement à Peronne pour tâcher de detourner cet orage.

Je partis de Compiegne où la Cour étoit, & je fis tant de diligence, que Monsieur de Bouteville & Monsieur de Guittaut étoient encore à Peronne quand j'y arrivai. Ils ne voulurent pas paroître devant moi. Le Maréchal me fit, comme à son ordinaire, un accueil tres-obligeant. Je lui dis que j'allois à Bapaume, & que je profitois de l'occasion pour le voir en passant. Il voulut que je logeasse chez lui. J'avois accoûtumé d'en

user ainsi, & je n'en fis pas de façon dans la pensée que cela pourroit servir aux affaires dont j'étois chargé. Nous soupâmes ensemble, & sur le milieu du repas, il me porta la santé de M. de *** avec beaucoup d'empressement; je n'étois pas fâché qu'il s'échauffât un peu; je lui en fis raison, & nous demeurâmes une heure & demie à table. Quand nous en fûmes sortis, il me mena à ma chambre, & il se mit sur le chapitre de l'Abbé Fouquet, sur le suiet qu'il avoit de se plaindre de Monsieur le Cardinal de l'avoir abandonné à ses Ennemis aprés tous les services qu'il lui avoit rendus. Je fus bien aise qu'il m'eût donné lieu d'entrer en matiere. Ie l'assurai que Monsieur le Cardinal avoit pour lui de meilleures intentions qu'il ne s'imaginoit. Je lui demêlai tous les interêts des personnes qui le poussoient à pren-

dre des engagemens si contraires à sa gloire & à sa réputation En-fin je fis si bien dans cette conversation, qu'il me sembla que je l'avois ebranlé. Il ne voulut pas que je m'en allasse le lendemain. Madame la Maréchale d'Hoquincourt étoit sortie de Peronne quelques jours auparavant, elle y revint quand elle sçut que j'y étois, & mit tout en usage pour donner de la défiance de moi au Maréchal & pour rompre ma negociation. Comme elle vit qu'elle n'y pouvoit reüssir, elle alla à Compiegne où la Cour étoit encore, & dit à Monsieur le Cardinal que mon dessein étoit d'avoir le Gouvernement de Peronne ? lui qui savoit si bien le contraire, l'assura que je n'y songeois pas. Mais elle lui témoigna avoir toûjours cette pensée par la passion qu'elle avoit que la negociation passât par ses mains ; & ne pouvant

les ayant rencontrez j'attachai u-ne escarmouche si vigoureuse, que le Convoi qui étoit de plus de sept cens sacs de farine, eut le temps de passer; ainsi je me vis pour plus d'un mois de vivre sans être obligé de les menager. Les Ennemis, comme je l'avois pré-vû, se posterent à Vigevano, & s'y retrancherent,

Quinze jours aprés, Monsieur le Maréchal du Plessis arriva a-vec quatre mille hommes seule-ment. Les Ennemis qui crurent qu'il en avoit davantage se reti-rerent, & ayant fait un retran-chement depuis la riviere d'O-glio jusqu'au Pô, ils mirent der-riere toutes leurs Troupes. Ce retranchement couvroit Cremone, & la riviere d'Adde qu'il falloit traverser pour entrer dans l'Etat de Milan.

Monsieur le Maréchal qui trouva que nos Troupes étoient en bon état, & que nous avions

des vivres pour plus de temps qu'il ne s'étoit imaginé, fit quelque séjour à Casal Major. Aprés avoir deliberé sur les entreprises qu'il pourroit faire pendant la Campagne, il resolut de l'ouvrir en attaquant les Ennemis dans leur retranchement. Les Troupes Italiennes gardoient le côté de la riviere d'Oglio; les Espagnols étoient au milieu où le Marquis de Caracene avoit pris son quartier; les Suisses & quelque Bourguignons bordoient le côté du Pô. Nous marchâmes deux jours pour nous aller poster à trois lieuës d'eux, & ayant amassé en ce lieu-là les facines dont nous avions besoin, nous décampâmes la nuit & arrivâmes devant le jour à leurs lignes, sans avoir trouvé aucun batteur d'estrade.

On disposa trois attaques. Monsieur de Boissac Maréchal de Camp commandoit la premiere. Je commandois la seconde, &

Monſieur de Laleu, qui étoit Maréchal de Camp des Troupes de Monſieur de Modéne, avoit la troiſiéme. J'avois deux Regimens d'Infanterie, la Compagnie des Chevaux-Legers de Monſieur le Cardinal, celle du Cardinal Antoine, & le Regiment de Feuquieres, où il y avoit ſix Compagnies, qui pouvoient faire deux cens Chevaux. L'attaque de Monſieur de Boiſſac étoit bien plus forte, il commandoit la Cavalerie, & il avoit douze cens Chevaux avec lui.

Les lignes des Ennemis étoient les plus élevées que j'aye jamais vûës, & il couloit dans le foſſé un ruiſſeau d'eau vive qui les rendoit de ſi difficile accez, que ſi on les avoit bien reconnuës, on ne les auroit jamais attaquées. J'avois fait proviſion de facines, & je commençay l'attaque. Les Enfans perdus étoient à vingt pas des Lignes, ſans avancer. Je m'ap-

perçûs que cela donnoit quelque terreur au reste des Troupes. Je descendis de cheval, & me mettant à leur tête, je leur dis qu'il falloit s'aller jetter dans le fossé; & qu'il y avoit la moitié moins de peril que de demeurer exposez comme nous étions. Ils y coururent. Les Ennemis firent peu de resistance ; & nous voilà dans l'eau jusqu'à la ceinture. Dés que le fossé fut comblé, & qu'il y eut un passage, je fis couler mon Infanterie sur le Parapet de la Ligne, afin qu'elle éloignât la Cavalerie ennemie, & soûtinst la mienne. Je fis passer d'abord la Compagnie des Chevaux-Legers de Monsieur le Cardinal, commandée par Monsieur de Besemaud, elle chargea un Regiment de Cavalerie Allemande, & le fit plier. Je passai ensuite à la tête des Gendarmes de Monsieur le Cardinal. Le reste de mes Troupes vint aprés moi, & je suivis

toûjours la Ligne. Les Troupes des deux autres attaques entrerent aussi ; mais au lieu de suivre le gros des Ennemis où je m'étois attaché , elles allerent aprés quelques fuyards du côté de la riviere d'Oglio. Je pris six pieces de Canon , & je fis beaucoup de prisonniers. Comme je fus plus avancé , je vis que je n'étois point soûtenu , & que je n'avois que quatre Escadrons ; & me trouvant au quartier du Marquis de Caracene qui en avoit quatorze en bataille , & qui faisoit ferme en ce liêu-là , pour donner le temps à son Infanterie & à son bagage de se retirer à Cremone, qui n'en étoit éloignée que d'une lieuë & demie. Je crûs que pour l'empêcher de reconnoître ma foiblesse , je devois charger. Je le fis si brusquement , que je renversai la Cavalerie de l'Etat de Milan , qui faisoit l'arrieregarde , & pris Dom Galias Strosti, qui en

étoit Lieutenant General. Dans ce même temps Monsieur de Laleu étant arrivé avec quelque Cavalerie de Modene, nous poussâmes les Ennemis jusques dans Cremone; nous en tuâmes un grand nombre; nous fimes mille prisonniers, & prîmes tout leur Canon. Si nôtre Cavalerie eût suivi, la defaite de l'Armée d'Espagne eût été entiere.

1648. Aprés cette action, l'on fit quelque sejour au même lieu pour laisser rafraîchir les Troupes. On resolut ensuite d'attaquer Cremone qui est une grande Ville située sur le Pô. Les Ennemis avoient eu le temps de la pourvoir de munitions & de vivres, & ils pouvoient encore y jetter continuellement du secours par l'Etat de Parme qui en est proche. Aussi ce siege fut trés-perilleux, & dura six semaines. J'eus ordre de gagner la Contrescarpe, & malgré les efforts de quatre mille Espa-

gnols, qui la défendirent avec une vigueur incroyable, j'y fis un logement, & je le conservai. Nôtre Infanterie fit des merveilles en cette occasion, & en verité je ne pense pas que l'on puisse combattre avec plus de valeur.

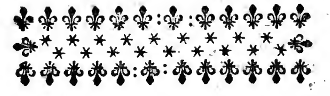
Quatre jours aprés allant visiter les postes, je reçûs un coup de mousquet qui me perça le coû, & me cassa le bout des vertebres. Tout le monde crut ma blessure mortelle, & je crûs moi-même n'en pouvoir rechaper. A quelques jours de là, je me fis porter à Plaisance où je demeurai six semaines entre la vie & la mort. Quand je me vis en état de souffrir la litiere, j'envoyai demander permission au Marquis de Caracene de passer par l'Etat de Milan, pour revenir en France, & il me donna un passeport de trés-bonne grace. En passant par Castello de Sirivia, je trouvay quatre vieux Regimens Espagnols qui avoient dé-

fendu Cremone, & j'en reçûs tous les honneurs imaginables. J'allai à Turin, & la foiblesse où j'étois m'obligea d'y faire quelque séjour. Enfin, je passay les Monts pour me rendre à Lyon, & j'appris là les barricades de Paris, & le commencement des Guerres Civiles, qui penserent dépuis bouleverser tout le Royaume.

Fin du premier Livre.

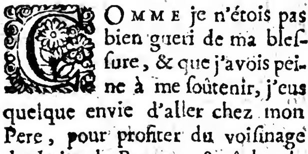


ME-



MEMOIRES DU MARECHAL DUC DE NAVAILLES.

LIVRE SECOND.



COMME je n'étois pas bien gueri de ma blessure, & que j'avois peine à me soûtenir, j'eus quelque envie d'aller chez mon Pere, pour profiter du voisinage des bains de Barege, & tâcher de rétablir ma santé ; mes amis me

le conſeilloient, la neceſſité de mes affaires ſembloit devoir m'y determiner. Cependant je ne pûs me reſoudre à prendre ce parti. J'allai en litiere juſqu'à Roüanne, où je vendis mon équipage pour être en état de continuer ma route. Je me mis ſur l'eau, & j'arrivai enfin à Paris. Beaucoup de gens de diſtinction me vinrent voir, ils déploroient tous le malheur des temps, & le mien en particulier. Monſieur le Cardinal me fit l'honneur auſſi de m'envoyer viſiter. Huit jours aprés la Cour ſortit de Paris, & ce dernier conp acheva de m'accabler, parce que je n'étois pas en état de la ſuivre. J'avois une grande foibleſſe dans les jambes; j'étois eſtropié d'un bras, & j'y ſentois des douleurs continuelles. Quand je commençay à marcher, je crûs que ſi je demandois la permiſſion de ſortir de Paris on ne me la refuſeroit pas à cauſe de ma mauvaiſe

santé. J'en fis parler à Monsieur de Longueville, & on lui dit que je voulois aller en Bearn; il répondit qu'il me connoissoit trop bien pour croire que je fusse d'humeur à me retirer chez mon Pere.

Il me fâchoit beaucoup de demeurer inutile à Paris. Pendant que je songeois aux moyens de tenter quelque chose, Monsieur de Saint Pée, qui n'en avoit pû sortir aussi bien que plusieurs autres Officiers, me vint trouver. Il me dit qu'il connoissoit particulierement Monsieur de Tremblay Gouverneur de la Bastillle, & qu'il croyoit qu'on obligeroit ce bon homme à la conserver au Roy, avec la Porte S. Antoine, s'il se voyoit soûtenu par des gens de vigueur. Je jugeai que ce seroit un service considerable, & nous fîmes à l'heure même une liste de ceux qui pourroient être de l'entreprise. Nous comptâmes jusqu'à cent hommes, la plûpart Officiers,

& capables d'une action hardie. Monsieur de Saint Pée alla trouver Monsieur du Tremblay, & luy fit connoître l'importance du service qu'il rendroit au Roy. Il luy répondit qu'il n'avoit ni armes, ni farines, & que s'il lui en vouloit fournir, il seroit bien aise de faire ce qu'il luy conseilloit. Monsieur de Saint Pée l'ayant assuré qu'il ne manqueroit de rien, me vint rendre compte de la disposition où il l'avoit laissé. Nous trouvâmes moyen d'avoir quatre cents sacs de farines, & six vingts Mousquets.

Mais aprés que nous eûmes preparé toutes choses; lorsque Monsieur de Saint Pée retourna à la Bastille pour en donner avis à Monsieur du Tremblay, il rencontra avec lui Monsieur d'Elbeuf qui avoit renversé tout nôtre projet.

Quand je vis que j'étois inutile à Paris, je ne songeai plus qu'à

en ſortir ; & je fus aſſez heureux pour le pouvoir faire malgré la garde exacte des Pariſiens. Je me rendis à S. Germain, ſi foible que j'avois de la peine à me ſoûtenir, & je fus fort loüé de mon zele. Quelques jours aprés, comme je me ſentois un peu plus fort, on m'envoya commander à Corbeil ſur l'avis qu'on eut que Monſieur de Beaufort s'en devoit ſaiſir. On m'ordonna de marcher en diligence, & l'on me donna les Gendarmes & les Chevaux-Legers de Monſieur le Cardinal, le Regiment de Carabins, & la Compagnie des Gardes de Monſieur le Prince, commandée par Monſieur des Roches. Lorſque je fus arrivé au bout du Pont de Corbeil, les Habitans me refuſerent les portes. Ils avoient intelligence avec Monſieur de Beaufort qui étoit à Juviſy, & qui marchoit pour ſe rendre maître de leur Ville. Je demandai à par-

ler à quelques-uns des principaux Habitans, on m'en envoya deux. Je leurs dis qu'ils prissent garde de s'attirer une méchante affaire pour peu de chose; que je ne voulois point loger à Corbeil, mais y passer seulement pour aller sur le grand chemin d'Orleans, où j'avois ordre de me rendre. Là-dessus ils me promirent qu'on me donneroit passage.

Je découvris aux Officiers de mes Troupes le dessein que j'avois de me saisir de Corbeil qui étoit un poste important dans la conjoncture presente, & je dis à Monsieur des Roches d'entrer le premier avec la Compagnie des Gardes de Monsieur le Prince, & le Regiment de Carabins, & de se mettre en bataille dés qu'il seroit dans la Place, que je suivrois avec la Compagnie des Gardes de Monsieur le Cardinal, & qu'infailliblement nous nous rendrions maîtres de la Ville. Cela reussit

comme je l'avois esperé, & les Troupes de Paris qui étoient à Juvisy se retirerent.

Pendant que je tenois ce poste que je conservay jusqu'à ce que la premiere paix fût faite, le Roy m'envoya ordre de laisser passer des bleds pour Paris. J'aurois pû obliger ceux qui les conduisoient à me faire un present considerable; sur tout dans un tems où ceux qui avoient de l'autorité dans les Troupes, ne perdoient guere d'occasions de s'en servir pour leur interêt; mais quoique j'eusse été contraint de vendre mon équipage pour subsister, je ne crûs pas devoir profiter de la misere publique, & Messieurs de Paris furent si contens de moy, qu'ils députerent deux Eschevins pour venir me remercier. En verité je ne trouve rien dans ma vie qui me donne plus de satisfaction que de songer, que ni la necessité que j'ay souvent éprouvée, ni l'exem-

ple des autres, n'ont pû me porter à abuser de mes emplois pour fouler les peuples.

La Paix ne dura pas long-tems; les choses se broüillerent de nouveau, & le Parti de la Fronde se trouva beaucoup plus fort par les mécontentemens de Monsieur le Duc d'Orleans, & de Monsieur le Prince. Monsieur le Cardinal qui me faisoit esperer quelque établissement, desira que je demeurasse auprés de lui. Je le suivis à Compiegne où le Roy alla, & je me vis alors plus de la Cour que je n'avois jamais été. Cela me donna lieu d'avoir commerce avec les Filles d'Honneur de la Reine. C'étoit l'occupation la plus ordinaire des jeunes gens de condition qui suivoient la Cour. Je m'attachai auprés de Mademoiselle de Neüillan, que l'on parloit de marier à Monsieur le Prince de Lilebonne. Sa conversation, son esprit & ses manieres

me plaisoient extrêmement.

Cependant les affaires s'étoient échauffées, & l'orage grondoit de toutes parts. La Cour pensant éviter les maux dont la France étoit menacée, se raccommoda avec Monsieur & avec la Fronde, & prit la resolution d'arrêter Messieurs les Princes. Ce dessein s'executa trés-adroitement, & causa les Guerres que l'on a vûës depuis.

Ensuite le Roy alla en Normandie pour s'assurer des Places que tenoient les Creatures du Duc de Longueville. De-là il passa en Bourgogne, où tout fut soûmis à son obeïssance, excepté Bellegarde dont M. de Bouteville étoit Gouverneur. Cette Place avoit déja reçû les Troupes de Monsieur le Prince commandées par Messieurs de Tavannes, de Coligny & du Passage. Le Roy se mit en état de l'assieger, quoique les eaux fussent extrémement dé-

bordées. Il avoit peu d'Infanterie, & beaucoup moins de Cavalerie qu'il n'y en avoit dans la Ville. Ceux qui la gardoient faisoient des escarmouches continuelles, & paroissoient se préparer à une vigoureuse défense. C'eût été une chose trés-prejudiciable aux affaires du Roy, parce que les Espagnols qui avoient été joints par Monsieur de Turenne, étoient allez attaquer Guise, & que l'Armée qu'avoit Monsieur le Maréchal du Plessis pour soûtenir la Frontiere, étoit de beaucoup interieure à la leur. La Cour en avoit une grande inquietude, & ne sçavoit si elle devoit envoyer du secours de ce côté-là, ou s'embarquer au siege de Bellegarde ; mais comme cette Ville étoit le rempart du parti de Monsieur le Prince, & qu'elle mettoit toute la Bourgogne à contribution ; le Conseil du Roy préfera cette entreprise à la défense

de la Frontiere de Picardie.

Monſieur de Vendôme commandoit l'Armée, Monſieur de Palluau en étoit Lieutenant General, & Monſieur de Caſtelnau & moy, ſervions de Maréchaux de Camp. On prit toutes les précautions imaginables pour ouvrir la tranchée, parce qu'on jugeoit que le Corps conſiderable de Cavalerie qui étoit dans la Place; commandé par des gens de grand courage, pourroit donner bien des affaires en cette occaſion. Tous les Officiers Generaux voulurent s'y trouver. Les autres allerent par le chemin ordinaire, & moi qui m'étois arrêté à donner quelques ordres, j'en pris un plus court qui me fit paſſer aſſez prés de la Place. Quelques-uns des principaux de ceux qui la gardoient étoient ſur la muraille à nous obſerver, ils me reconnurent, & me crierent que j'approchaſſe ſur leur parole; je m'avan-

ce aussi-tôt, & reçûs d'eux beaucoup de marques d'amitié ; ils me demanderent ce que j'allois faire, je leur répondis que j'allois aider à les attaquer, & que cela me faisoit extrémement de la peine. Nous entrâmes en matiere ; la justice de la cause du Roy, & mon zele pour son service, me fournirent de si bonnes raisons, que je les disposay à rendre la Place. Ils me demanderent un mois de tréve puis trois semaines ; enfin ils se reduisirent à huit ou dix jours. Je leur dis que je n'avois aucun pouvoir, mais que je m'employeroit volontiers auprés des Generaux pour les faire sortir avec honneur d'une méchante affaire. J'allay joindre Monsieur de Vendôme, & Monsieur de Palluau que je trouvay bien embarrassez. Ils manquoient de la plûpart des choses necessaires pour l'ouverture de la tranchée ; je leur rendis comp-

te de ma negociation, & ils en eurent une grande joye; je portay ensuite cette bonne nouvelle à Monsieur le Cardinal qui étoit à S. Jean de Lône. Les ôtages furent donnez, & la Place se rendit au jour arrêté.

Ce fut une affaire de la derniere importance; on se servit des troupes qu'on avoit là pour les envoyer joindre M. le Maréchal du Plessis qui par ce renfort se vit en état d'aller prendre un poste qui coupoit les vivres à ceux qui assiegeoient Guise, ce qui les obligea de lever le siege. Les Espagnols ne purent rien entreprendre tout le reste de cette Campagne, & ils furent contraints de se retirer. Cela donna lieu au Roy d'aller à Bordeaux pour l'assieger. Je demeurai dans l'Armée de Flandres où je servois de Maréchal de Camp. Le Roy fit cette année plusieurs Lieutenans Generaux & j'eus l'hon-

neur d'être du nombre.

En ce temps-là les broüilleries de l'Etat s'étoient tellement augmentées, que tous ceux qui avoient quelque commandement dans l'Armée, ne songeoient qu'à s'authoriser parmi les Troupes pour s'en servir selon leurs desseins. Quoique j'eusse un Maréchal de France pour General, & quatre Lieutenans Generaux au dessus de moi, qui furent la Campagne suivante Maréchaux de France; j'avois acquis un si grand credit dans les Tronpes, que je pouvois disposer de la meilleure & de la plus considerable partie de l'Armée. Je le fis sçavoir à Monsieur le Cardinal avec de si bonnes preuves qu'il n'en put douter: d sorte que se voyant appuyé, il soûtint avec plus de force & de fermeté l'autorité du Roy.

L'affaire de Bourdeaux étant accommodée, ou du moins assoupie, la Cour revint à Paris.

Cependant Monsieur de Turenne avoit pris Rhetel, & les Espagnols à la faveur de cette Place prétendoient établir un quartier tier d'hiver en Champagne. Monsieur le Cardinal qui vit que cette Province en seroit ruinée, prit la resolution d'aller assieger Rhetel sur la fin de Novembre. Je fis ce voyage avec luy, on gagna la bataille contre Monsieur de Turenne, & la Place fut prise. On me donna le Regiment de Cavalerie de Baingx, dont le Mestre de Camp avoit été tué dans le Combat.

Aprés cela nous retournâmes à Paris, où la Fronde qui ne s'étoit pas attendu que les Armes du Roi pussent avoir tant de succés, redoublant ses efforts pour éloigner de la Cour Monsieur le Cardinal, se declara pour les Princes. Le Roy me donna alors le Gouvernement de Bapaume, que Monsieur de Tilladet venoit de

quitter pour avoir celuy de Brisac. Cette nouvelle grace me fut d'un grand secours pour me soutenir dans mes emplois, parce que la Cour n'étoit pas en état de faire des liberalitez à ceux que le service engageoit à de prodigieuses dépenses.

Monsieur le Cardinal ayant resolu de sortir de Paris, me fit l'honneur de me confier son dessein. Je tins la chose si secrete, que je ne la dis pas même à Mademoiselle de Neüillan, quoique je fusse tres-assuré de sa discretion, & de l'amitié qu'elle avoit pour moy. Cela me fit avec elle une affaire qui pensa rompre nôtre commerce; mais j'avois de si bonnes raisons pour luy cacher un secret dont je n'étois pas le maistre, qu'enfin elle s'apaisa.

Quand Monsieur le Cardinal prit congé de la Reine, il me fit l'honneur de m'appeller pour luy recommander mes interêts en ma

presence. Il quitta la Cour, & je le suivis. Lorsqu'il fut sur le chemin du Havre, il me renvoya à Paris, & me chargea particulierement de dire à la Reine qu'elle ne donnât point d'ordre pour faire sortir les Princes, quelque sollicitation qui pût luy en être faite, même par les Personnes en qui il l'avoit suppliée de prendre creance. Il me chargea aussi de voir les Ministres, & de menager Messieurs de Pradel & de Paulliac, gens d'honneur & tres-fideles au Roy; l'un commandoit le Regiment de Picardie, & l'autre celuy de Piémont, & ils avoient beaucoup de credit dans l'Infanterie. Monsieur le Duc d'Orleans, comme Lieutenant General de l'Etat n'oublioit rien pour se rendre maître des Troupes, & je fus bien-aise de trouver ces deux Officiers dans la disposition que je pouvois desirer.

On m'avertit le lendemain,

qu'on pressoit vivement la Reine d'envoyer l'ordre pour la sortie des Princes ; & ce qui m'en paroissoit les plus fâcheux, c'est que c'étoit à Monsieur de Bar qu'on devoit l'addresser. J'allay trouver la Reine, & je luy dis que cette resolution surprendroit bien Monsieur le Cardinal. Je fis suspendre quatre jours l'envoy de l'ordre. La Reine me disant : Mais, Navailles, il m'a recommandé d'avoir creance en **** ce sont eux qui m'en sollicitent incessamment, & qui m'ont engagée avec Monsieur le Duc d'Orleans. Je fis sçavoir en diligence à Monsieur le Cardinal cette nouvelle, qui fut pour luy un coup de foudre. Trois jours aprés, j'allay le joindre par ordre de la Reine ; Messieurs les Princes étoient déja sortis, & je les rencontray à trois lieües du Havre. Monsieur le Cardinal me renvoya aussi-tôt à Paris, & me dit de venir à Rhe-

tel, où il avoit resolu d'aller. Quand j'eus rendu compte à la Reine de l'état où je l'avois laissé, & de ses desseins, elle trouva bon que j'eusse l'honneur de luy parler de mon mariage. Elle eut la bonté de me témoigner qu'elle l'approuvoit, & de me promettre des Lettres de Duc & Pair pour mon Pere, & la Charge de Dame d'Atour de la Reine future pour la Personne que je devois épouser. J'allay dire aussi-tôt cette nouvelle à Mademoiselle de Neüillan, qui n'en parut pas fâchée, & nous demeurâmes d'accord de conclure nôtre mariage, mais secrettement, de peur que si la Fronde venoit à le sçavoir, elle ne voulut pour se vanger de moy, ôter Mademoiselle de Neüillan d'auprés de la Reine.

Deux jours aprés, Monsieur de Bethune me vint voir pour me demander si je voulois luy donner parole de ne rien entrepren-

dre ſur Monſieur le Coadjuteur, parce que mon ſejour à Paris donnoit de l'ombrage. Je luy dis que je n'avois nul deſſein & que j'étois à Paris pour mes affaires particulieres, qu'étant à la Reine, je ne pouvois donner de parole de ne pas executer ſes commandemens; mais que j'étois bien aſſuré qu'elles étoit trés-éloignée de faire aucun déplaiſir à Monſieur le Coadjuteur.

Aprés mon mariage j'allay à Rhetel trouver Monſieur le Cardinal, qui ne voulut pas que je le ſuiviſſe plus loin: je retournai droit à Paris, mais je n'oſois guere me montrer. Monſieur le Cardinal s'étoit retiré à Bruxelles, où il ne ſe trouvoit pas en ſeureté par les avis continuels qu'on luy donnoit que les Eſpagnols & les Lorrains vouloient entreprendre ſur ſa perſonne. Je luy fis ſçavoir de mes nouvelles, & il me fit dire qu'il voudroit bien être en quelqu'au-

tre lieu du Royaume, aussi éloigné de Paris que celuy où il étoit; & qu'il falloit voir si Monsieur le Duc d'Orleans y voudroit consentir, sur les assûrances que je donnerois de sa part de ne s'approcher point de la Cour qu'il ne l'eût agreable. Je parlay à la Reine du malheureux état où étoit Monsieur le Cardinal, elle en témoigna beaucoup de déplaisir. J'en parlay aussi à quelques-uns qui avoient été attachez à luy, & qui luy avoient beaucoup d'obligation; ils me firent connoître par leur silence & par d'autres signes qu'il n'en devoit attendre aucun secours, & j'avouë que je fus touché de leur ingratitude. J'allay au Luxembonrg, & je montay à la chambre de Monsieur le Duc d'Orleans dans le temps qu'il achevoit de s'habiller. Comme il sortoit, je m'approchay de luy, & luy demanday fort bas s'il voudroit me faire

l'honneur de me donner un moment d'audiance, il me mena auprés d'une fenêtre, & je luy dis que je prenois la liberté de lui parler d'une affaire qui le pourroit surprendre ; mais que je croyois qu'un grand Prince aussi genereux que luy ne desaprouveroit pas que je fisse paroistre du zéle pour Monsieur le Cardinal à qui j'avois tant d'obligations. Je luy appris ensuite l'état où il étoit, & luy dis, qu'il me sembloit de la dignité de la France, de ne pas souffrir qu'un Homme qui avoit l'honneur d'être Parain du Roy, & que le feu Roy avoit choisi en mourant pour être à la tête du Conseil, demeurât ainsi abandonné à la mercy de ses ennemis ; que je luy portois parole de la part de plusieurs Personnes de qualité, qui avoient des établissemens considerables dans le Royaume, que Monsieur le Cardinal ne songeroit jamais à entrer

dans les affaires, ni même à s'approcher de la Cour, que de son consentement. Je m'apperçus que j'avois embarassé Monsieur : il me dit que pour lui il donneroit les mains à ce que je demandois, mais que le Parlement s'y opposeroit fortement, & qu'il n'étoit pas juste, que pour obliger Monsieur le Cardinal, il s'attirât la haine de toute la France. Dans ce moment Monsieur le Coadjuteur, & Monsieur de Chavigny étant entrez, Monsieur qui les vit, me quitta pour aller à eux. Je croi qu'ils me rendirent les bons offices que j'en attendois ; car trois heures aprés, Monsieur envoya supplier la Reine de m'éloigner, & je reçûs en même temps ordre de sortir de Paris. La Reine me voulut voir avant mon départ, elle me commanda de lui rendre compte de tout ce qui se passeroit, par Mademoiselle de Neüillan qui avoit l'hon-

neur de ſa confiance. J'allai à Bapaume, d'où je faiſois quelquefois des voyages à Paris *incognitò*, la Reine me donnoit des audiences ſecrettes, & j'admirois ſa fermeté ſans pareille contre des gens qui l'obſedoient de toutes parts, & qui n'oublioient rien pour détruire Monſieur le Cardinal.

Monſieur le Prince étoit en Guyenne, & faiſoit de grandes levées de Troupes. La Reine par le conſeil des Miniſtres prit la reſolution d'aller à Poitiers pour ſoûtenir les Provinces qui étoient menacées. Elle paſſa à Fontainebleau, & l'on prépara une Armée pour l'envoyer en Guyenne. Monſieur le Comte d'Harcourt en eut le commandement, & la Reyne me fit revenir de Bapaume pour ſervir ſous lui de Lieutenant General. Je demandai permiſſion à cette Princeſſe d'en donner avis à Monſieur le Cardinal, &
luy

lui ayant envoyé un Gentilhomme, il me fit réponse que ses affaires étoient perduës si je quittois cette frontiere, & qu'il écriroit à la Reine pour la supplier de donner à quelqu'autre le Commandement dont elle m'avoit honoré. Cela fut fait, la Cour alla à Poitiers, & je retournai à Bapaume.

Je demeurois dans mon Gouvernement sans y pouvoir servir à l'Armée, parce que Monsieur ne voulois pas me le permettre. Il disoit que je cabalois parmi les Troupes & que j'étois un Mazarin sur qui l'on ne pouvoit rien gagner. Il est vrai que j'allois mon droit chemin, & qu'il y avoit assez de gens qui me faisoient inutilement des propositions trés-avantageuses. Je demandai à Monsieur que je prisse seulement jour de Lieutenant General pour conserver mon rang. Il eut beaucoup de peine à me

l'accorder ; mais les ſollicitations de Mademoiſelle de Neüillan, qu'il ne ſçavoit pas que j'euſſe épouſée, me firent enfin obtenir cette permiſſion aux conditions que j'avois propoſées. Je n'y manquay pas, & je retournay auſſitôt à Bapaume.

Quelque temps aprés Monſieur le Cardinal m'écrivit qu'il me prioit de le venir trouver à Dinan, où il s'étoit retiré, parce qu'il s'y croyoit plus en ſeureté qu'ailleurs, & que je fiſſe en ſorte de mener Monſieur le Comte de Broglio avec moi. Cet ordre étoit aſſez embarraſſant pour deux hommes qui étoient Gouverneurs des Places frontieres, & qui ne pouvoient ſortir du Royaume ſans congé, qu'ils ne riſquaſſent extrêmement. Monſieur de Broglio conſideroit que s'il venoit à être pris par les Eſpagnols, ils ne manqueroient pas d'uſer de repreſailles ſur lui, pour les

grandes contributions qu'il tiroit de la Flandre. J'avois à peu prés les mêmes reflexions à faire. Je ne laiſſay pas de luy donner rendez-vous à Ham, & de partir pour le joindre. Nous paſſâmes à Rocroy, où nous apprîmes que le chemin étoit trés-perilleux, & qu'il y avoit des garniſons Eſpagnolles dans toutes les Places que nous devions trouver ſur nôtre route, On nous conſeilloit de ne nous pas expoſer, mais je dis que j'irois plûtôt ſeul, & cela fut cauſe que beaucoup de gens voulurent m'accompagner. Nous arrivâmes heureuſement à Dinan, & nous trouvâmes Monſieur le Cardinal qui joüoit aux quilles avec ſes domeſtiques, & qui paroiſſoit dans une merveilleuſe tranquillité.

Il eut beaucoup de joïe de nous voir; & aprés qu'il nous eut fait de fort grandes careſſes, il nous

tira en particulier & nous dit que la Reine conſervoit toûjours pour lui beaucoup de bonté ; mais qu'elle étoit tellement obſedée par des gens qui le haïſſoient, & qui ne ſongeoient qu'à occuper ſa place ; qu'enfin ils le pourroient détruire, s'il ne ſe rendoit promptement auprés d'elle ; que la choſe étoit reſoluë, & qu'il falloit l'executer le plûtôt qu'on pourroit. Il ajoûta qu'il avoit donné cinquante mille écus à un Prince Alemand pour luy faire des Troupes, & que ce Prince l'avoit trompé ; que le Roy lui devoit quatre millions ; qu'il n'avoit que trente mille écus d'argent comptant, avec quelques pierreries dont on ne ſe pouvoit ſervir. Nous nous mîmes à faire un Plan pour ſon retour. Nous jugeâme qu'il falloit engager d'abord Monſieur le Marêchal d'Hoquincourt à venir commander les Troupes que nous met-

trions ensemble ; & comme il avoit paru depuis peu pancher pour le parti des Princes, je fus chargé de le ramener, je lui donnai dix mille écus pour remettre son Regiment, & pour faire quelques Dragons. Messieurs les Maréchaux de Grancey, de la Feté & d'Aumont, donnerent leurs Compagnies des Gardes. Messieurs de Mondejeu, Faber, & plusieurs autres Officiers se joignirent à nous. J'avois à moy un Regiment de Cavalerie, & un Regiment d'Infanterie. Celui d'Infanterie qui étoit un des petits vieux, avoit eu ordre d'aller en quartier d'hiver à Angers, & il étoit déja bien avant sur sa route. J'écrivis aux Officiers, & ils le ramenerent diligemment en Champagne. Je mis mon Regiment de Cavalerie à trois cens chevaux, & celui d'Infanterie à huit cens hommes. C'étoit ce que nous avions de meilleur

dans nos Troupes qui pouvoient faire un peu plus de trois mille hommes. Dans six semaines nous eûmes disposé toutes choses, & nous nous avançames jusques auprés de Sedan, où Monsieur le Cardinal nous vint joindre.

Nous croyons trouver beaucoup de difficultez dans la longue marche que nous avions à faire. C'étoit à la fin du mois de Novembre, & nous avions cinq grandes Rivieres à passer sans aucune intelligence dans les Païs qu'il falloit traverser. Les Troupes de Monsieur qui étoient bien plus fortes que les nôtres, devoient s'opposer à nôtre passage, & le Parlement avoit envoyé des Conseillers dans les Provinces pour faire soûlever les Peuples contre nous. Cependant nous ne trouvâmes aucune opposition, & nous arrivâmes heureusement à Poitiers. Ce fut dans le temps que la ville d'Angers venoit de

prendre les armes contre le Roy, & que Monsieur de Rohan y étoit entré avec douze cens hommes de Troupes reglées, & trois cens chevaux, commandez par Monsieur le Comte de R[illegible]ux.

L'arrivée de Monsieur le Cardinal à la Cour, donna de l'inquietude à beaucoup de gens. La plûpart de ceux du Conseil ne le virent point. Monsieur de Châteauneuf Garde des Sceaux, se voulu retirer. La Reine que l'état des choses obligeoit de ne mécontenter personne, n'osoit appuyer si ouvertement les interêts de Monsieur le Cardinal; de sorte qu'il paroissoit peu de ressource à ses affaires. Il falloit d'abord soûmettre Angers; parce que les autres grandes Villes qui étoient mal affectionnées, attendoient ce qui arriveroit de sa revolte, pour demeurer dans le devoir, ou pour suivre son exemple. On n'avoit

pas assez de Troupes pour assieger cette Ville, & on manquoit de canon & de munitions. Monsieur le Cardinal qui sçavoit que Monsieur le Maréchal de la Meilleraye n'aimoit pas Monsieur de Rohan, lui écrivit, & le pria instamment d'entreprendre ce siege, mais il s'en excusa, & se contenta d'envoyer quatre pieces de Canon, qu'il tira de Nantes.

On fit marcher les Troupes aux environs d'Angers, & comme l'on n'étoit pas en état de l'investir l'on résolut d'occuper les Fauxbourgs. On y logea d'abord trois cens Mousquetaires des Gardes, & trois cens chevaux. Mon Regiment d'Infanterie étant arrivé, je formai une attaque & commençai à faire tirer le Canon. Monsieur de Rohan, qui avoit retiré ses Troupes d'Angers pour les mettre au Pont de Cé, qu'il avoit fait fortifier, ne voulut pas s'exposer à faire battre davanta-

ge la Ville, & la rendit à des conditions honorables.

Nous ne fûmes pas plûtôt maîtres d'Angers, que nous songeâmes à l'attaque du Pont de Cé. Monsieur de Rohan s'étoit imaginé que ce Poste tiendroit pour le moins un mois. Il n'avoit pas seulement fortifié le lieu où la descente se pouvoit faire, il avoit construit un ouvrage à corne devant la porte du Château qui est bâti dans une Isle. Je fus chargé de cette entreprise avec Monsieur le Comte de Barolle. Nous fîmes embarquer sur la Loire les Dragons de la Ferté & mon Regiment d'Infanterie, & nous étant approchez avec un vent favorable des retranchemens des Ennemis, nous nous jettâmes dans l'eau, & les emportâmes. Nous prétendions seulement nous y loger, pour attaquer ensuite les autres défenses; mais il y eut des Soldats & des Volontaires qui

poursuivirent si vivement les fuyards, que l'épouvante se mit parmi ceux qui défendoient la Corne. Le bataillon de Navailles, qui s'en apperçut, marcha, emporta la Corne, tua deux cens hommes sur la place; & les Ennemis ayant eu à peine le temps de lever le Pont de la Porte, furent contraints de se rendre à discretion.

Cette action qui fut trés-avantageuse pour le service du Roi, donna bien de la joye à ses bons serviteurs, & laissa une grande consternation dans l'esprit de ceux qui sur le prétexte du bien de l'Etat, croyoient qu'il étoit permis de lui manquer de fidelité. En verité l'on peut dire que la prise d'Angers & du Pont de Cé, fut comme le fondement de tous les bons succez qui arriverent depuis, & qu'elle ne contribua pas peu à l'heureux changement que l'on vit dans des affai-

res qui paroissoient auparavant assez desesperées.

La Cour alla ensuite à Blois où elle avoit donné rendez-vous à toutes les Troupes. Le Roi envoya à Orleans demander si on le recevroit dans la Ville, & sur le refus qu'on en fit, son Armée marcha d'un côté de la Loire, pendant que celle de Monsieur marchoit de l'autre côté de la même Riviere. On trouve sur le chemin que nous tenions, la petite Ville de Gergeau, où il y a un Pont pour passer la Loire; & comme nous ne croyons pas que les Ennemis osassent tenter ce passage, parce que c'est un Pont de pierre qui a un Pont de bois au milieu, nous nous étions contentez de l'envoyer garder par trente Mousquetaires & un Lieutenant pour éviter les surprises. Monsieur de Turenne, Monsieur de Clerambault & moy nous étions allé visiter ce passage, & nous ar-

rivâmes heureusement dans le tems que le Regiment de l'Altesse qui marchoit de l'autre côté de la Loire à nôtre opposite, commença à escarmoucher & à faire tirer deux pieces de canon qu'il menoit ordinairement à la tête du bataillon. Le Canon ayant donné dans la bascule du Pont, rompit les chaînes qui la tenoient, & fit baisser le Pontlevis, de sorte que le passage fut rendu praticquable. Les Soldats qui le gardoient prirent l'épouvante & s'enfuirent. Ceux de l'Altesse profiterent de l'occasion & se saisirent du Pont. Il y avoit au bout du côté où nous étions, une grande porte fermée, Monsieur de Turenne la fit ouvrir, & forma sur le Pont une barricade avec des tonneaux qu'il y fit porter. Les Ennemis crurent que nous avions des Troupes pour la soûtenir, & au lieu de nous forcer, ils en firent de leur côté une au-

tre qui partagea le Pont. Cependant nous ralliâmes les trente Soldats qui s'étoient écartez. J'en postay dix dans une maison qui flanquoit sur le Pont & je leur fis tirer quelques coups de mousquets qui tuerent le Baron de Sirot Lieutenant General des Troupes de Monsieur. Cette mort rallentit l'attaque. L'Infanterie que nous avions envoyé chercher arriva peu de temps aprés, & nous assura de passage. Si les Troupes de Monsieur eussent profité de la tentative qu'elles avoient faite, toute la Cour leur tomboit entre les mains avec tous les Generaux de l'Armée du Roi.

Nous commencions à respirer, quand Monsieur de Nemours amena en France un Corps trés-considerable de Troupes que les Espagnols lui avoient donné. Monsieur de Beaufort qui commandoit les Troupes de Monsieur, alla le joindre, & Mon-

sieur le Prince quitta la Guienne pour venir commander cette grande Armée. Le Roi ayant divisé le Commandement de la sienne entre Monsieur de Turenne, & Monsieur le Maréchal d'Hoquincourt, alla à Gien où l'Armée passa la Loire. Sur l'avis qu'on eut que Monsieur le Prince étoit parti lui septiéme de Guienne, & qu'il marchoit; on envoya des Troupes sur tous les passages pour tâcher de le prendre, mais elles ne le rencontrerent pas, & il se rendit heureusement à son Armée.

Les Genereaux de celle du Roi separerent leurs Troupes, & songerent bien plus à les faire subsister qu'à les mettre à couvert en leur donnant des quartiers. Monsieur le Prince envoya un parti à la guerre, & apprit la disposition de ces quartiers. J'avois été détaché avec un corps de Troupes pour me poster au-

delà du Canal de Briare. Toute l'Armée du Roi étoit au-deçà. Je fis garder un passage qui étoit dans mon quartier, & Monsieur le Maréchal d'Hoquincourt mit ses Dragons dans un Château qui étoit sur un autre passage à trois lieuës de là : il sembloit bien par ces dispositions que nous étions en seureté. Je ne laissai pas de détacher un parti de Cavalerie avec ordre de ne point revenir sans m'apporter des nouvelles de l'Armée des Ennemis. Il alla à Châtillon, où il trouva l'avant garde de Monsieur le Prince qui marchoit, je n'étois éloigné de là que de cinq lieuës, & je voyois que je n'échaperois pas aux Ennemis si je ne me précautionnois. J'envoïai en diligence porter l'avis de la marche de Monsieur le Prince à Monsieur d'Hoquincourt, il me fit dire qu'il l'avoit déja reçû, & qu'il avoit envoïé avertir Monsieur de

Turenne dont le quartier étoit à huit lieuës de là, & celui de sa Cavalerie encore de quatre lieuës plus éloigné. Cependant je me mis à baricader la tête de mon quartier, & ayant laissé deux cens Mousquetaires, & cent Chevaux pour la garder, je fis repasser le canal de Briare au bagage, & au reste de mes Troupes, & je me mis en bataille. L'Armée des Ennemis qui avoit marché toute la nuit, quoiqu'on n'en ait jamais vû une plus obscure, tomba sur le quartier des Dragons de Monsieur d'Hoqnincourt. Ils étoient dans un fort bon Château où ils n'avoient rien à craindre, mais celui qui les commandoit, ne fut pas plûtôt sommé de se rendre avec menaces d'être pendu s'il ne le faisoit, qu'il abandonna le Château. Je croy qu'on avoit quelque intelligence avec lui ; car il passa ensuite au service de Monsieur le Prince. Les Enne-

mis étant maîtrees du passage, marcherent en diligence, & vinrent se mettre au milieu de nos quartiers. Ils donnerent d'abord dans celui qui avoit été choisi pour retirer le bagage de l'Armée en cas d'allarme. Comme il s'y rendoit dans le même tems, il y eut quelques coups tirez & beaucoup de bruit. Cela donna l'allarme à Monsieur d'Hoquincourt, parce qu'il s'attendoit d'être averti par ses Dragons. Il étoit déja à cheval, & il avoit mis ses Troupes en bataille. Il marcha droit au bruit & rencontra toute l'Armée ennemie, il ne pouvoit pas discerner le nombre des Troupes à cause de l'obscurité; mais il jugea qu'il devoit être grand par la resistance qu'il trouvoit. Aprés avoir fait charger jusqu'à trois fois, il fut enfin renversé, & contraint de prendre le parti de sauver les débris de ses Troupes.

Monſieur de Turenne arriva dans ce temps là à mon quartier avec trois Regimens d'Infanterie & un de Cavalerie. Nous ſçavions que les Ennemis étoient au milieu de nos quartiers. Les fuïards qui augmentent toûjours le mal, nous vinrent dire que Monſieur d'Hoquincourt avoit été battu, & qu'on avoit pris & pillé tout le bagage de ſes Troupes. Nous attendions nôtre Cavalerie qui ne venoit point, & c'étoit pendant une longue nuit du mois de Novembre. Monſieur de Turenne aprés avoir attendu deux ou trois heures, prit la reſolution d'aller au-devant de ſa Cavalerie. Nous marchions avec beaucoup d'incommoditez & d'incertitudes, & nous croyons donner à tous momens dans les Troupes ennemies. Quand le jour commença à paroître, je demeurai derriere avec vingt Cavaliers, & je vis ve-

nir un Corps de Cavalerie qui marchoit au grand trot pour nous joindre. Ce ne pouvoit être que les Ennemis. Je m'avançai pour en donner avis à Monsieur de Turenne qui fit passer un petit ruisseau aux Troupes. Elles avoient à peine défilé que nous apperçûmes nôtre Cavalerie qui venoit à nous par un autre côté. Monsieur de Palluau, qui étoit plus ancien Lieutenant General que moi, eut ordre de commander l'aîle droite, & l'on me donna la gauche. Nous eûmes mis les Troupes en bataille en fort peu de temps.

Les Ennemis qui croyoient la victoire assûrée, marchoient avec toute la diligence dont ils étoient capables. Dans le temps qu'ils aborderent le défilé que nous avions passé, & qui étoit trés-facile, nous fimes un mouvement qui augmenta leur esperance. Nos Troupes étant un peu serrées,

nous voulûmes les étendre, ils crûrent que nous prenions le parti de la retraite ; mais Monſieur le Prince qui arriva dans ce moment à ce premier Corps de Troupes, qui étoit commandé par Monſieur de Beaufort, jugea que nous ne nous étendions qu'à deſſein de combattre avec plus d'avantage. Il y avoit déja quatre de leurs Eſcadrons qui avoient paſſé le défilé, & les autres s'avançoient. Monſieur le Prince les arrêta, & commanda à ceux qui étoient paſſez de ſe retirer. Nous avions fait demi tour à droit l'épée à la main pour les aller tailler en pieces ; mais l'experience de ce grand Capitaine les ſauva. Nous fimes venir huit pieces de canon que nous avions, nous les mîmes entre les deux lignes, & nous nous en ſervimes fort avantageuſement, parce que les Ennemis n'en avoient que deux pieces qui ne tirerent pas

long-temps. Monsieur le Maréchal d'Hoquincourt qui avoit fait un grand tour, revint nous joindre. L'affaire dura toute la journée. Nôtre Canon tua aux Ennemis cent cinquante Cavaliers, avec plusieurs Officiers ; & la nuit s'approchant chacun se retira de son côté.

Le Roi vint le lendemain visiter le Champ de bataille. Je dis à Monsieur le Cardinal qui étoit avec lui qu'il ne falloit pas douter que ce bon succez ne fust suivi de beaucoup d'autres. Aussi est-il vrai que cette journée fut d'une extrême consequence.

Trois jours aprés ce Combat Monsieur le Prince alla à Paris. Ses Generaux s'étant retirez du côté de Montargis, laisserent garnison dans le Château, & marcherent pour se saisir d'Etempes. Nous eûmes avis de leur marche ; toute la diligeuce que nous fîmes pour les devancer, fût inutile ; ils se rendirent maîtres

de cette Ville, qu'ils trouveront en état de faire subsister leurs Troupes pendant six mois. Nous allâmes nous loger à Châtres & à Palaizeau, où nous demeurâmes long-temps sans rien faire.

Mademoiselle alloit d'Orleans à Paris, & devoit coucher à Estampes ; nous jugâmes que les Troupes pour lui faire les honneurs qu'elles ont accoûtumé de rendre aux personnes de son rang, se mettroient en bataille hors de la Ville, nous resolûmes de prendre cette occasion pour les combattre, & marchâmes toute la nuit. Les Ennemis sortirent comme nous nous y étions attendus ; mais aïant été avertis de nôtre marche, ils rentrerent aussi-tôt dans les Fauxbourgs & dans la Ville. Nous arrivâmes sur la hauteur d'Estampes, & Monsieur de Turenne & Monsieur d'Hoquincourt, aprés avoir reconnu leur disposition furent d'avis de

les attaquer. La chose s'executa avec un succez si heureux, que nous defîmes toutes les Troupes qui étoient dans les Fauxbourgs, & prîmes tous les principaux Officiers excepté Monsieur de Tavannes qui étoit rentré dans la Ville. On tint conseil sur ce qui restoit à faire. Mon avis fut de passer la nuit sur le Champ de bataille pour obliger les Troupes qui étoit dans la Ville de prendre le parti de se retirer; comme elles le pouvoient faire la même nuit à la faveur de la Riviere qui les couvroit. Mais on trouva à propos de marcher & de se retirer à nôtre Camp; & cela leur donna lieu de se rassurer. Il est certain que si nous eussions eu du Canon, des munitions, & les autres choses necessaires pour attaquer Estampes, le reste des Troupes ennemies eût été absolument perdu.

Nous resolûmes trois semaines aprés de former le siege de cette Ville. Nous avions trois mille cinq cens hommes de pied & deux mille chevaux. Nous demeurâmes treize jours devant Estampes, & il n'y en eut pas un où l'on ne vit trois ou quatre grandes occasions : quoique les Assiegez se défendissent trés vigoureusement, nous ne laissâmes pas d'emporter la demie-lune, & nous étions en état d'attacher le mineur à la muraille quand l'Armée de Monsieur de Lorraine qui marchoit pour les secourir, arriva à Villeneuve S. Georges. La Cour nous en donna avis avec ordre de lever le siege. Nous le fîmes en plein jour devant un Corps de Troupes aussi fort que le nôtre. Je fûs chargé de retirer le Canon de la tranchée, & je m'en acquittay heureusement. Je reçûs en cette occasion un coup de mousquet

quet qui perça mon chapeau, & m'emporta une partie des cheveux, & j'eus auprés de moi trois Gentilhommes de blessez, & quatre de tuez.

Les Ennemis ne nous presserent pas dans la retraite. Nous allâmes camper à Estrechy qui est à deux lieuës d'Estampes. Monsieur d'Hoquincourt s'étoit retiré aprés l'enlevement des Troupes de Monsieur le Prince. Monsieur de Turenne m'envoïa chercher, & me dit que dans l'Armée de Monsieur de Lorraine qui étoit campée à Villeneuve S. Georges, il n'y avoit que quatre mille chevaux, & deux mille hommes de pied, & qu'il étoit resolu d'aller à eux. J'eus ordre de commander l'avantgarde. Nous commençâmes à marcher deux heures avant le jour. Nous passâmes la Seine à Corbeil, traversâmes la forêt de Sena, & arrivâmes à dix heures du matin

aux environs de Villeneuve S. Georges où nous trouvâmes les Troupes Lorraines dispersées dans la campagne.

Il y avoit sur une petite Riviere qui tombe dans la Seine, un Moulin qui n'étoit point gardé, & qui joignoit à une Chaussée où l'Infanterie pouvoit passer à pied sec; j'y postai le Regiment de Picardie, & j'allai promptement donner avis à Monsieur de Turenne du mauvais état des Ennemis, & lui dire que j'étois maître du passage. Monsieur de Beaujeu, qui venoit d'auprés de Monsieur le Duc de Lorraine, arriva dans le même tems, & dit à Monsieur de Turenne qu'il ne falloit rien entreprendre contre les Troupes du Duc, & que la Cour étoit persuadée qu'on ne devoit pas le regarder comme Ennemi. Monsieur de Turenne me dit qu'il le connoissoit mieux que la Cour. Puisque vous le connoissez si bien, Mon-

ſieur , lui repartits je, profitons de l'occaſions, c'eſt une affaire ſeure, il me repliqua qu'il ne ſe pouvoit charger d'une telle choſe. Monſieur de Beaujeu prit la commiſſion d'aller trouver le Roi qui étoit à quatre lieuës de là. Cependant Monſieur de Lorraine fit tirer le Canon qui étoit le ſignal pour raſſembler ſes Troupes, & dés qu'elles furent arrivées, il les mit en bataille, & commença à ſe retrancher. Monſieur de Beaujeu étant retourné fort tard il fallut remettre l'affaire au lendemain. Les Lorrains travaillerent toute la nuit, & mirent la tête de leur Camp à couvert. La Cour connut par là qu'elle étoit trompée, & envoia l'ordre de les attaquer, Monſieur de Lorraine, qui en eut avis, s'offrit de ſortir de France, & la Cour y conſentit. Il ſortit comme il l'avoit promis, mais il ne demeura pas long-temps à revenir.

Les Troupes de Monſieur le Prince quitterent alors Eſtampes, & allerent camper aux environs de S. Clou. L'Armée du Roi les ſuivit, & ſe poſta ſi aprés d'elles, qu'il n'y avoit que la Seine qui les ſeparoit. Monſieur le Maréchal de la Ferté, avec les Troupes qu'il amenoit de Lorraine, vint joindre l'Armée du Roi dans ce Poſte, & l'on reſolut d'y faire un Pont pour paſſer aux Ennemis. Comme ils connurent nôtre deſſein, ils décamperent pour aller à Charenton ſe couvrir de la Marne. Quand une partie de nôtre Armée eut paſſé la Seine, l'on fut averti de leur marche, & l'on donna ordre en même tems de les ſuivre. Ils paſſerent le long des foſſez de Paris. Nos Troupes qui étoient demeurées en deça de la Riviere, parmi leſquelles j'étois, marcherent les premieres, & les autres devoient venir aprés en grande diligence.

J'étois à la tête de la Cavalerie étrangere composée de neuf Escadrons, & j'arrivai au point du jour à l'entrée du Fauxbourg S. Denis, les Cravates de Monsieur d'Hoquincourt que j'avois détachez, me rapporterent qu'ils étoient en vûë de l'arrieregarde des Ennemis où étoit la Cavalerie de Monsieur le Duc d'Orleans ? j'en donnai avis à Monsieur de Turenne qui trouva bon que je la fisse charger. Je la poussai dans le Fauxbourg, & l'on fit plusieurs prisonnires. Pendant ce temps-là, nos Cravates qui s'étoient avancez, furent repoussez par la Cavalerie de Monsieur le Prince, & je les vis venir en grand desordre. Je m'avançai avec cinq Escadrons, qui n'avoient point combattu, & je donnai ordre aux autres de me soûtenir. Je tombai sur les Ennemis comme ils entroient dans le Fauxbourg S. Antoine. Leur

arrieregarde fut fort maltraitée, l'on fit un grand nombre de prisonniers. Dans le même temps, Monsieur le Prince mit toute son Armée en bataille à la tête de ce Fauxbourg, & nous fit canonner par les deux petites pieces du Regiment de l'Altesse. Je me mis aussi en bataille dans un fond où Me. le Duc de Boüillon & Mr. le Marquis de S. Maigrin me joignierent. Ils avoient laissé le Roi à S. Denis avec le Regiment des Gardes, les Gendarmes & les Chevaux-Legers. Nôtre Infanterie avoit toûjours marché, & venoit en diligence. Monsieur le Prince qui trouva que les Habitans avoient barricadé toutes les avenuës du Fauxbourg S. Antoine pour se garentir d'être pillez par les Lorrains pendant qu'ils étoient à Villeneuve S. Georges, se servit utilement de l'état où il trouva ce Fauxbourg. Il y fit entrer toutes ses

Troupes, il donna ordre de percer les maisons, & prit toutes les précautions nenessaires pour soûtenir ce poste.

Nôtre Infanterie arriva, & Monsieur de Boüillon sans considerer qu'elle étoit hors d'haleine, nous pressa d'attaquer les Ennemis. Nous fîmes deux attaques separées. Monsieur de S. Maigrin prit la primiere dans la grande avenuë du Fauxbourg, & j'eus la seconde, du côté de Piquepeuce. Nous allions attaquer de bonnes Troupes, bien postées derriere des barricades & des maisons percées. Nos Troupes n'étoient pas nombreuses, nous manquions de munitions, & nous avions assez de peine à faire marcher les Soldats qui connoissoient nôtre désavantage. Cependant je fis avancer mon Infanterie qui pouvoit être de seize cens hommes, & je la soûtins de si pres avec ma Cavalerie,

que je ne lui donnai pas le temps de voir le peril. J'avois été reconnoitre la Barricade que je croïois devoir attaquer, qui étoit celle que défendoit Monsieur de Nemours, elle fut emportée assez vivement. Je postai mon Regiment d'Infanterie dans une maison qui la flanquoit, & je mis le Regiment du PlessisPraslin dans une autre maison vis à-vis de celle-là. Je leur ordonnai de percer les murailles,& de gagner les maisôs contiguës afin d'être maitre de toute la ruë, & de commander par mon feu jusqu'à la Place d'Armes, où les Troupes de Ennemis étoient en bataille.

Nôtre Artillerie n'étoit pas encore arrivée, & nous n'avions plus de munitions; j'en envoïai chercher par un Officier de mon Regiment de Cavalerie. Je n'eus pas plûtôt fait distribuër de la poudre & des balles aux Soldats, qu'on vint attaquer la barricade

qui avoit été emportée. Les deux Regimens que j'avois postez dans les maisons dont elle étoit flanquée, la défendirent si vaillammeut, qu'aprés avoir tué beaucoup de gens aux Ennemis, ils les obligerent de se retirer.

Le mauvais succés de cette attaque mit quelque désordre parmi eux. Monsieur de Beaujeu, Monsieur de Montpezat qui se trouverent à l'action, me presserent extrémement de passer la barricade, & me dirent que les Ennemis étoient étonnez. Je répondis qu'il ne falloit pas aller si vîte; que je voïois bien que ceux qui nous avoient attaquez, étoient en mauvais état; mais qu'il avoit un Corps de Troupes en bataille tout prêt à les soûtenir, qui n'avoit point combattu & qu'il seroit dangereux de défiler devant lui.

Comme je continuois dans ma resolution, Mosieur de Clain-

villiers qui commandoit la Cavalerie de l'Armée du Roi, arriva, & nous dit que les Ennemis se retiroient qu'il n'i avoit qu'à profiter de l'occasion, & que si je voulois lui donner le Regiment de la Mestre de Camp, qui soûtenoit la barricace, il entreroit le premier à la tête de ce Regiment, & qu'il repondoit qu'on ne trouveroit aucune resistance. Je me laissai persuader, quoique la chose me parût extrémement douteuse. Il marcha & passa la barricade : mais il n'eut pas avancé cent cinquante pas, qu'il fut chargé par qaatre Escadrons qui le renverserent, le prirent prisonnier, & maltraiterent fort toute sa Cavalerie. Cela donna une telle épouvante à l'Infanterie qui le suivoit, qu'elle se retira en desordre. Je pris le Regiment de Cavalerie de Monsieur de Turenne avec des hommes détachez du Regiment

de Picardie, que j'avois là auprés en corps de reserve, & je marchai contre les Ennemis soûtenu par les deux Regimens que j'avois postez dans les maisons qui flanquoient la barricade. Je renversai tout ce que je rencontrai Il y eut en cette charge beaucoup de gens de consideration tuez du côté des Ennemis, & j'y reçûs un coup de pistolet qui perça mon bufle. Je rassurai mon attaque, & disposai les choses pour soûtenir les efforts que je voïois qu'on alloit faire afin de nous chasser d'un lieu où nous incommodions extrêmement les Ennemis.

Je ne sçavois pas qu'on avoit battu la grande attaque, tué Monsieur de Saint Maigrin, renversé les Gendarmes & les Chevaux-Legers du Roi, pris les Drapeaux du Regiment des Gardes, & de celui de la Marine. Je n'avois aucune nouvelle des Genereux, &

je m'imaginois ſeulement qu'ils étoient embaraſſez à rallier leurs Troupes. Toutes mes attaques avoient eu, Dieu merci, le ſuccez que je pouvois deſirer ; mais j'avois encore aſſez d'affaires pour ne ſonger qu'à me maintenir dans mes avantages.

Comme mon poſte eſtoit fort avancé, je vis un certain remüëment d'armes & un graud mouvement parmi les Ennemis Cela me donna ſujet de croire qu'ils vouloient faire encore une attaque. J'avertis promptement les Officiers, & je me mis à la tête de mon Corps de reſerve, afin de pouvoir ſoûteuir les lieux qui en auront beſoin. Je ne fus pas plûtôt à chevval, que Monſieur de Beaufort, Monſieur de Nemours, Nonſieur de la Rochefoucand, Monſieur le Prince de Marſillac, & tous les Volontaires mirent pied à terre, & vinrent donner à la tête de leurs

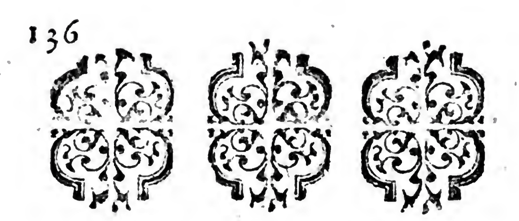
Troupes pour emporter nôtre barricade. Nôtre poste qui étoit tres-bon, nous donnoit un grand avantage. On combattit de part & d'autre avec beaucoup d'opiniâtreté, & il y eut un fort grand nombre de gens tuez au blessez. Mais aprés que nous eumes soûtenu jusqu'à trois attâques, les Ennemis furent enfin repoussez, Messieurs de Nemours, de la Rochefoucaud, de Marsillac, Jarsai, & Guittaut y furent blessez Messieur de Flammarin, de la Rochegifard, les Comtes de Bossu, & de Castres, tuez, avec quantité d'Officiers des Troupes ennemies. Je perdis de mon côté trois Lieutenans Colonels, vingt-deux Capitaines & beaucoup d'autres moindre Officiers.

Je remarquai dans cette derniere action que l'Infanterie des Ennemis étoit extrémement rebutée. Les Troupes de Mon-

ſieur le Maréchal de la Ferté arrivoient toutes fraîches. Je crûs l'Armée de Monſieur le Prince abſolument perduë. Il l'avoit ſauvée juſques là par une valeur & une conduite toute extraordinaire, il avoit fait des choſes prodigieuſes. Mais je voïois que l'attaque qui avoit été battuë, pouvoit ſe rallier; qu'on en pouvoit faire une ſeconde des Troupes de Monſieur le Meréchal de la Ferté, pour prendre les Ennemis par deriere, & que j'en avois encore eſſez pour former une troiſiéme attaque, & qu'ainſi il étoit mal aiſé qu'il puiſſent reſiſter à tant d'efforts. J'allai propoſer la choſe à Monſieur de Boüillon & à Monſieur de Turenne qui l'approuverent; ils me dirent que j'ellaſſe me préparer, & que dans deux heures ils feroient tirer deux coups de canon qui ſeroient le ſignal des trois attaques. Le Combat avoit com-

mencé à quatre heures du matin, & il n'en étoit encore que neuf. J'avois tout disposé de mon côté, & j'attendois le signal avec impatience. On demeura sans rien entreprendre jusqu'a quatre heures aprés midi ; & alors le Canon de la Bastille tira sur l'Armée du Roi, on ouvrit la Porte Saint Antoine & les Troupes Ennemies entrerent dans Paris. Nous avions eu deux fois plus de tems qu'il n'en falloit pour executer ce qui avoit été résolu ; mais la fortune de Monsieur le Prince l'emporta, & nous fit perdre une occasion qui ne lui pouvoit être que tres-désavantageuse, & qui selon les apparences auroit decidé des Guerres Civiles.

Fin du second Livre.



MEMOIRES DU MARECHAL DUC DE NAVAILLES.

LIVRE TROISIE'ME.



UELQUES jours aprés le Combat de S. Antoine, je demandai congé au Roi pour aller voir ma femme qui étoit fort malade

dans la Ville de Nyort. Comme j'y fus arrivé, une blessure que j'avois reçûë en Italie dans la nuque du coû, se r'ouvrit & se rendit si dangereuse par un abcez qui s'y forma que j'en pensai mourir. Les Chirurgiens qui me traitoient ne connoissoient point mal, & je ne recevois aucun soulagement de tous leurs secours. Monsieur le Maréchal de la Meilleraye qui étoit en Poitou, me fit l'honneur de me venir voir. Il avoit avec lui un Chirurgien tres-habile. Quand il eut vû mon mal, il le jugea mortel, je me mis entre ses mains, & il me fit des operations tres-cruelles; mais elles me sauverent la vie. Pendant ce temps là, Monsieur le Cardinal avoit quitté la Cour, & s'étoit retiré à Sedan dans la pensée que son éloignement apporteroit quelque facilité à des accommodemens que l'on proposoit.

Je n'étois pas encore bien gueri,

& j'avois une fort grande foiblesse, je ne laissai pas de prendre la resolution d'aller à la Cour. Je la rencontrai à Mantes La Reine m'ordonna d'aller voir Monsieur le Cardinal si tôt que ma santé me le permettroit. Je partis dans le dessein d'aller passer quelques jours à Bapaume pour achever de me remettre. Ie n'y eus pas demeuré une semaine que mes forces revinrent, & que je me trouvai en état de monter à cheval & d'aller à la chasse. .

J'allois me promener un jour à une lieue de la Place pour me divertir; j'avois avec moi le Marquis de S. Geniez mon frere, qui commandoit en mon absence, le Cornette de ma Compagnie de Cavalerie, & douze Maistres. Je n'eus pas fait un quart de lieuë que je vis venir deux hommes à cheval qui marchoient fort vîte pour me joindre. Ils demanderent en arivant si le Gouverneur de

Bapaume étoit là, & me voïant, ils se jetterent à terre, & ils me dirent qu'on avoit pris tout leur bien, & qu'ils me prioient de les secourir. C'etoit deux Païsans dont un parti de Cambray venoit d'enlever les bestiaux. Ie leur demandai le nombre des Cavaliers, ils répondirent qu'il n'y en avoit que vingt, & me firent entendre que j'étois en état de les couper, & de leur faire quitter prise. Ie regardai combien j'avois de gens avec moi, & je trouvai que je faisois le vingtuniéme en comptant un petit Page de quatorze ans. Ie me laissai toucher aux pleurs de ces pauvres gens & sans autre précaution que de prendre un cheval d'Espagne que mon Escuïer montoit, & qui étoit tres bon; je me mis au galop pour couper le parti ennemi; il continuoit sa route & couvroit sa marche par des bois. Comme je m'avançois dans une plaine,

il avoit pû me voir venir de fort loin, & compter les gens qui étoient avec moi. Quand j'approchai du lieu où je croïois le devoir rencontrer, je fus surpris de voir qu'il faisoit alte, & que c'étoit une Troupe de cinquante Cavaliers. Mes chevaux étoient presque rendus de la course que je venois de faire; je voïois qu'il n'y avoit ni honneur, ni profit dans une pareille rencontre. Mon cheval étoit encore assez vigoureux, & je pouvois me retirer sans aucun hazard; mais il me facha d'abandonner mon frere, qui n'étoit pas si bien monté que moi, & de laisser exposez à la merci de ces Cavaliers les gens qui m'accompagnoient. J'en fis deux rangs, & nous nous mîmes à la tête mon frere & moi; lui à la droite, moi à la gauche. Ces Cavaliers marcherent droit à nous le mousqueton à la main. Je donnai du mouvement à mes

gens pour les recevoir, & je leur défendis de tirer. Les Ennemis firent leur décharge de fort prés, & tuerent le cheval de mon frere, lui casserent le pied, & lui couperent un doigt de la main. Ils tuerent aussi deux de mes Cavaliers, & trois chevaux, & casserent un bras à mon petit page, quatre balles donnerent dans l'arçon de ma selle, d'autres emporterent un de mes fourreaux de pistolet, & couperent une des rennes de la bride de mon cheva. J'entrai dans leur Escadron avec les quatorze Maitres qui me restoient ; je leur tuai huit hommes sur la place, j'en pris quatorze & le Commandant, tout le butin fut regagné. Les païsans s'en retournerent contens, & je n'eus guere moins de joïe de leur avoir sauvé leur bien que de m'être tiré fort heureusement d'une si perilleuse & si petite affaire.

J'étois en peine des blessures de mon Frere, & je demeurai encore quelques jours à Bapaume pour voir ce qui en arriveroit. Quand il fut hors de danger, je partis pour aller à Sedan trouver Monsieur le Cardinal. Il fut bien aise de me voir, & comme il avoit dessein de revenir en France avec sa famille, il voulut que je commandasse son escorte qui étoit de cinq cens chevaux, & de quatre cens Mousquetaires. L'Armée d'Espagne n'étoit pas éloignée de Sedan, & cette marche ne se faisoit pas sans quelque danger; mais je le conduisis heureusement à Châlon. Il resolut en ce lieu-là d'aller assieger Bar en Lorraine, & donna ordre d'arrêter Monsieur le Cardinal de Rets. Ensuite il retourna à Paris, & j'eus l'honneur de l'accompagner. En ce tems-là le Roi m'honora de la Charge de Capitaine-Lieutenant des Che-

vaux-Legers de ſa garde, & je la recompenſai aux heritiers de Monſieur de S. Maigrin.

La Campagne ſuivante, le Roi alla à Sedan où Monſieur le Cadinal compoſa un Corps d'Armée à deſſein de faire attaquer Stenai, & il en donna le Commandement à Monſieur Faber pendant qu'on ſe préparoit pour former ce ſiege, l'on eut avis que l'Armée d'Eſpagne marchoit du côté d'Artois. Cela m'obligea de demander permiſſion au Roi d'aller à mon Gouveruement de Bapaume. Je partis auſſi-tôt, & en arrivant à Peronne j'appris qu'Arras étoit inveſti. J'avois paſſé dans ma route à travers l'Armée que Monſieur de Turenne & Monſieur de la Ferté commandoient, qui étoit auprés de Moncornet, & j'avois dit à ces deux Generaux que s'ils vouloient donner cinq cens Dragons, je ferois enſorte de me jetter dans la

premiere place qui feroit inveſ-tie, mais ils ſe contenterent de me promettre de me les envoïer dans quelques jours; quoique je leur euſſe dit que ce ſecours pourroit arriver trop tard, & qu'il ne feroit pas d'un grand ſervice, ſi les Lignes étoient une fois à demi faites.

J'arrivai à Bapaume où je trouvai Monſieur de Bar qui commandoit un Camp-volant composé en partie de la Cavalerie d'Arras, commandée par Monſieur d'Equancourt. Il n'y avoit que vingt-quatre heures que la place étoit inveſtie, je lui dis que s'il y vouloit entrer il ne falloit pas qu'il perdit cette nuit, je lui donnai pour lui ſervir de guides des Cavaliers de ma Compagnie de Chevaux-Legers qui étoit en garniſon à Bapaume, & il entra heureuſement dans Arras, Monſieur de S. Lieu y entra auſſi d'un autre côté ſous la conduite

des

pes guides que je lui donnai.

Quatre ou cinq jours apres, je vis arriver un Corps de Cavalerie à Bapaume, commandé par Monſieur de Caſtelnau & Monſieur de Beaujeu, & ils me dirent d'abord qu'on leur avoit ordonné de me laiſſer le tiers de leurs Troupes & me rendirent enſuite une lettre de Monſieur le Maréchal de la Ferté, par laquelle il m'apprenoit qu'il avoit reçû ordre du Roi de m'envoïer ce Corps pour tenter de le jetter dans Arras. Je dis à Monſieur de Caſtelnau & à Monſieur de Beaujeu, qu'en ſix jours & ſix nuits des Lignes étoient bien avancées, & qu'il y avoit beaucoup d'apparence que nous nous ferions battre.

Les Troupes étoient arrivées à ſept heures du matin, nous les laiſſâmes repoſer juſqu'à midi, & puis nous marchâmes & fîmes un grand tour dans le deſſein d'aller attaquer le poſte que défendoient

les Troupes Lorraines. Nous arivâmes à la vûë des lignes des Ennemis qu'il n'étoit pas encore nuit, & nous fîmes repaitre nos Troupes. Cependant j'allai à un village qui étoit tout proche, & je pris trois païsans que je menai aux deux autres Commandans, C'étoit le pere & les deux enfans Je retins le pere pour me servir de guide, & je leur donnai les enfans. Si-tôt que la nuit fut venuë, nous montâmes à cheval pour aller droit aux Lignes. Comme nous avions déja fait quelque chemin, Monsieur de Castelnau laissa échaper son guide, qui courut en diligence dire aux Ennemis, que le Gouverneur de Bapaume marchoit avec mille Chevaux & quatre cens Dragons pour entrer dans les Lignes par l'endroit qu'il leur marqua. Il n'y avoit que le tiers de leur Cavalerie au bioüac, à cause de la fatigue des jours passez. Ils firent

monter promptement tout le reste à cheval, & mirent cinq lignes de Cavalerie, & d'Infanterie en bataille dans le lieu où nous devions passer. Monsieur de Castelnau ne nous avoit point avertis qu'il avoit perdu son guide, & nous marchions sans nous défier de rien, quand par un bonheur extraordinaire il survint un broüillard si noir & si épais que nos deux guides s'égarerent à cinq cens pas des Lignes. Ils nous dirent qu'ils ne se reconnoissoient plus, & qu'ils ne sçavoient où nous étions. Nous voulumes sçavoir de nos Cavaliers, si ce n'étoit point une tromperie, & ils nous dirent qu'ils ne se reconnoissoient pas non plus. Nous rodâmes toute la nuit sans faire deux mille pas de chemin, & au point du jour nous trouvâmes que nous avions la croupe de nos chevaux tournée du côté des Ennemis. Je ne retirai à

Bapaume, & Messieurs de Castelnau & de Beaujeu retournerent au Camp.

Nos Armées vinrent se loger aux environs d'Arras, & j'eus ordre d'aller servir de Lieutenant General sous Monsieur le Maréchal de la Ferté ; mais comme aprés la prise de Stenay on composa un Corps d'Armée dont la maison du Roi faisoit la plus considerable partie, pour le donner à Monsieur le Maréchal d'Hoquincourt, je reçûs un autre ordre de servir avec lui. Monsieur de Turenne & Monsieur de la Ferté qui avoient leurs Troupes ensemble, étoient postez à Monchi le preu. On fit mettre celles de Monsieur d'Hoquincourt, qui n'étoient que de quatre mille hommes de pied, & de deux mille chevaux à un quart de lieuë des Lignes des Ennemis entre le quartier de Monsieur le Prince, & celui des Troupes Lorraine.

Il y avoit quatre grandes lieuës du Camp de Monſieur d'Hoquincourt à celui des deux autres Generaux, & ſans un Château où l'on avoit mis cent cinquante Mouſquetaires pour lui en faciliter la communication, il auroit fallu faire un grand tour. On l'avoit obligé de prendre ce poſte pendant que j'étois allé à Bapaume afin d'en faire venir deux pieces de Canon, des pelles & d'autres munitions pour nôtre petite Armée. Quand j'arrivai au Camp je trouvai Monſieur d'Hoquincourt avec Meſſieurs de Turenne & de la Ferté qui lui avoient perſuadé de prendre ce poſte, je lui parlai en particulier, & lui fis comprendre que s'il y demeuroit, il ſeroit ſeurement taillé en pieces ; il trouva mes raiſons ſi bonnes, qu'il reſolut de changer de lieu, & le dit à ces deux Generaux qui s'en prirent à moi avec aſſez d'aigreur. Cela cauſa

une contestation entre nous qui nous obligea d'envoïer à la Cour pour avoir son Jugement. Elle décida en faveur de Monsieur d'Hoquincourt qui alla se poster à S. Eloi; aprés qu'il y eut demeuré quinze jours, Monsieur de Turenne le vint voir, & lui dit qu'on avoit pris la resoution d'attaquer les Lignes, & que ce seroit le lendemain à minuit. J'étois present à ce discours, & je reçus beaucoup d'honnêtetez de Monsieur de Turenne.

Nous ne perdîmes point de temps dans nôtre Armée pour nous mettre en état d'executer une si grande action. Je priai Monsieur d'Hoquincourt de me laisser le soin du détail des choses. Il voulut bien s'en reposer sur moi, & me donna beaucoup de témoignages de confiance & de bonté. J'allai reconnoitre les Lignes avec Monsieur de Pradel qui commandoit les Gardes. En

revenant le Neveu de Monſieur de la Salle s'approcha de nous, & me dit tout bas qu'il avoit quelque choſe à me dire. M'étant éloigné, il me fit entendre que Monſieur de la Salle étoit offenſé de ce que je n'avois pas voulu qu'il prit jour de Lieutenant General avec moi. Je lui répondis qu'il n'avoit pas raiſon de ſe plaindre, & que cela auroit fait tort à mon ancienneté. Je lui alleguai l'exemple de Meſſieurs d'Aumont & d'Hoquincourt que ne voulurent pas à la bataille de Rhetel que Monſieur de Caſtelnau & moi ſerviſſions de pair avec eux : quoiqu'ils ne fuſſent qui Lieutenans Generaux non plus que nous ; mais cela ne contenta pas le neveu de Monſieur de la Salle, il me dit que ſon oncle vouloit ſe battre avec moi. je lui répondis que je ne me battois point en duel ; que je l'avois promis à Dieu, & que je ſçavois

le respect qui étoit dû aux Edits du Roi ; que j'étois chargé d'une fort grande affaire tres-importante à son service, & que si je revenois de cette action où je croïois qu'il y avoit beaucoup plus de peril que dans un combat particulier, il ne seroit pas mal aisé à son oncle de me rencontrer dans les chemins où je passois tous les jours pour faire ma charge. La chose en demeura-là, & je continuai à me preparer à l'attaque des Lignes. La nuit étant venuë, je fis charger quantité de charretes, de pics, de haches, de facines & de pelles, avec des claïes pour mettre sur les trous, & aïant fait prendre les armes aux Troupes, je les menai dans un fond que j'avois remarqué à couvert des Lignes, quoi qu'il en fût fort prés.

Quand on eut fait les détachemens accoûtumez en pareilles occasions je priai Monsieur

d'Hoquincourt dont je connoissois la chaleur de ne se pas impatienter ; que je lui répondois que si les Troupes du Roi entroient dans les Lignes, nous y serions des premiers, pourvû qu'il me laissât faire. Je lui en dis les raisons C'étoit que nous attaquions le quartier des Italiens qui étoit le plus foible, & dont les Troupes devoient composer cette nuit une partie de la garde de la Tranchée, comme je l'avois appris d'un prisonnier que nous avions fait le jour de devant. Je sçavois encore que ce quartier n'étoit soûtenu que par la Cavalerie des Lorrains dont je ne faisois pas grand cas ; & qu'elle ne pouvoit même les soûtenir que par des ponts qui étoient sur un petit ruisseau. Je lui dis aussi qu'il falloit laisser attaquer Monsieur de Turenne & Monsieur de la Ferté les premiers ; parce qu'ils avoient les deux

grandes Armées jointes ensemble, & que la sienne en étoit à deux lieuës; qu'il y auroit plus de seureté pour lui, & que la diversion que feroient ces attaques lui donneroit aussi plus de facilité il approuva ces raisons & resolut d'attendre.

Si-tôt que les deux Armées commencerent à attaquer, & que nous entendimes le bruit, nous marchâmes aux Lignes, Les Sergens de Gardes qui commandoient les Enfant perdus s'arrêterent sur les trous, au lieu d'entrer dans le fossé, où il y avoit beaucoup moins de peril. Je mis pied à terre & fis marcher les Sergens à l'Angles que je voulois attaquer Ils avancerent, & nous ne trouvâmes aucune resistance; les Bataillons arriverent aussi-tôt, & je fis monter des Soldats sur la Ligne que les Ennemis avoient abandonnée. Ils éloignerent par

leur feu trois ou quatre Escadrons qui étoient en bataille derriere la Ligne. J'y fis faire deux ou trois passages par les Pionniers, & j'y fis entrer quinze Escadrons & cinq Bataillons que je mis en bataille Nos Troupes entrerent une heure plûtôt que les autres qu'on avoit battuës & repoussées. Je ne parlerai point de la suite de cette action. On sçait qu'elle réüssit, elle ne fut pas néanmoins soûtenuë comme elle le pouvoit être, & si l'on avoit fait justice à de certains Officiers qui s'attribuerent l'honneur de ce succés, ils auroient dû craindre quelque fâcheux traitement. Mais comme il est difficile de remarquer tout ce qui se passe dans la plûpart des grandes actions, l'on en donne souvent la gloire à ceux qui savent le mieux en discourir.

Dans ce temps là j'appris la mort de mon Pere, à qui la Rei-

ne avoit fait l'honneur de donner des Lettres de Duc & Pair. Cette grace qui m'avoit été la plus ſenſible que j'euſſe reçûë de la bonté de cette Princeſſe dans toute ma fortune, me cauſa dans la ſuite beaucoup de déplaiſir. Je croïois que Monſieur le Cardinal en conſideration des ſervices continuels que je rendois au Roi & à lui-même en particulier, ſeroit bien aiſe de me conſerver cette dignité; mais il y apporta tant de longueurs & de difficultez, que je penſai rompre avec lui. L'affaire s'accommoda, & j'eus enfin ce que je ſouhaitois.

L'année ſuivante, les démêlez qu'il y avoit entre Monſieur le Maréchal d'Hoquincourt, & Monſieur l'Abbé Fouquet à l'occaſion de M. de *** paſſerent ſi avant que le Maréchal à qui on fit croire que l'Abbé l'avoit perdu auprés de Monſieur le

Cardinal, & qu'on vouloit l'arrêter, prit la résolution de se retirer de la Cour. Cette Dame qui avoit un grand pouvoir sur son esprit, ne perdit pas cette occasion pour tâcher de l'embarquer dans les intérêts de Monsieur le Prince. Il étoit Gouverneur de Peronne & de Ham qui sont des Places importantes à l'Etat par le voisinage de Paris, & par le passage de la riviere de Somme. Monsieur le Prince qui eût tiré l'avantage qu'on peut s'imaginer de les avoir en sa disposition, envoïa Monsieur de Boutteville, & Monsieur de Guittaut pour lui faire des propositions de sa part & de celle des Espagnols. On lui offrit quatre cens mille écus d'argent comptant, de le faire Lieutenant General sous Monsieur le Prince, de lui laisser le Gouvernement de ces deux Places, à condition que les Espa-

gnols y mettroient des Troupes qui seroient superieures, & de lui donner la moitié des contributions. Monsieur le Cardinal fut fort allarmé de cette affaire, quand il apprit qu'elle étoit déja bien avancée. Il savoit que le Maréchal avoit quelque confiance en moi. Il m'envoïa querir, & me commanda d'aller promdtement à Peronne pour tâcher de detourner cet orage.

Je partis de Compiegne où la Cour étoit, & je fis tant de diligence, que Monsieur de Bouteville & Monsieur de Guittaut étoient encore à Peronne quand j'y arrivai. Ils ne voulurent pas paroître devant moi. Le Maréchal me fit, comme à son ordinaire, un accueil tres-obligeant. Je lui dis que j'allois à Bapaume, & que je profitois de l'occasion pour le voir en passant. Il voulut que je logeasse chez lui. J'avois accoûtumé d'en

user ainsi, & je n'en fis pas de façon dans la pensée que cela pourroit servir aux affaires dont j'étois chargé. Nous soupâmes ensemble, & sur le milieu du repas, il me porta la santé de M. de *** avec beaucoup d'empressement ; je n'étois pas fâché qu'il s'échauffât un peu ; je lui en fis raison, & nous demeurâmes une heure & demie à table. Quand nous en fûmes sortis, il me mena à ma chambre, & il se mit sur le chapitre de l'Abbé Fouquet, sur le suiet qu'il avoit de se plaindre de Monsieur le Cardinal de l'avoir abandonné à ses Ennemis aprés tous les services qu'il lui avoit rendus. Je fus bien aise qu'il m'eût donné lieu d'entrer en matiere. Ie l'assurai que Monsieur le Cardinal avoit pour lui de meilleures intentions qu'il ne s'imaginoit. Je lui demêlai tous les interêts des personnes qui le poussoient à pren-

dre des engagemens si contraires à sa gloire & à sa réputation Enfin je fis si bien dans cette conversation, qu'il me sembla que je l'avois ebranlé. Il ne voulut pas que je m'en allasse le lendemain. Madame la Maréchale d'Hoquincourt étoit sortie de Peronne quelques jours auparavant, elle y revint quand elle sçut que j'y étois, & mit tout en usage pour donner de la défiance de moi au Maréchal & pour rompre ma negociation. Comme elle vit qu'elle n'y pouvoit reüssir, elle alla à Compiegne où la Cour étoit encore, & dit à Monsieur le Cardinal que mon dessein étoit d'avoir le Gouvernement de Peronne ? lui qui savoit si bien le contraire, l'assura que je n'y songeois pas. Mais elle lui témoigna avoir toûjours cette pensée par la passion qu'elle avoit que la negociation passât par ses mains ; & ne pouvant

obliger Monsieur le Cardinal à la lui confier, elle le pria pour me donner quelque mortification, de m'associer Monsieur de Noüailles. Monsieur le Cardinal qui ne jugea pas à propos de la refuser, me dit là-dessus des choses tres-obligeantes & qui marquoient une estime & une confiance particuliere. Je n'eus pas de peine à consentir que Monsieur de Noüailles entrât avec moi dans une affaire, où il s'agissoit d'empêcher que les Espagnols n'établissent leurs Armées en quartier d'hiver entre la riviere de Somme & la riviere d'Oise, comme ils en avoient le dessein. On jugera de quelle importance étoit l'affaire par cette circonstance; Monsieur de Fousaldaigne me dit au mariage du Roi, qu'il avoit fait venir d'Espagne les quatre cens mille écus que l'on étoit convenu de donner à Monsieur d'Hoquincourt

& qu'il avoit crû être maître de toutes les Places de la Somme jusqu'au Châtelet. Cela étoit inévitable, si les Espagnols eussent été reçus dans Peronne. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet ; je dirai seulement que j'avois pouvoir de pousser la récompense que l'on donna à Monsieur d'Hoquincourt de ses Gouvernemens, beaucoup plus loin qu'elle ne fût portée par le traité que l'on fit avec lui, & que je menageai en cette occasion les interêts du Roi comme un bon & fidele serviteur.

Quelques annés aprés, la Cour étant à la Ferté où je l'avois suivie, Monsieur le Cardinal m'envoïa chercher un matin, & me dit quand je fus auprés de lui, qu'il falloit que je me disposasse pour aller servir sous Monsieur le Maréchal de la Ferté qui avoit reçû ordre d'assieger Montmedy.

Ie me rendis au Camp de Monſieur le Maréchal de la Ferté quatre jours apres qu'il eût inveſti Montmedy. On ſait la ſituation de cette Place, qui eſt ſur un rocher fort découvert, & les grandes difficulte qu'il y a pour les attaques. Monſieur d'Uſſel ſervoit de Lieutenant General dans cette Armée auſſi bien que moi. Nous nous appliquâmes l'un & l'autre les premiers jours à voir les endroits où nous pourrions trouver de la terre. Le Chevalier de Clerville qui ſervoit d'Ingenieur, fit ſon rapport de l'attaque qu'il avoit reconnuë, & Meſſieurs de la Ferté & d'Uſſel approuverent ſon ſentiment. I'avois mené avec moi quand j'allai reconnoître la Place, un petit Ingenieur nommé la Cerbeau qui n'avoit pas encore une grande reputation. Il étoit d'une opinion tout à-fait oppoſée à celle

du Chevalier de Cerville. Ses raisons me parurent si bonnes, que je les appuïai, & les fis goûter à Monsieur le Maréchal. Il prit pour lui l'attaque dont la Cerbeau étoit d'avis, & il m'en donna le soin. Monsieur d'Ussel & le Chevalier de Clerville prirent l'autre. Ie n'entrerai point dans tout le détail de ce siege, il me suffira de dire que la Place dura cinquante-cinq jours de tranchée ouverte, & qu'il y eut quatre cens Officiers de tuez ou de blessez. Cet Ingenieur que j'avois mené fut du nombre. C'étoit un habile homme, & qui se seroit rendu tres-capable de servir. On fut obligé d'abandonner l'attaque du Chevalier de Clerville trente jours aprés qu'elle eut été commencée ? & ce qui est remarquable, on n'en fit point d'autre, quoique la Place tinst encore vintgt-cinq jours. Elle fut prise par la seule attaque que je condisois.

La Cour qui avoit été presente à ce sieg, alla à Stenay, & je l'y joignis. Le Roi & Monsieur le Cardinal me témoignerent plus de satisfaction de mes services que je ne meritois. Ma santé étoit un peu affoiblie par les fatigues que j'avois eûës pendant tout ce siege, le plus difficile & le plus perilleux que l'on eût vû depuis la declaration de la Guerre. Cela m'obligea de demander congé ponr aller à Bapaume, où je demeurai six semaines.

L'année d'aprés, on assiegea Valenciennes. Monsieur de Turenne & Monsieur de la Ferté commandoient l'Armée. Monsienr d'Ussel & Monsieur de Castelnau servoient de Lieutenans Generaux. Ie suivis la Cour qui alla à la Ferté. Peu de temps aprés qu'elle y fut arrivée, le Roi qui étoit chez Monsieur le Cardinal, m'envoïa querir, & me commanda de partir le lendemain

de grand matin avec les Troupes de sa Maison, & un autre Corps de deux mille cinq cens hommes pour aller prendre un convoi de vivres & de munitions à Guise, & le conduire au Camp devant Valenciennes. Monsieur le Cardinal me dit en particulier, que si Monsieur de Turenne jugeoit que je fusse necessaire à ce siege, il me prioit d'y vouloir demeurer.

Ie menai le Convoi fort heureusement, quoiqu'il y eût beaucoup de danger. Il falloit necessairement que je passasse à une lieuë & demie de l'Armée des Ennemis, qui s'étoit postée à deux lieuës du Quesnoy, assez prés de la nôtre. Ils avoient détâché cinq mille chevaux pour m'attaquer; mais j'arrivai au Camp à une heure aprés minuit, & ma diligence me mit à couvert de leurs desseins. Ie trouvai Monsieur de Turenne bien embarassé.

Les Ennemis s'étoient rendus maitres d'une éminence par un Fôrt qu'ils y avoient construit, & voïoient de ce lieu-là tous les mouvemens de nôtre Camp ; sans que nous pussions voir ceux du leur, parce qu'il étoit sur l'Escaut derriere cette éminence.

Le lendemain de mon arrivée, Monsieur de Turenne me mena voir les Lignes. Je m'aperçûs d'abord de l'avantage de Ennemis. Il me dit que s'il avoit eu assez de Troupes, il n'auroit pas manqué d'occuper l'éminence dont je viens de parler, elle n'étoit éloignée de nôtre Camp que de la portée d'un mousquet. Il mit les Troupes ques je commandois, le long de l'Escaut, dans le Poste le plus exposé à l'attaque, parce qu'il étoit plus proche de cette eminence qu'aucun des autres quartiers. J'étois venu sans équipage, & je

me voïois dans un lieu où il falloit que je travaillasse beaucoup, & où j'avois besoin de précaution & de vigilance. Le Canon de la Ville & celui du Camp des Ennemis croisoit incessamment mes Troupes, & me tuoit quantité de gens. Ie fis faire des épaulemens, & fortifiai mon quartier de maniere que je crûs être en état de faire une défense considerable si j'etois attaqué.

Trois semaines aprés, les Ennemis firent sur l'Escaut plusieurs Ponts que nous ne pouvions voir ; parce que leur Armée les couvroit, afin d'aller attaquer Monsieur de Turenne, ou Monsieur de la Ferté, dont les deux Armées ne se communiquoient que tres-difficilement. Pour dérober leur marche, ils laisserent des troupes dans les Forts qu'ils avoient sur l'éminence, & nous harcelerent toute la nuit par leur Canon & leurs allarmes,

mes, pendant que le gros de leur Armée, qui défiloit, vint donner dans les Lignes du côé de Monsieur de la Ferté. Dés que j'entendis le bruit, j'envoïai trois Regimens d'Infanterie pour soûtenir les ataques; mais ces fut inutilement; parce qu'ils trouverent les Ennemis en bataille dans les Lignes.

Au point du jour, Monsieur de Tureme vint à mon quartier, & me demanda des nouvelles de ce qui se passoit de l'autre côté. Je lui dis que j'entendois la marche Espagnole, comme si elle étoit dans la Ligne Dans ce même temps nous vîmes en delà de la digue des fascines qu'on avoit faites pour la communication des deux Armées un homme qui faisoit signe du chapeau, qu'on allât lui aider à passer, & on connut que c'étoit Monsieur d'Uxel. Il nous apprit tout le desordre de l'Armée de Monsieur de la Fer-

té. Monsieur de Turenne par une habitude qu'il a de demander ce qu'il y a à faire dans les mauvais succez qui arrivent à la guerre, quoiqu'il sache mieux que personne prendre son parti en toutes sortes d'occasions, voulut sçavoir mon sentiment en celle-là. Je lui dis que je croïois qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour retirer nôtre Canon & nos Troupes de la tranchée ; & pour faire défiler le bagage ; que pour moi j'allois mettre en seureté tout ce qui étoit dans mon quartier. J'étois posté fort prés de la Ville ; les Troupes Lorraines qui étoient à ma gauche, se retirerent diligemment, & la laisserent toute decouverte. J'envoiai d'abord sur l'éminence où étoit le Fort des Ennemis ; on n'y trouva personne. Toute leur Armée avoit passé du côté de leur attaque. Je fis ouvrir la Ligne que j'avois devant moi par deux en-

droits. Mon Canon & mon Bagage passerent par l'un, & mes Troupes par l'autre, où je me mis en bataille en faisant face à la Ville. Je me retirai sans rien perdre de tout ce qui étoit dans mon quartier, quoique je fisse l'arrieregarde de toute l'Armée. Il y eut quelques escarmouches; mais nous ne fûmes pas pressez par les Ennemis, & nous arrivâmes sans danger au Quesnoy.

Le lendemain nous nous postâmes avantageusement, pour rassûrer les Troupes qui étoient épouvantées par la perte que nous venions de faire. Le jour d'aprés les Ennemis vinrent reconnoître nôtre campement; mais ils le trouverent en si bon état qu'ils n'oserent nous attaquer, & ils se retirerent pour aller tomber sur Condé. Mr. de Turenne desira que j'allasse à la Fére, où le Roi étoit encore,

pour lui rendre compte de toutes choses. Monsieur le Cardinal me demanda quelle suite je croïois que pouvoit avoir la levée du siege de Valenciennes, je lui dis qu'il y avoit apparence que les Ennemis prendroient Condé, & que s'il envoïoit des Troupes dérriere la Somme, elles couvriroient les autres Places, & pourroient joindre Monsieur de Turenne lorsqu'il en auroit besoin, il me repondit qu'il avoit ce dessein, & qu'il travailloit avec empressement à ramasser des Troupes. Je pris congé de lui pour aller a Bapaume, où je pouvois être informé du mouvement des Ennemis.

Dans moins d'un mois, l'Armée de Monsieur de Turenne fut en état de marcher. Celle d'Espagne vint camper à deux lieuës de Bapaume, dans un lieu appellé Hinchy, où elle se rafraîchit trois ou quatre jours, & fit de

grands amas de bled. Ie jugeai par là qu'elle vouloit s'avancer vers l'Armée de Monsieur de Turenne qui étoit campée à Oudin. Monsieur le Cardinal avoit mis prés de deux mille chevaux derriere la Somme. Ie leur envoïai ordre de venir en diligence à Bapaume ; ils vinrent. Ie les fis marcher toute la nuit, & j'arrivai au point du jour à Oudin, je trouvai que l'Armée ennemie étoit en presence de la nôtre qui n'eut pas pu de joïe du renfort que je lui amenois. Mon arrivée & le poste avantageux que Monsieur de Turenne avoit occupé, obligerent les Ennemis de prendre le parti de se retirer.

Monsieur de Turenne me fit l'honneur alors de me découvrir la pensées qu'il avoit d'attaquer la Capelle ou le Câtelet, & de me demander laquelle des deux Places je croïois qu'on pourroit prendre plus seurement ; je lui

dis, que si c'étoit mon affaire, j'attaquerois la Capelle; qu'outre que la circonvalation m'en paroissoit moins difficile, les Espagnols auroient beaucoup plus de chemin à faire pour la secourir. Il me répondit qu'il entroit dans mon sentiment, & qu'il alloi tomber sur la Capelle; il la prit, & ce fut la fin de la Campagne.

La Cour revint passer l'hiver à Paris, & je la suivis dans le voïage. Monsieur le Cardinal me demanda un jour, si je serois d'humeur à aller servir en Italie, & il me fit l'honneur de me dire qu'il ne me vouloit pas presser là dessus, mais que je serois utile en ce Païs-là au service du Roi, & qu'en son particulier je lui ferois beaucoup de plaisir. Je lui répondis qu'il savoit bien que j'avois accoûtumé d'obeïr sans peine quand il s'agissoit du service du Roi & de la satisfaction particuliere de son Eminence. Il me fit

entendre que le Roi me donneroit le Commandement general de son Armée sous Monsieur le Duc de Modene avec le titre d'Ambassadeur Extraordinaire vers les Princes d'Italie C'étoit les mêmes avantages qu'avoient eu les Maréchaux de France qui m'avoient precedé dans cet emploi.

Je me diposai à faire le voiage d'Italie, quoique la saison fut encore fort incommode. Les Troupes du Roi hivernoient dans le Mantoüan. Cela, m'obligea de m'embarquer à Toulon pour aller à Malle. J'arrivai à bon port, & Monsieur de Modene sous qui j'avois déja eu l'honneur de servir, me reçut avec beaucoupde témoignage d'amitié Je pris connoissance de l'état des Troupes, & je ne les trouvai pas si fortes que je croiois qu'elles le devoient être, sur la fin d'un quartier d'hiver, qu'elles avoient

eu dans un tres-bon Païs. Monsieur de Modene faisoit ses préparatifs pour assieger Sabionnette, & prétendoit par la prise de cette Place assurer son Païs qui en est proche. Trois ou quatre jours apres mon arrivée, il voulut qu'on tinst un Conseil sur les moiens d'ouvrir la Compagne Lui & son Fils s'y trouverent, Monsieur le Cardinal d'Est, Monsieur de Brachet Intendant de Justice, & moi. La proposition d'attaquer Sabionnette fut d'abord mise en avant, comme une chose resoluë. J'étois d'un sentiment fort éloigné de commencer la Campagne par ce siege. Je reprensentai que nous étions dans un lieu où nos secours ne pouvoient venir que par la Mer, ce qui obligeoit à une grande dépense, & les rendoit fort incertains; qu'il n'en falloit pas attendre de Monsieur le Duc de Savoie, puisque l'Etat de Milan

nous ſeparoit de ſon pais Que nous devions conſiderer que Valence qui étoit à nous, ſe trouvoit comme inveſtie par les poſtes que les Eſpagnols tenoient aux environs, que cette Place en ſouffroit beaucoup d'incommodité, & que je jugeois à propos avant toutes choſes de ſonger à la délivrer. Que la priſe de Sibionette n'étoit d'aucune conſequence pour M. de Modene, parce qu'il n'avoit pas beſoin pour conſerver ſon pais, d'autre ſeureté, que les bonnes graces & la protection du Roi, dont il ne devoit pas douter. Que mon opinion étoit qu'il falloit tenter le paſſage de la riviere d'Adde, & que je m'aſſurois que nous reüſſirions malgré les oppoſitions des Ennemis. Je fis goûter ces raiſons à ceux du Conſeil, & l'on reſolut de prendre le parti que je propoſois. Je n'ignorois pas qu'il étoit tres-difficile de

passer l'Adde qui n'est point guéable, & qui étoit défenduë per des Troupes plus fortes que les nôtres. Je n'ignorois pas encore qu'aprés le passage de cette Riviere il y avoit trente lieuës de marche à faire au milieu du pais ennemi pour aller secourir Valance, mais je croiois qu'il étoit tres important au service du Roi de chasser les Espagnols des postes qu'ils occupoient autour de cette place.

Quinze jours aprés, nous commençâmes à marcher les Ennemis avoient leur Armée avec les milices du pais campées le long de l'Adde, nous nous postâmes sur les confins de l'Etat de Venise, & je fis mettre sur une petite Riviere appellée Serio, qui tombe dans l'Adde, cinquante bateaux armez, pour leur faire croire que je voulois forcer le passage. J'allai camper ensuite sur le bord du Pô à l'embouchûre

de l'Adde, & aprés avoir ſeparé l'Armée en quatre brigades, je fis faire des retranchemens pour mettre le Canon & l'Infanterie. Cependant il y avoit des eſcarmouches continuelles entre les Ennemis & nous. Dans le temps qu'elles étoient les plus échauffées je détachai mille Chevaux & mille Mouſquetaires avec des petits bateaux pour aller dérober un paſſage. Je fus averti que mes Troupes étoient paſſées, & qu'elles avoient occupé un poſte au delà de la Riviere. Je marchai moi-même avec un nouveau détachement pour les ſoûtenir, j'envoïai dire à M. de Modene qu'il fit avancer l'Armée en diligence, avec nôtre pont de bateaux à l'avantgarde. Je paſſai la Riviere dans les petits bateaux que le premier parti détaché avoit menez, & je me ſaiſis d'une Egliſe ſur le bord de l'eau, pour être en état de recevoir les Ennemis,

Ils s'étoient avisez un peu tard de nôtre marche & de nôtre passage. Ils envoierent une partie de leurs Troupes pour me chasser de mon poste ; mais trois ou quatre mille Chevaux qui y vinrent me reconnoitre, me trouverent posté avec tant d'avantage qu'ils n'oserent m'attaquer. Nôtre Armée étant venuë, on travailla promptement à mettre nôtre Pont de bateaux en état, & elle passa le lendemain.

Le jour d'aprés, nous allames camper à Marignan, à quatre lieuës de Milan. Nous apprîmes qu'il y avoit une furieuse épouvante dans cette grande Ville, que Monsieur de Fonsaldaigne s'étoit jetté dedans, & qu'il avoit posté derriere toute son Armée, dont il avoit fait un détachement de Cavalerie & d'Infanterie, pour couvrir la grande avenuë qui va de Marignan à Milan. Nous resolûmes d'aller attaquer

ces Troupes détachées, & Monsieur de Modene trouva bon que je prisse pour cela mille Mousquetaires & quinze cens Chevaux. Je marchai toute la nuit, & au point du jour je leur emportai trois barricades, je poussai tout ce que je rencontrai jusqu'à la porte de Milan, fis mettre le feu à douze ou qninze maisons qui étoient audeçà, pris plusieurs prisonniers, tuai beaucoup de gens, & causai une grande émotion dans dans toute la Ville par cette derniere allarme. Le jour suivant, Monsieur de Duras qui étoit un de nos Lieutenans Generaux, alla avec huit cens hommes de pied & huit cens chevaux, piller Mons qui est une Ville considerable du Milanois.

Dans le même temps nous donnâmes avis à Monsieur de Savoie de l'Etat où nous étions, & de la terreur qu'il y avoit parmi les Espagnols, & nous le

solicitames de se mettre en campagne pour nous venir faciliter le passage du Tezin. Il envoia ses troupes commandées par le Marquis Ville, qui sçût bien profiter de l'occasion. Les Espagnols tenoient au Duc de Savoie, Trin, qui est une fort bonne place. Monsieur de Fonsaldaigne avoit donné ordre au Gouverneur d'envoier une partie de la garnison dans Novare & dans Mortare. Le Marquis Ville, qui eut avis qu'il n'étoit demeuré que deux cens hommes dans Trin le fit attaquer par quatre endroits & l'emporta dans une nuit, quoiqu'il eût tenu autre fois six semaines de tranchée ouverte devant une grande Armée.

Il marcha ensuite au rendez-vous que nous lui avions donné ; & aprés qu'il eut séjourné quatre jours à Marignan où nous étions, nous partimes tous ensemble,

Monsieur de Molene tira droit à Pavie, & il n'oublia rien pour faire croire aux Espagnols qu'il avoit dessein d'attaquer cette place, afin de les obliger à degarnir Mortare, qu'il avoit résolu d'assieger. La chose lui réüssit; & ayant fait jetter un pont sur le Tezin, il donna ordre au Marquis Ville de marcher avec la Cavalerie de Savoie pour investir Mortare d'un côté, pendant que je l'irois investir d'un autre avec mille Chevaux de nôtre Armée. Cela s'executa ce même jour. Toutes nos troupes arriverent le lendemain; on ouvrit la tranchée deux jours aprés, & le dix-septiéme jour, la place fut prise. Il y avoit dedans douze cens hommes de guerre, & huit cens païsans, & nous n'avions que cinq mille hommes de pied, & trois mille Chevaux, saus compter dix-huit cens qu'avoit le Marquis Ville pour son Infanterie qui étoit de

deux mille hommes, il l'avoit renvoiée dés le commencement du siege, quoique Monsieur de Modene & moi l'eussions prié instamment de la retenir au Camp pour la garde des Lignes, & que nous lui eussions promis qu'elle n'entreroit point à la tranchée. Nous connûmes par-là qu'il ne s'interessoit pas beaucoup à nos conquêtes, & qu'elles lui donnoient plutot de l'inquietude que de la joye.

Les progrés que nous faisions en ces Pais éloignez, paroîtront peut-être de peu de consequence; mais si l'on regarde que nous n'avions que de Petites Armées, que nous manquions d'argent, de munitions & d'Ingenieurs, que nous ne pouvions esperer de secours, & que nous étions toûjours incertains du succés des entreprises jusqu'à ce qu'elles fussent achevées, on trouvera que c'étoit quel-

que chose d'assez considerable.

Nous prîmes ensuite tous les petits postes que les Espagnols tenoient autour de Valence. Nous delivrâmes cette Place, & nous nous rendimes maitres en même temps de la Province de la Lomedine, la meilleure & la plus abondante de tout l'Etat de Milan. Nous pouvions établir nôtre Armée en quartier d'hiver dans cette Province. Valence où nous avions un passage sur le Pô, n'en est qu'à cinq lieuës. Mortare nous en donnoit un sur le Tezin, & tous ces avantages nous mettoiens en état d'attaquer Milan l'année d'aprés.

Cependant Monsieur de MOdene qui avoit été assez mal toute la Campagne, voulut aller à Saintia pour changer d'air. Sa maladie s'y augmenta de telle sorte, qu'il mourut en peu de jours, & sa mort renversa tous nos projets. C'étoit un Prince plein de

justice & de vertu, qui avoit beaucoup d'ambition & de valeur, & qui ne faisoit cas que du merite; il aimoit la guerre, & bien qu'il l'eût commencée un peu tard, il ne laissoit pas de l'entendre. Je fis en lui une tres-grande perte, puisqu'il ne se pouvoit rien ajouter à l'amitié & à la confiance dont il m'honoroit.

Les Espagnols qui crurent que sa mort pourroit apporter du désordre dans son Etat, songerent à s'en prévaloir. Ils prirent la résolution d'attaquer Bersel, qui est une Place du Modenois située sur le Pô. Je ne pouvois la secourir, qu'en traversant tout l'Etat de Milan, ou en passant par celui de Gennes avec des difficultez invincibles, & cela leur rendoit cette entreprise tres-facile. Ie fus averti de leur dessein, & je m'allai poster sur la riviere du Taner, comme si j'avois voulu la passer. Les Ennemis

vinrent camper à l'autre bord pour s'y oppofer. Ils crûrent par les preparatifs que je faifois, que je voulois forcer le paffage. Je les tins dans ce pofte tout le temps qu'il me falloit pour faire venir fur le Pô de Cafal à Valence des Bateaux qu'on avoit chargez exprés de farine pour leur ôter tout foupçon. On n'ût pas plûtôt déchargé ces bateaux, que j'y fis embarquer huit cens hommes, & comme le Pô qui fe va rendre dans la Mer de Venife, traverfe l'Etat de Milan, celui de Parme, & celui de Modene, il étoit aifé de jetter du fecours dans Berfel par le moïen de cette Riviere. La feule difficulté qu'il y pouvoit avoir, c'eft que les Efpagnols tenoient fur la même Riviere vis-à vis de Pavie, deux Brigantins pour garder le paffage, mais j'étois informé qu'ils étoient mal armez, & qu'il y avoit peu de gens deffus; de for-

te que j'ordonnai à celui qui commandoit les huit cens hommes, que si ces deux Brigantins venoient à lui pour le reconnoitre, il tâchat de s'en saisir. Mes bateaux & mes Troupes passerent sans aucune rencontre, & arriverent dans vingt-quatre heures à Bersel. Ce secours si peu esperé, & venu si à propos, sauva cette Place, & ne causa pas moins d'étonnement aux Ennemis, qu'il donna de joïe à Monsieur le Cardinal d'Est qui étoit en ce temps-là à Modene.

On étoit sur la fin de la Campagne, & les Espagnols prétendoient établir un quartier d'hiver dans le Modenois. Je fis marcher l'Armée du côté de Nice de la Paille, & je m'approchai de l'Etat de Gennes, pour avoir plus de facilité de faire passer des Troupes dans celui de Modene. Monsieur le Cardinal d'Est m'envoïa un Gentilhomme pour m'en

ſolliciter, & me fit ſçavoir qu'il n'avoit beſoin que de Cavalerie. Les Eſpagnols qui connurent mon deſſein, vinrent ſe poſter derriere la Bormida; mais je ſurpris un Château, qui m'ouvrit le paſſage. On ſongea enſuite à mettre l'Armée en quartier d'hiver; parce qu'on entroit dans le mois de Decembre. J'écrivis à la Cour pour demander congé de retourner en France, on me le permit, & je me rendis à Lyon où le Roi étoit.

J'appris à mon arrivée que Monſieur de Sculamber & Monſieur Faber avoient été faits Maréchaux de France. C'étoient deux hommes qui avoient beaucoup de merite; mais comme ils ne ſervoient point, & qu'ils ſe contentoient de ſe tenir dans leurs Gouvernemens; je croïoit que mon ancienneté, mon aſſiduité dans le ſervice, & la Campagne que je venois de faire avec aſſez

de bon-heur, & avec assez de gloire pour les Armes du Roy, m'auroient dû donner quelque préference sur eux. Monsieur le Cardinal n'ignoroit pas que je n'étois pas bien traité, & que j'avois sujet de me plaindre. Je demeurai quelques jours à la Cour sans avoir aucune explication avec lui. Cela lui fit juger que mon mécontentement n'étoit pas médiocre. Il m'envoia Monsieur le Tellier Secretaire d'Etat, pour me demander si je n'avois pas dessein de rentrer dans mon emploi; je lui dis que ma santé n'étoit pas bonne, & que je ne pouvois plus soutenir les mêmes dépenses que j'avois faites par le passé.

Le lendemain, comme j'étois chez Monsieur le Cardinal, il me fit entrer dans son Cabinet, & me dit que je me plaignois de lui sans raison, qu'il avoit pour moi de tres-bonnes intentions, que j'en pouvois juger par les

emplois qu'il me faisoit donner, qu'il étoit persuadé que je les meritois, & que pour me témoigner combien il étoit content de ma conduite, il m'assûroit que le Roy me feroit ce même jour Maréchal de France si je voulois remettre mes Lettres de Duc, qu'on trouveroit un expedient pour conserver le Tabouret à Madame de Navailles, afin que ce changement ne lui fit point de peine. Que si la guerre continuoit, je ne pouvois pas manquer d'avoir bien-tôt les deux Dignitez ensemble, que le Maréchal du Plessis & le Maréchal de la Ferté, qui étoient beaucoup plus anciens que moi dans le service, le tourmentoient tous les jours pour être Ducs & Pairs; que lui-même pour l'interêt & l'établissement de sa famille, avoit dessein de l'être, & qu'il me donnoit sa parole que dans la Guerre, ou dans la Paix,

ni eux, ni lui, ne seroient point reçus au Parlemens sans moi. J'avoüe que je fus touché de la grande bonté qu'il me faisoit paroître. Je me rendis aux raisons qu'il m'allegua pour me rengager dans le service, & je promis de continuer.

La Cour partit de Lion pour retourner à Paris ; Monsieur le Cardinal qui vouloit travailler en chemin aux affaires d'Italie, m'ordonna de le suivre ; il en regla plusieurs, & il me fit l'honneur d'avoir en cela de grands égards pour mes sentimens. Il étoit persuadé avec quelque fondement que j'avois de bonnes intentions, & que mon principal interests étoit celui de l'Etat.

Quelque temps aprés que je fus arrivé à Paris, je sçûs que pendant que j'étois en Italie, on m'avoit fait une affaire fâcheuse, & qui m'offensoit extrêmement. Avant mon départ j'avois acquis une

une Terre en Bas-Poitou, & je m'en étois mis en possession. Monsieur de *** poussé par des gens qui ne nous aimoient pas tout deux, chercha le moïen de traverser mon acquisition, & la chose alla si avant, qu'il assiegea le Château de cette Terre, où j'avois mis des gens pour me le conserver, tua un de mes domestiques qui en étoit Commandant, & ne se retira qu'aprés sept ou huit jours de siege. Madame de Navailles qui n'avoit pas voulu me faire sçavoir cette violence me la cacha encore avec beaucoup de soin; mais elle étoit si publique qu'il étoit impossible que je n'en fusse informé. Je ne pouvois pas souffrir une pareille insulte sans ressentiment & j'eusse aussi fort desiré de ne me point attirer d'affaires. Je parlai à des gens qui firent entendre à Monsieur de *** qu'il me devoit faire quelque civilité sur les choses passées;

& comme je vis que je ne recevois aucune ſatisfaction de ſa part, je m'adreſſai au Pere André, l'un des Petits-Peres du quartier du Palais Royal ; que l'on me dit avoir des habitudes chez lui, & que je connoiſſois particulierement. Je ſuppliai inſtamment ce Pere, d'employer tous ſes ſoins auprés de Monſieur de *** pour faire en ſorte que je reçuſſe de lui quelque honnêteté qui me donnât lieu d'étouffer mon juſte reſſentiment. Il n'oublia rien pour lui faire comprendre qu'il le devoit & que s'il ne le faiſoit pas, cela pourroit avoir des ſuites tres-déſagreables pour lui. Mais il ſe mocqua de ce bon Religieux, & tint de moi des diſcours qui marquoient beaucoup d'emportement. Je l'appris de ſi bonne part, que je n'en pouvois douter ; quoique ce Pere qui me l'avoit caché par prudence, m'eût

dit simplement qu'il n'avoit pû rien gagner, & qu'il m'exhortoit à la patience. Je souhaiterois de tout mon cœur avoir été capable de profiter d'une si bonne leçon. L'emportement que j'eus en cette rencontre, est une des affaires de ma vie, qui m'a donné le plus de déplaisir; & je voudrois l'avoir rachetée d'une partie de mon sang.

Monsieur le Cardinal fit paroitte moins de chaleur pour me tirer de cette méchante affaire, que je ne croïois qu'il en devoit avoir. J'en fus si choqué, que je partis de la Cour pour aller commander l'Armée d'Italie sans prendre congé de lui. Quand il sçût que je m'en étois allé, il envoia chercher Madame de Navailles, & lui dit que je n'avois pas sujet de me plaindre, & qu'il vouloit terminer mon affaire; qu'elle vît avec les plus haciles gens du Conseil, ce qu'il falloit

que le Roi fît pour me mettre à couvert, & qu'assûrement il auroit la bonté de le faire. La chose fût executée ensuite tres-ponctuellement.

Je ne fus pas plûtôt arrivé à l'Armée, que la Paix fût faite. On m'envoya des ordres pour regler les affaires d'Italie avec Monsieur de Fonsaldaigne, qui avoit les mêmes ordres du Roi d'Espagne. Je rendis aux Espagnols Valence & Mortare, dont je retirai le Canon & les munitions, que je fis transporter à Pignerolles. Les Espagnols de leur côté rendirent à Monsieur de Savoïe Verseil, avec tout le Canon & toutes les munitions. Ensuite je reçûs un pouvoir de la Cour, pour réformer cent cinquante Cornettes, & trois cens Compagnies d'Infanterie. On me laissoit une pleine liberté de conserver les Officiers que je jugerois

avoir le plus de service & de merite. Je me serois bien passé de cette Commission, quelque honorable qu'elle fût, elle me donna beaucoup de peine, par l'application que j'eus à rendre justice à tout le monde; aussi chacun souffroit son mal sans murmurer. Aprés la fin de la Campagne, on me donna la permission de venir joindre la Cour qui étoit à Avignon, en arrivant je trouvai Monsieur le Cardinal en chaise, qui s'en alloit chez le Roi. Il eut la bonté de faire arrêter. & de sortir pour venir m'embrasser Il me dit que je m'étois bien conduit dans mon emploi, & que le Roi étoit fort satisfait de mes services; que je le suivisse, & qu'il vouloit me presenter à leurs Majestez. J'en fus reçû avec mille fois plus d'honneur que je ne meritois, & je demeurai prés d'une heure en particulier avec elles à leur rendre compte de

l'execution des ordres qui m'avoient été donnez.

Le jour suivant, je suppliai Monsieur le Cardinal de trouver bon que j'allasse me mettre en état d'accompagner le Roi à son mariage qui venoit d'être conclu avec l'Infante d'Espagne. Il me dit que je suivisse la Cour à Montpellier, & qu'il vouloit me parler de quelque chose. Comme elle y fut arrivée, m'aïant commandé le soir, de me trouver le lendemain à son lever, il me fit l'honneur de me dire que presentement que la Paix étoit faite, il vouloit commencer à me donner des marques de la bonne volonté dont il m'avoit assûré à Lion, que la Charge de Dame d'Honneur de la Reine future, lui avoit été demandée par les plus grands Seigneurs du Roïaume, qu'il me cita, mais qu'il la conservoit pour Madame de Navailles, qui lui remettroit celle de Dame d'Atour

pour Madame de Bethune ; qu'outre que Madame de Navailles avoit de l'eſprit & de la vertu, mes ſervices meritoient une conſideration particuliere, & qu'il avoit éprouvé qu'elle & moi étions des perſonnes qui avions pour lui la plus ſolide amitié. Je lui fis de grands remercimens de la bonté qu'il nous témoignoit. Cependant je ne fus pas fort aiſe de voir Madame de Navailles honorée de cette Charge. J'ai toûjours eu la penſée de me retirer de la Cour, & je voïois que cela y étoit fort contraire. Dans ce deſſein, j'avois traité quelques mois auparavant avec une perſonne de grande qualité de cette Charge de Dame d'Atour, que la Reine m'avoit donnée pour ma femme pendant la Regence, & j'en devois avoir quatre cens mille livres. Je croiois faire une tres-bonne affaire pour ma Maiſon, & me mettre par là en état de prendre

avec plus de facilité quand je le voudrois, le parti que je m'étois proposé.

Le Roi quelque temps aprés son Mariage, fit une promotion de Chevaliers de l'Ordre, & j'eus l'honneur d'être du nombre : j'en avois eu le Brevet auparavant.

J'ai été toute ma vie un fort méchant Courtisan, & mon humeur assez inflexible n'a jamais pû s'accommoder à toutes les complaisances qu'il faut avoir pour plaire aux personnes à qui l'on est soûmis. Je sçavois bien que ce chemin ne mene pas ordinairement à la faveur, mais il est difficile de vaincre son temperamment; & puis j'étois persuadé que ma fidelité & mon zele me devoient faire pardonner quelque chose. Je n'entrerai point dans le détail de ma disgrace qui arriva en ce temps-là. Elle est si récente, que les particularitez en sont encore sçûës de beaucoup de gens.

Madame de Navailles & moi, nous eûmes le malheur de déplaire au Roi par une conduite que nous croïions bonne, & dont nous eûmes bien ſujet de nous repentir. On nous ordonna de nous éloigner de la Cour, & de nous défaire de nos Charges, On me rendit l'argent du Gouvernement du Havre, que j'avois acheté depuis quelques années, & celui que j'avois donné pour la Charge de Capitaine de Chevaux-Legers de la Garde ſans vouloir ſouffrir que j'en tiraſſe deux cens mille livres de plus qu'on m'offroit. Madame de Navailles eut cinquante mille écus de récompenſe de la Charge de Dame d'Honneur, & mes penſions me furent ôtées. Je me retirai chez moi, & pour me conſoler de ma diſgrace, je formai le deſſein d'aller ſervir l'Empereur dans la guerre qu'il avoit contre les Turcs dans la Hongrie. J'en par-

lai à Monsieur le Tellier, qui me dit qu'on avoit nouvelle que la Paix étoit sur le point de se conclure. Ie le suppliai, si elle ne se faisoit pas, de vouloir bien demander pour moi la permission d'executer mon dessein.

On joüissoit alors en France d'une Paix qui sembloit devoir durer long-temps, & il y avoit beaucoup de Troupes reformées qui ne demandoient que les occasions de servir. Comme j'étois en quelque consideration parmi les gens de guerre, je prétendois composer un corps de cinq mille hommes, que je voulois choisir de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans la Cavalerie, l'Infanterie & les Dragons. L'Empereur à qui j'avois fait proposer la chose, s'engageoit de me rembourser d'une dépense de plus de cinquante mille écus que j'y devois faire, & de donner de bons quartiers d'hiver dans son Païs.

l'esperois en servant la Chrétienté, me rendre capable de servir le Roi, qui dans un changement d'affaires, me voïant à la tête d'un aussi bon Corps, pouvoit avoir la pensée de me rappeller, & je regardois cela comme un moïen de me rétablir dans ses bonnes graces; mais mon projet manqua; ; la Paix se fit, & je m'en allai dans mes Terres de Poitou & d'Angoumois, attendre les occasions de ne pas demeurer inutile.

La Reine-Mere avoit été attaquée quelques mois auparavant d'un mal tres-dangereux. Il empira de telle sorte qu'on jugea qu'elle n'avoit plus que fort peu de temps à vivre. Trois semaines avant sa mort, elle eut la bonté de songer à l'état où j'étois, & de demander au Roi de vouloir bien me rappeller. Il lui accorda cette grace, & commanda en sa presence à Monsieur le Tellier

de m'envoïer des ordres pour mon retour ; il se passa quelques jours sans que la chose s'executât, & la Reine qui n'en entendoit point parler, en demanda la raison à Monsieur le Tellier. Il lui dit qu'il n'avoit pas jugé à propos, même pour mes interêts, de me donner si tôt avis des ordres du Roi. Hé quoi, lui répondit la Reine ; est-ce que le Roi mon Fils ne veut pas que Navailles revienne ; Non pas si promptement, Madame, lui repartit Monsieur le Tellier, qui me fit sçavoir ensuite ce qui s'étoit passé, & me conseilla d'attendre un temps plus favorable pour revenir à la Cour.

Les Anglois venoient de déclarer la guerre à la France, & voïant que je ne devois pas esperer d'être emploïé, je resolu d'aller à Barege prendre les bains. Avant que de partir pour ce voïage, je voulus rendre visite à Mon-

ſieur le Duc de la Rochefoucaut qui étoit à Verteüil. Le même jour que j'arrivai chez lui, je reçûs un Courier du Roi qui m'apporta des ordres pour commander dans le Païs d'Aunis, la Rochelle, Ré, Olleron & Broüage, avec une lettre tres-obligeante écrite de la main du Roi. Cette marque que je recevois de ſa confiance & de ſa bonté, me donna lieu de croire que j'étois entierement rétabli dans ſon eſprit; & ce qui me confirma encore dans cette opinion, c'eſt que j'appris quelque jours aprés, qu'on ſçavoit qu'une certaine lettre écrite en Eſpagnol, adreſſé à la Reine, & qui étoit tombée entre les mains du Roi, ne venoit point de Madame de Navailles, ni de moi, & qu'on avoit eu tort de nous en accuſer Des gens de la Cour qui ne nous aimoient pas, avoient perſuadé au Roi que cette lettre ne pou-

voit venir que de nous. Ils lui avoient dit pour justifier d'autres personnes qui en étoient soupçonnées, qu'il n'y avoit pas d'apparence que ceux qu'il combloit tous les jours de ses bienfaits, eussent pû avoir des pensées de lui déplaire ; mais qu'il étoit assez naturel que Madame de Navailles & moi qui étions maltraitez, eussions été capable de songer à une chose qui nous paroissoit devoir lui être tres-désagreable. Cette calomnie auroit achevé de nous accabler dans nôtre malheur, si Dieu n'eût permis que nôtre innocence fût reconnuë.

I'allai aussi-tôt à la Rochelle où je m'appliquai beaucoup à mon emploi. Ie travailla à établir dans le Païs une milice qui pût défendre les côtes. On m'envoïa de la Cour des Commissions pour les personnes que je jugerois capables de commander, &

je composai un Corps de dix mille hommes de pied, de sept ou huit cens Chevaux, & de mille Dragons j'obligeai ces milices de se fournir à leurs dépens, de munitions de guerre & de vivres, lorsqu'il faudroit marcher, & je les assurai sous cette condition que le Roi n'envoïeroit point de Troupes reglées dans le Païs où elles n'auroient pû subsister sans le ruiner. Ie m'attachai a discipliner ces Milices qui subsistent encore dans l'ordre où je les ai mises; & qui sont en état de conserver sans aucun secours cette frontiere maritime qui est une des plus importantes du Roïaume.

Quelques années aprés, dans le temps que le Roi declara la guerre a l'Espagne, & qu'il prit Lille & d'autres Places de Flandres, l'on me proposa de me donner de l'emploi, si je voulois servir d'égal avec quelques

Officiers generaux que j'avois autrefois commandez L'on me fit même entendre que ce feroit un moïen de me rétablir tout-à-fait dans les bonnes graces du Roi ; mais je ne pûs me vaincre là dessus, & cette raison m'empêcha encore d'être emploïé dans la premiere conquête de la Franche Comté.

La Paix se fit la même année par la médiation des Hollandois. Ils témoignerent en cette rencontre qu'ils n'étoient pas beaucoup dans les interêts de la France, & ce fut ce qui commença à leur attirer l'indignation du Roi dont ils ressentirent depuis de si terribles effets.

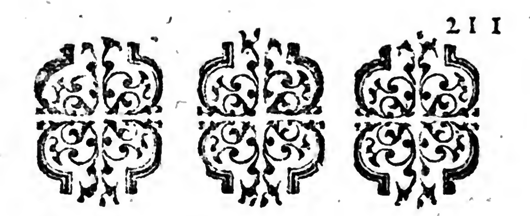
Aprés avoir fait un assez long séjour à la Rochelle, j'eus la permission de revenir à la Cour où je fus reçû du ROY aussi favorablement que je pouvois l'esperer. Je lui rendis compte de ma conduite dans mon emploi, & il

me loüe d'avoir trouvé des expediens pour lui conserver une frontiere maritime avec des Places considerables sans autres Troupes que celles que j'avois tirées du Païs. Il me commanda de lui donner un memoire des moïens que j'avois tenus pour cela, & me parla tres-obligeamment.

Aïant demeuré quelque tems à la Cour, où il me sembloit que j'étois regardé en homme dont on se pouvoit servir dans les occasions ; comme je vis qu'aparemment la France n'auroit pas si-tot la guerre ; j'eus la pensée de faire un Regiment de deux mille hommes pour le mener au secours de Candie que les Turcs tenoient assiegée depuis vingt trois-ans, & qu'ils pressoient alors extrêmement. J'en fis demander la permission au Roy qui ne jugea pas à propos de me la donner ; parce

que Monſieur de la Feüillade qui avoit eu deſſein avant moy d'aller à Candie , ſe diſpoſoit à partir.

Fin du troiſième Livre.



MEMOIRES DU MARECHAL DUC DE NAVAILLES.

LIVRE QUATRIE'ME.



EPENDANT le Pape Clement IX. sollicité par les Venitiens, pressoit extraordinairement le Roi d'envoyer un secours consi-

derable en Candie. Le Roi connoissoit parfaitement les difficultez de faire lever le siege d'une Place attaquée par quarante mille Turcs, commandez par le Grand Vizir en personne. Néanmoins pour témoigner combien il avoit à cœur les interêts de la Chretienté, & pour donner de l'émulation aux autres Princes Chrêtiens, il voulut bien promettre au Pape qu'il envoïeroit des Troupes. Aïant resolu de donner un Corps de six mille hommes, il eut la bonté de me faire demander par Monsieur de Louvois si je voulois le commander. Je reçûs cet ordre avec beaucoup de joïe. Je voïois assez tous les inconveniens de cette affaire; mais l'interêt de la Religion & un sentiment particulier de gloire me soûtenoient contre toutes ces difficultez. Je partis peu de jours aprés pour Toulon, où les Troupes que je devois me-

ner avoient eu ordre de ſe rendre; & le cinquiéme de Juin, je m'embarquai ſur les Vaiſſeaux du Roy commandez par Mr. de Beaufort Admiral de France. Nôtre navigation fut heureuſe, & le dix-neuviéme du même mois, nous moüillâmes à la rade de Candie. Aprés que Moroſini Capitaine General des Venitiens qui commandoit dans la Place, nous eut fait ſaluer de tout ſon Canon & de toute ſa mouſqueterie, & que nos vaiſſeaux le lui eurent rendu, il nous envoïa complimenter, Monſieur de Beaufort & moi, par Monſieur Caſtellan Ingenieur, qui nous apporta des Lettres de ſa part & de celle du Marquis de S. André Monbrun, par leſquelles ils nous demandoient trois mille hommes pour monter la garde la nuit de ce même jour, parce qu'ils craignoient d'être inſultez.

Je mis auſſi-tôt pied à terre

accompagné de Monſieur le Bret Maréchal de Camp. J'allai voir d'abord Monſieur de Saint André Monbrun, avec qui j'avois ſervi pluſieurs Campagnes en Italie, & que je connoiſſois particulierement. Nous allâmes enſemble chez le Capitaine general, & aprés quelques civilitez de part & d'autre, il nous mena viſiter l'attaque du Baſtion de S. André. Je la trouvai tellement avancée qu'il y avoit plus de trois mille Turcs logez ſur le Baſtion, & attachez à un retranchement aſſez foible qui étoit à la gorge. Nous allâmes enſuite au quartier de la Sabionniere, où je vis que les Ennemis avoient conduit leurs tranchées, juſqu'au pied d'un Baſtion, & qu'ils y avoient fait une brêche à paſſer trente hommes de front, quoique les aſſiegez n'euſſent point de retranchement de ce côté-là; cette attaque n'étoit pas pouſſée a-

vec la même vigueur que celle de S. André dont elle étoit fort éloignée. Le principal dessein des Turcs en la faisant, avoit été d'incommoder l'entrée du Port; ils avoient dressé pour cela sur le bord de la Mer, plusieurs bateries qui tiroient incessamment sur tout ce qui entroit dans la Ville ou qui en sortoit. Il n'y avoit rien qui fatiguât davantage les assiegez, & cella obligeoit les Turcs de maintenir cette attaque, où ils n'avoient que dix mille hommes; parce qu'ils ne s'imaginoient pas qu'on osât sortir de la Place pour attaquer ce quartier.

Aïant visité ces deux attaques, j'allai reconnoitre les deux endroits où le reste de l'Armée ennemie étoit posté; & je compris que la seule voïe pour empêcher que la Place ne fût si-tôt prise, étoit d'attaquer les Turcs au quartier de la Sabionniere, fort

éloigné, comme j'ai dit, de celui de S André où étoit le gros de leur Armée. Ie voyois qu'il n'y avoit point d'autre moyen de rendre le Port libre, & que si je chassois les Turcs de ce quartier, je pourrois attaquer ensuite avec plus de facilité celui de S. André; les Assiegez y conservoient encore assez de terrein pour faire de nouveaux retranchemens. Mais ce qui me fit juger qu'il falloit prendre promptement ce parti, c'est que Morosini me dit que la Cavalerie des Turcs étoit repanduë dans toute l'Isle, & qu'à cause de nôtre arrivée ils ne manqueroient pas de la faire venir en diligence dans leur Camp. Ie m'étois déja apperçû qu'ils travailloient incessamment à se retrancher; & que même ils avoient commencé à élever deux redoutes du côté de la Sabionniere; de sorte que je dis à Morosini & au Marquis de S. André Monbrun, que

que je ne trouvois rien de plus pressé que d'attaquer ce quartier, & que si l'on attendoit que les Ennemis eussent rassemblé leur Cavalerie, & qu'ils se fussent fortifiez dans leurs retranchemens, on ne pourroit plus rien entreprendre avec esperance de succez.

Ils me dirent tous deux que c'étoit aussi leur sentiment, qu'ils voioient depuis long-temps qu'il n'y avoit que cela à faire, & qu'ils l'auroient entrepris, s'ils s'étoient trouvez en état de l'executer. Je leur demandai ensuite combien ils fourniroient d'hommes, ils me répondirent aprés y avoir pensé, qu'ils n'en pouvoient donner que trois mille. J'en fus fort surpris, parce que je comptois dans mon projet sur un plus grand nombre, & je voïois que l'Ambassadeur de Venise ne m'avoit pas dit la verité lorsqu'il m'avoit assûré à

mon départ, que je trouverois douze mille hommes dans la Place. Je ne laissai pas de continuer dans ma résolution, & j'allai la communiquer à Monsieur de Beaufort, qui l'approuva, & la jugea necessaire pour la conservation de la Place.

Les Galeres du Pape, ni celles du Roi, n'étoient pas encore arrivées, & l'on mit en déliberation si l'on devoit les attendre, ou surprendre les Turcs, qui ne pouvoient s'imaginer que nous fussiens en état, aprés une si longue navigation, de les attaquer si promptement. Les inconveniens de leur donner le temps de se fortifier, & de rassembler leur Cavalerie, furent trouvez plus grands que les avantage que nous pouvions tirer de nos Galeres, & l'on résolut de surprendre les Ennemis.

Comme j'avois besoin principalement de diligence, je pres-

ſai ſi fort le débarquement, qu'en deux fois vingt-quatre heures toutes mes Troupes furent à terre. Aiant donné les ordres neceſſaires pour l'action, je demandai à Moroſini & au Marquis de S. André, les trois mille hommes qu'ils m'avoient promis; mais j'entendis que celui-ci diſoit tout bas à l'autre, qu'il leur étoit impoſſible de me donner un ſeul homme, & qu'ils n'avoient pas même de Soldats pour relever leurs poſtes. On peût s'imaginer que cela me donna bien à penſer. Je conſiderois que ce ſeroit beaucoup hazarder que d'entreprendre l'action avec les ſeules Troupes que j'avois amenées, & je balançois en moi-même ſi j'abandonnerois mon deſſein; Moroſini qui s'en douta, me promit de faire une attaque de douze cens hommes du côté de S. André pour empêcher les Turcs de venir au ſecour de ceux que je de-

vois attaquer, & d'envoier quatre cens travailleur pour raser les travaux & enclouer le Canon des Ennemis, qui étoit le principal avantage que je pouvois esperer de cette sortie. monsieur de Beaufort me promit aussi de me donner quinze cens hommes de la Marine, & de faire canoner les deux attaques des Turcs avec les Vaisseaux du Roi qui en pouvoient approcher à la portée du mousquet ; de sorte que voïant l'extremité ; où étoit la place,& qu'il n'y avoit point d'autre moïen de la sauver, je me déterminai à executer mon entreprise.

Je connus qu'il ne falloit pas differer plus long-temps par l'avis qu'on eut ce même jour que les Turcs qui avoient déja assemblé une partie de leur Cavalerie, la faisoient approcher, & qu'ils continuoient à se retrancher avec beaucoup de diligence.

Quand la nuit fut venuë, je me mis dans une chaloupe pour observer le derriere de leur Camp par où j'avois resolu de les attaquer, & j'allai aussi reconnoître le Fort de Demetri, par lequel je voulois faire sortir mes troupes. Ayant fait ensuite mon ordre de bataille avec les Officiers Generaux de l'Armée du Roi, je le portai à Morosini & au Marquis de S. André, & je les priai de me donner librement leurs avis sur cette affaire, qui étoit d'une si grande consequence; aprés qu'ils eurent examiné toutes choses avec beaucoup d'attention, ils me dirent que l'attaque étoit dans les formes, & qu'il ne se pouvoit rien ajoûter aux précautions que j'avois prises pour en avoir un bon succez.

Mon ordre de bataille étoit de cette maniere. Je détachois quatre cens hommes de pied de tous les Corps, avec cinquante Gre-

nadiers à leur tête, soûtenus par trois Troupes de Cavalerie. Mr. de Dampiere Brigadier commandoit tout ce détachement. Je le faisois suivre des Compagnies du Regiment des Gardes, des Regimens de S. Vallier, de Lorraine, de Bretagne & de quatre Troupes de Cavalerie soutenuës par les Regimens de Montaigu, de Grancey & de Jonzac. Je composois le Corps de reserve des Regimens d'Harcourt, de Conty de Lignieres, de Rozan, de Monpezat, & de Vendôme, avec quatre autres Troupes de Cavalerie sur les aîles, & j'en donnois le Commandement à Monsieur le Comte de Choiseul. Chaque Regiment n'avoit que quatre Compagnies, & chaque Compagnie n'étoit que de quarante hommes. Je postois le Corps de bataille sur une hauteur entre les deux Camps des Ennemis pour en empêcher la

communication, & je mettois entre la premiere & la seconde Ligne, cinquante Mousquetaires du Roi, & cent Officiers réformez pour m'en servir dans les occasions Les Troupes de la Marine, à la tête desquelles Mr. de Beaufort avoit resolu de combattre, quoique je n'eusse rien oublié pour l'en détourner, devoient sortir à la gauche de laSabionniere.

Pendant que Monsieur Colbert Maulevrier que je choisis pour Maréchal de Camp des Troupes de la Marine, alla au Port pour les recevoir à leur débarquement, je fis faire deux ouvertures dans le fossé pour faciliter la sortie.Comme j'avoit quelque précaution à prendre, si les grandes force des Ennemis m'obligeoient à une retraite, je mis pour la favoriser beaucoup de Canon & de mousqueterie dans le Fort de Demetri, & je

poſtai deux Bataillons des Vaiſſeaux à cinquante pas de la Contreſcarpe.

Outre ces deux Bataillons, je n'avois que quatre mille cinq cens hommes de pied, & cinq cens Chevaux; mais cette Cavalerie me donnoit un grand avantage; parce que celle des Turcs n'etoit pas encore arrivée. Je ne pouvois rien attendre de la ſortie en attaquant les Ennemis par la tête de leur tranché à cauſe de la profondeur de leurs boïaux, dont il étoit impoſſible de ſortir quand on y étoit une fois entré, & il falloit neceſſairement les prendre en flanc & par derriere.

Les choſes ainſi diſpoſées, je fis ſortir les Troupes par ces deux ouvertures, & leur ayant recommandé l'ordre & le ſilence, nous marchâmes une partie de la nuit, paſſâmes un défilé aſſez prés des Ennemis ſans être découverts & nous nous mimes en

bataille dans une petite pleine. Le jour parut dans le temps que nous pouvions le ſouhaiter, & nos dernieres Troupes avoient à peine formé la ſeconde ligne, qu'on commença à ſe reconnoitre. Les hommes qui n'étoient qu'à la portée du mouſquet des Ennemis, marcherent droit à eux malgré le feu de leur mouſqueterie. il y avoit deux redoutes à la tête de leur quartier; je les fis attaquer par les gens que Monſieur de Dampierre commandoit, ils les emporterent avec beaucoup de vigeur, & tuérent tout ce qui leur fit reſiſtance. J'avois fait attaquer en même temps les Lignes des Ennemis qui n'en étoient pas éloignées; les Regimens de S. Vallier & de Lorraine y entrerent, & s'y mirent en bataille. Les gens que j'avois commandez pour donner à la queuë de la tranchée & aux batteries, firent ſi bien leur de-

voir, que Monsieur de Castellan Major des Gardes, qui étoit à la tête des Compagnies de ce Regiment, se trouva maître de la tranchée, de trente pieces de Canon, & de tous les travaux des Ennemis. Tout ce qu'on attaqua ensuite fut renversé, la plus grande partie des Ennemis se retira en désordre dans la montagne qui est proche; le reste prit la fuite; un grand nombre se jetta dans la Mer, & j'en rencontrai plusieurs qui pour me demander la vie, faisoient le signe de la Croix, & crioient, nous sommes Chrétiens.

Comme il y avoit déja plus de deux heures que nous étions absolument mîtres de ce quartier, le feu prit inopinément aux poudres d'une batterie des Ennemis cet; accident fit perir beaucoup de Soldats & d'Officiers, & rompit l'ordre des Compagnies des Gardes, qui se tenoient en

bataille en ce lieu là ; les Turcs qui s'en apperçûrent de la Montagne où ils s'étoient retirez, & qui virent venir en même tems à leur secours plus de vingt Banniere du côte de S. André & de Candia Nova, reprirent cœur, & marcherent contre nous. Je les envoyai charger par des Troupes de Cavalerie que j'avois auprés de moi ? mais d'autres Turcs s'étant joints à ceux-là, ils poufferent ma Cavalerie, & s'avancerent pour me venir tomber fur les bras. Je me mis à la tête des Moufquetaires du Roi & de mes Gardes, & fuivi de l'Efcadron de S. Efteve, je les attaquai & regagnai fur eux le terrein qu'ils avoient pris.

Un peu avant l'accident des poudres, Monfieûr de Beaufort qui avoit vû les Ennemis en déroute, & qui croïoit la victoire affûrée, ne fe jugeant plus neceffaire dans fon pofte, l'avoit quit-

té pour nous venir joindre accompagné ſeulement du Chevalier de Vilarceau. Il rencontra en chemin un gros de Turcs, qui preſſois quelques unes de nos Troupes, il ſe mit à leur tête, & combattit avec beaucoup de valeur ; mais il fut abandonné, & l'on n'a jamais pû ſçavoir depuis ce qu'il étoit devenu.

Cependant les Turcs qui venoient du côté de S. André, ayant entourré le corps de reſerve, Monſieur le Bret qui avoit déja combattu à la premiere Ligne, s'en étant apperçû, vint à ſon ſecours, & pouſſa d'abord les Ennemis ; quoique lui & Monſieur de Choiſeul qui commandoit ce Corps, fiſſent tout ce qu'on pouvoit attendre de deux Officiers de valeur & d'experience, ils ne pûrent obliger les Troupes à faire ferme, & elles ſe retirerent avec précipitation.

Dans ce déſordre, je n'oubliai rien pour retenir les Officiers &

les Soldats ; & voïant qu'il m'étoit impossible de les rallier, je fis battre la retraite, & je me retirai moi même aprés les autres, suivi seulement d'un Gentil-homme nommé Landot qui étoit à moi, & qui ne m'avoit point abandonné pendant toute l'action. J'y perdis à mes côtez sept ou huit Gentils-hommes, & Monsieur de la Hoguette un de mes Aides de Camp, y eut la Cheville du pied cassée d'un coup de mousquet. Je reçûs plusieurs coups sur mes armes, & mon cheval fut blessé en divers endroits.

Si cette action n'eut pas à la fin le succés qu'on avoit eu lieu d'en esperer au commencement, c'est que les Vaisseaux n'eurent pas le tems favorable pour canoner le Camp des Ennemis, que les ordres donnez aux Troupes de la Marine ne furent pas executez, que Morosini n'occupa point les Turcs du côté de S. André, par l'ataque qui avoit été resoluë, qu'il n'envoïa

point les Travailleurs qu'il avoit promis, qui auroient eu assez de tems pour encloüer le Canon & raser les travaux des Ennemis du côté de la Sabionniere; & enfin que le feu aïant pris aux poudres d'un magazin soûterain où il y en avoit vingt-cinq milliers, & où un Soldat étoit entré avec sa mêche; le desordre & l'épouvante se mit parmi nos troupes, qui crurent que c'étoit l'effet d'une mine. Mais du moins on tira cet avantage de nôtre sortie, que les Ennemis y eurent plus de deux mille hommes de blessez ou de tuez, de l'avû des prisonniers Turcs; & sans la perte de Monsieur l'Amiral, & de plusieurs personnes de qualité, on n'auroit pas eu sujet de se repentir de cette entreprise.

Aprés que j'eus mis les troupes à couvert, je leur representai qu'il n'avoit tenu qu'à elles d'aquerir beaucoup de gloire en achevant leur action avec le même courage qu'elles l'avoient commencée:

que le feu des poudres n'avoit pas dû les obliger d'abandonner leurs postes,& qu'il faloit qu'elles songeassent à reparer leur retraite precipitée,par la fermeté qu'elles feroient paroitre dans les autres occasions.

Le lendemain de cette action Morosini me vint dire que l'attaque de S. André étoit extrêmement pressée,que les Ennemis qui étoiēt attachez à la retirade, avançoient beaucoup leur sappe à cause de la foiblesse des troupes qui gardoiēt ce poste, & que si l'on n'y remedioit promptement, la Place étoit absolument perduë. Quoique je n'eusse pas sujet de me loüer de la conduite de Morosini, afin de ne manquer à rien de tout ce qui dépendoit de moi,pour sauver Candie,je fis monter ce même jour la garde par mes troupes,qui releverent une partie des postes des Venitiens;je continuai la même chose jusqu'au jour de mon depart, & avec un tel succez, que pendant

plus de deux mois qu'elles garderent la Place, les Turcs ne gagnerent pas un poûce de terrein.

Quelques jours aprés, je trouvai à propos de faire une petite sortie entre les deux Camps des Ennemis pour les inquieter. Morosini promit de donner trois cens hommes de sa garnison pour les joindre aux nôtres. Monsieur Colbert Maulevrier, qui étoit de jour, sortit avec ses gens à l'heure arrêtée, & poussa les Enemis au-delà de leurs redoutes; & aprés avoir fait escarmoucher fort long-tems, il se retira en bon ordre. Morosini ne donna point encore les trois cens hommes qu'il avoit promis, & Mr. Colbert s'en étant plaint à lui, il lui dit qu'il avoit un ordre exprés de la Republique de ne laisser sortir aucun Soldat de la Place.

Lorsqu'à mon arrivée dans Candie j'allai visiter avec Morosini, le Poste de S. André, je lui dis que je croiois necessaire d'y faire une seconde retirade, & je lui en parlai

depuis plusieurs fois. Les troupes Françoises furent ataquées à ce poste au commencement de Juillet & bien qu'elles eussent enfin repoüssé les Turcs avec beaucoup de vigueur, l'allarme avoit été d'abord si grande par le peril où l'on avoit vû la Place, que Morosini jugea à propos que cette seconde retirade étoit necessaire, & me pria de lui fournir des hommes pour avancer le travail. Dés le lendemain je commandai dix-huit cens hommes, & j'en envoyai demander deux cens a l'Armée Navale. Ces deux mille hommes travaillerent six semaines à cette seconde retirade, & ne laisserent pas pendant tout ce tems-là de monter la garde à leur tour. Comme il falloit qu'ils fussent continuellement exposez au feu continuel des Ennemis, cinq ou six cens des meilleurs Soldats y demeurerent.

Vers le milieu du même mois, les Turcs vinrent en plein midi, le sabre à la main, attaquer le loge-

ment de S. André. Le Regiment de Jonzac y étoit de garde Les postes avancez furent emportez. Le Marquis de Jonzac étant allé à eux avec son Corps de reserve, tua tous ceux qui s'étoient emparez des postes, & rechassa les autres dans leurs travaux. A quelques jours de là, je fis faire une sortie du côté de la Sabionniere, les Ennemis furent repoussez, & l'on rompit une partie de leur logement.

Il y avoit dé a quelque tems que les Galeres du Pape & celles du Roi étoient arrivées, & l'on avoit proposé plusieurs fois de faire canonner le Camp des Ennemis, mais les vents avoient toûjours été contraires. Le tems se trouvant favorable, on tint Conseil pour savoir lequel des deux quartiers on canoneroit, ou celui de S. André, ou celui de la Sabionniere. J'étois d'avis que ce fût le dernier, parce qu'il me sembloit que les Turcs s'atendoient qu'on canoneroit l'autre par les preparatifs qu'ils faisoient

Moroſini & les autres Generaux de la Republique furent d'une opinion opoſée,& l'évenemét fit voir que ce n'étoit pas la meilleure.

Deux jours aprés, les Vaiſſeaux du Roy,les Galeres du Pape, celles de la France, de Malthe & de Veniſe ; avec les Galeaſſes, & quelques Vaiſſeaux de cette Republique, parurent en ordre de bataille à la vûë du Camp des Turcs du côté de S. André, & vinrent moüiller à demi portée de Canon du bord de la Mer. Les Ennemis tirerent auſſi-tôt des batteries qu'ils avoient diſpoſées le long du rivage, un nombre incroiable de coups,& jetterent une prodigieuſe quantité de Bombes, mais le feu que fit l'Armée navale fut ſi grand qu'il les obligea d'abandonner leurs bateries, & de ſe retirer dans leurs tranchées. Au commencement de l'action, le feu prit à un Vaiſſeau nommé la Thereſe.Ce Vaiſſeau qui ſauta en l'air couvrit de ſes éclats tous les Vai-

ſeaux qui en étoient proches, & penſa couler à fond la Reale que montoit Monſieur de Vivonne General des Galeres, il ne ſe ſauva que trois hommes de la Thereſe. Tout ce qui étoit deſſus, fut perdu, & j'y avois une grande partie de mon équipage. L'Armée navale, aprés avoir canoné cinq ou ſix heures, ſe retira dans le méme ordre qu'elle étoit venuë, il n'y eû aucun de tous ces Vaiſſeaux qui fût endommagé par les Ennemis; auſſi le mal qu'ils en réçûrent, ne fut pas grand par les précautions qu'ils avoient priſes. Il avoit été arrêté qu'on feroit dans le même temps une ſortie, & Moroſini devoit donner ſix cens hommes? mais quelques Officiers que j'avois envoyez pour obſerver la contenance des Turcs, me rapporterent qu'ils étoient en poſture de gens avertis, & Moroſini eut avis par ſes eſpions que le Grand Viſir avoit renforcé ſa garde de ſix mille hommes du côté que la ſortie ſe devoit

faire ; desorte qu'on ne jugea pas à propos de la hazarder.

Sur la fin du même mois, MOROSINI & les autres Generaux de la Republique vinrent un matin chez moi. Ils paroissoient fort étonnez ; ils me dirent que les Turcs avoient pris la Caponniere du côté de la Sabonniere, & qu'aïant attaché le mineur à la Courtine, ils commençoient à travailler ; que je sçavois qu'il n'y avoit pas le moindre retranchement de ce côté-là, & que si je n'y donnois ordre promptement, la place étoit perdue. Dans le même moment, je disposoi les choses pour une sortie afin de deloger les Ennemis. Cela s'executa avec tant de bonheur qu'ils furent chassez du Poste dont ils s'étoient emparez, & que deux cens pas au-delà on fit un logement à mettre cent cinquante hommes. Les Troupes du Roi témoignerent beaucoup de fermeté en cette occasion,

elles demeurerent plus de deux heures à découvert le long de la Mer, à faire un feu continuel, & renverserent deux fois les Turcs qui étoient venu de toutes parts pour les charger. Ils y perdirent cinq ou six cens hommes & je n'y eus que peu de Soldats & d'Officiers de tuez, parmi lesquels fut monsieur de Tremoulet Capitaine du Regiment de Montpezat, qui étoit un homme de merite.

Les Turcs occupoient encore de ce côté-là un poste qui nous ôtoient la communication avec le Port; je resolus de les en chasser. Je demandai des troupes à Morosini pour cette action; & il me promit cinq cens hommes mais quand je les envoïai chercher, il se trouva qu'il ne pouvoit donner que cinquante Esclavons. J'entrepris la chose avec les seules troupes du Roi, monsieur Colbert, & monsieur

Dampirre qui les commandoient les animerent tellement, qu'elles délogerent les Ennemis, gagnerent du terrein sur eux, & le conserverent. Monsieur Colbert sur la fin de l'action, fut blessé à la tête d'un éclat de pierre qu'une bombe avoit fait sauter.

Vers le millieu du mois suivant, quarante ou cinquante Turcs soûtenus d'un plus grand nombre, monterent à découvert le sabre à la main jusqu'au milieu de la brêche de la Sabionniere, que des Troupes Venitiennes gardoient, & attacherent des cables à l'ourlet d'un Canon pour le tirer dans leurs retranchemens Les François qui virent que les Venitiens ne se mettoient pas en devoir de se défendre, ý accoururent, & rechasserent les Turcs Je survins là, & je dis à Morosini que j'y rencontrai, qu'il fit ôter promptement ce Canon, &

que je ne doutois pas que le peu de resistance que les Ennemis avoient trouvée à cette brêche, ne leur donnât envie d'y remonter. Morosini me dit qu'il alloit faire ôter ce Canon, mais cela ne fut point executé; & les Turcs étans revenus, l'entraînerent dans leurs retranchemens.

Comme ils avoient connu la foiblesse des Troupes de la République, ils songerent à en profiter le lendemain; ils pousserent leurs travaux en avant & regagnerent le logement de la Sabionniere qui fut fort mal defendu. Ils continuerent ensuite leur sappe jusques sous la Courtine, à l'endroit d'où les Troupes du Roi les avoient chassez. Le Poste de Sainte Pelagie du côté de S. André que les Allemans gardoient, n'étoit pas soûtenu avec plus de vigueur, & il sembloit

que

que les François fussent seuls chargez de la Place.

De cinq mille hommes que j'avois amenez de France, il n'en restoit plus que deux mille cinq cens en état de combattre. Monsieur de Vivonne me faisoit avertir tous les jours que les vivres diminuoient, sans que l'on en pût trouver ailleurs, & que l'Armée navale aussi-bien que celle de terre étoit en danger de perir si l'on demeuroit plus long-tems. Je voyois d'un autre côté que les deux mille hommes de secours qui étoient dans l'Isle de Zante dés la fin du mois de Juillet, n'arrivoient point, quoiqu'ils eussent eu depuis trois semaines un vent favorable. Je déclarai donc à Morosini & aux autres Generaux, que je serois contraint bien-tôt de m'en retourner.

Avant que de prendre cette résolution, comme je voulois

n'avoir rien à me reprocher, j'ordonnai à Monsieur de la Croix Intendant de l'Armée de terre, & à Mr. Jacquier Commissaire general des Vivres, d'aller prier de ma part Mr. de Vivonne, d'assembler les Officiers de Mer pour sçavoir d'eux au vrai, ce qui restoit de Vivres sur les Vaisseaux & sur les Galeres, & par quels expediens on en pourroit trouver. Je leur ordonnai aussi de s'informer du tems qu'il falloit pour ramener les Vaisseaux & les Galeres en France, & de la quantité des munitions de bouche necessaires pour la route. Monsieur de Vivonne qui ne s'interessoit pas moins que moi à la conservation de Candie, aïant sçû que même en ménageant les vivres, à peine en restoit-il assez pour le retour de l'Armée, fit tout ce qu'il put pour en recouvrer. Je fis la même chose de mon côté,

Mais tous nos ſoins furent inutiles, & je n'eus point d'autre parti à prendre que d'embarquer les Troupes.

J'allai en donner avis à Rospiglioſi General des Galeres du Pape avant que de commencer l'embarquement. J'avois toûjours eu pour lui une déference tres-particuliere ; & je lui avois communiqué toutes mes entrepriſes pour le ſecours de Candie. Je lui témoignai la neceſſité où j'étois de partir pour ne me pas attirer le blâme d'avoir expoſé les Troupes du Roi à perir faute de vivres. Mes raiſons lui étoient déja connuës par les entretiens qu'il avoit eus avec Monſieur de Vivonne.

Cependant, parce que j'avois regret de quitter Candie avant que le ſecours de Zante fût arrivé, pour donner le tems à Moroſini de le faire venir, je lui propoſai de moi-même, de laiſ-

ſer ſous la conduite de Monſieur de Choiſeüil trois de nos meilleurs Regimens qui demeuroient dans la Place, juſqu'à ce que les autres Troupes du Roy euſſent achevé de s'embarquer. Moroſini offrit alors de me donner des vivres ; mais j'étois informé qu'il n'y en avoit que fort peu dans ſes Magaſins, & qu'ils étoient ſi mauvais, que ceux qu'il avoit donnez aux Galeres de France avoient fait perir une partie de la Chiourme ; de ſorte que je ne crûs pas que cela me dût faire changer de reſolution.

Aprés avoir embarqué les bleſſez & les malades qui étoient en grand nombre, je donnai les ordres pour tranſporter les troupes en l'Iſle de Standie. En ce tems-là Roſpiglioſi, à la priere de Moroſini, vint me demander tres-inſtamment qu'il ſe tinſt un Conſeil chez moi,

pour voir ſi l'on ne pouvoit rien entreprendre avant le départ des Troupes du Roi ; je lui répondis que je croïois cela fort inutile, mais que j'y conſentois pour lui témoigner la conſideration que j'avois pour ſes ſentimens.

Le même jour, Roſpiglioſi accompagné du General des Galeres de Malthe, & des Generaux de la Republique, vint à mon logis, il parla d'abord de la grande paſſion que le Pape avoit toûjours euë pour le ſecours de Candie, & des extrêmes obligations que la Chrétienté avoit au Roi d'avoir employé à la défenſe de cette Place des forces ſi conſiderables, avec tant de dépenſe, & avec la perte d'un ſi grand nombre d'Officiers & de Soldats. Il dit enſuite que le ſujet pour lequel il avoit ſouhaitté qu'on s'aſſemblât, étoit pour

deliberer si l'on ne pourroit point entreprendre quelque action avec esperance de succez. Que ce n'étoit en aucune façon sa pensée que l'on prit des partis qui pûssent exposer à une perte évidente l'Armée du Roi Tres-Chrétien, & sur tout l'Armée navale qui étoit d'une tres-grande importance à toute la Chrétienté. Je lui répondis, qu'encore que je me trouvasse obligé par les raisons qui lui étoient connuës aussi-bien qu'aux Generaux de la Republique, de partir incessamment avec les Troupes, je serois bien-aise neanmoins de les employer encore au secours de la Place, pourveu que l'on me fît voir que ce pouvoit être avec quelque utilité. Aprés cela on vint aux avis. Les Generaux proposerent de faire une sortie avec un Corps de dix mille hommes, qu'on compo-

ſeroit de trois mille que j'avois encore, à ce qu'ils diſoient, en état de combattre, de cinq cens des Galeres du Pape, d'un pareil nombre de celles de Malthe, de mille qu'on tireroit de l'Armée navale, & de cinq mille qu'ils donneroient de leurs Troupes. Je leur dis qu'ils n'étoient pas en état de fournis les gens qu'ils promettoient, & que dans les autres occaſions, où ils m'avoient tenu de pareils diſcours, ils n'avoient jamais pû mettre mille hommes enſemble; & que s'il étoit vrai qu'ils en euſſent encore cinq mille capable d'agir, ils pourroient avec les deux mille que le Duc de la Mirandole leur amenoit de Zante, défendre la Place, & qu'ils ne devoient pas parler ſi ſouvent de la rendre. Monſieur de S. André declara de bonne foi que les Venitiens ne pouvoient fournir le nombre

d'hommes qu'ils disoient, & il ajoûta que son sentiment n'étoit point de tenter une action generale ; parce que si elle ne réüssissoit pas, on seroit obligé de se rendre dés le lendemain. Mais que la Place pouvant tenir encore plus d'un mois, il falloit seulement faire en diligence une troisiéme retirade, & voir les moyens qu'on auroit pour y travailler.

J'avois proposé cette troisiéme retirade six semaines auparavant, & Morosini ne l'avoit pas jugée necessaire ; ainsi le Conseil se separa sans rien conclure, & Rospigliosi se rembarqua la même nuit.

Cette troisiéme retirade me fait souvenir qu'un mois aprés que je fus entré dans Candie, on m'avertit que les Venitiens avoient commencé un Traité avec les Turcs, qui offroient de leur laisser la Place à de cer-

taines conditions. Ce Traité m'avoit paru si avantageux en l'état qu'étoient les affaires, que je resolus de l'appuïer ; & c'est pour cela que je proposai alors cette troisiéme retirade, dans la pensée que la grande difficulté qu'il y auroit à prendre la Place, seroit un moyen de faire réüssi le Traité. Je dis à Morosini qu'il tâchât de le conclure avant que la disette des vivres m'obligeât de partir. Il me répondit que la Republique avoit révoqué le pouvoir de traitter, qu'elle avoit donné à son Ambassadeur, & qu'il n'oseroit se charger d'une affaire de cette importance, mais que je pouvois continuer cette negociation, puisque je la trouvois avantageuse. Je lui dis que le Roi mon Maître n'avoit rien à demêler avec la Porte, & que ne m'ayant même envoyé à Candie, que sous les Etendars du Pape,

je ne pouvois entrer en aucun Traité avec les Infideles. Il m'a semblé que la chose meritoit que j'en parlasse, & que je fisse cette digression. Ayant donné ensuite les ordres au Comte de Choiseuil ; je me fis menér en l'Isle de Saint André pour presser l'embarquement des Troupes. Dés qu'il fut achevé, il me tomba une fluxion sur tout le corps qui m'ôta l'usage des bras & des jambes, & qui me fit souffrir de cruelles douleurs.

Deux jours aprés, Morosini envoya dire le matin à Monsieur de Choiseuil, qu'il étoit averti que les Turcs se préparoient à donner un assaut le même jour, & qu'il le supplioit instamment de faire tenir tous ses Soldats sous les armes. Les trois Regimens que j'avois laissez à Candie, étoient encore de garde à la seconde retirade du côté de S. André, sans avoir été

relevez de ce Poste depuis mon départ. Les Compagnies des autres Regimens qui n'avoient pû encore être embarquées, furent destinées pour aller du côté de la Sabionniere en cas d'attaque.

Sur le midi, les Ennemis parurent à S. André & à la Sabionniere, en resolution de donner l'assaut comme on le pouvoit juger. Ils avoient à la tête de leurs travaux des Corps considerables en bataille, soûtenus par d'autres Corps encore plus grands. Ils détacherent du côté de Saint André cinquante ou soixante de leurs Avanturiers, & du côté de la Sabionniere un pareil nombre, pour commencer les deux attaques en même tems. Ceux du côté de S. André monterent à la brêche le sabre à la main, & passerent la premiere retirade; sans la seconde que j'avois fait faire, la

Place étoit emportée. Quelques Turcs vinrent jusqu'aux pallissades de la fausse-braïe, mais comme les trois Regimens François qui étoient-là de garde, avoient bordé de mousqueterie cette fausse-braïe, aussi-bien que le parapet de la retirade, on fit un si grand feu que la plûpart des Turcs, qui s'étoient avancez ayant été tuez, les autres n'oserent passer outre. Un autre Corps des ennemis qui avoit coulé le long de la Mer pour prendre la seconde retirade par derriere, trouva en tête cinquante Mousquetaires François qui gardoient une traverse, ils firent leur décharge si à propos, qu'il demeura sur la place plusieurs des Ennemis, & le reste se retira en desordre.

Comme la Ville étoit encore en plus grand danger du côté de la Sabionniere ; parce qu'il

n'y avoit point de retranchement, le Comte de Choiseüil y étoit allé avec tout ce qu'il avoit pû rassembler de Troupes Françoises, il y avoit mené Messieurs de S. Vincent, de Chantois, & de Maupertuis, vingt Officiers réformez, trente Mousquetaires du Roy, & vingt de mes Gardes, avec deux cens hommes du Regiment de Lorraine, commandez par Monsieur du Vivier. Ce petit nombre de Troupes qui avoient bordé la fausse-braye & le parapet, fit une si vigoureuse resistance, que les Turcs qui monterent deux fois à la brêche, soûtenus par un feu continuel de bombes & de grenades, furent repoussez, & enfin chassez au-de-là de leurs premiers travaux; avec perte de leurs plus braves Soldats. Monsieur de Choiseüil, & tous les Officiers qui le suivoient, firent des merveilles. Les

Assiegez declarerent hautement qu'ils devoient leur salut aux François ; Morosini & le General Bataglia me le confirmerent dans leurs lettres.

Le lendemain, le secours qui étoit à Zante sous la conduite du Duc de la Mirandole, vint moüiller à la Fosse de Candie. Il étoit composé de deux mille hommes de pied, & il apportoit quantité de munitions de guerre, & principalement de bombes & de grenades dont la Place avoit grand besoin. On commença le débarquement dés le soir, & on l'acheva le lendemain. J'envoyai ordre aussi-tôt aux trois Regimens qui étoient demeurez à Candie, d'en sortir incessamment, pour ne pas retarder le départ de l'Armée que Monsieur de Vivonne pressoit extraordinairement à cause de la disette de vivres qui augmentoit tous les jours. On em-

barqua ces trois Regimens avec le reste des Troupes, & toutes choses se trouvant en état, & le vent favorable, l'Armée du Roi se mit à la voile à la fin du mois d'Aoust pour retourner en France.

Les Venitiens prirent un si grand soin de déguiser la verité, que mon départ ne fut pas approuvé de tout le monde ; mais outre l'impossibilité ou j'étois de faire subsister les Troupes du Roi, j'avois encore de fort bonnes raisons de les retirer de Candie. Je voyois qu'elles n'avoient pas plûtôt gagné quelques-uns des travaux des Ennemis, que les Venitiens le laissoient perdre, & qu'ainsi tous les efforts qu'elles pourroient faire seroient entierement inutiles. Je voïois aussi que la Place ne pouvoit être secouruë que par l'enlevement d'un des quartiers des Turcs, & qu'on n'a-

voit pas assez de Troupes pour songer seulement à l'entreprendre. De plus, je sçavois de bonne part que les Generaux de la Republique vouloient rendre la Ville, & qu'ils étoient sur le point d'en conclure le Traité ; & cela se trouva si veritable, qu'encore que le secours de Zante qui étoit de deux mille hommes, remplaçât le nombre de ceux que j'avois retirez ; Morosini signa la Capitulation deux jours aprés mon départ.

Il me semble qu'il est aisé de comprendre que l'interêt des Venitiens n'étoit pas de conserver Candie, & que ce n'étoit pas non plus leur dessein. Ils n'en tiroient aucun secours d'hommes ni d'argent, parce que les Turcs étoient maîtres de tout le reste du Royaume. Cette Ville leur causoit une prodigieuse dépense, elle étoit ouverte de tous côtez, & il leur auroit fallu plus

de trois millions pour la rétablir. Leurs finances étoient épuiſées, ils manquoient de Soldats & de Chiourme. Ils ne pouvoient plus ſoûtenir la guerre contre le Grand-Seigneur, ni conſerver les Places qu'ils ont dans l'Archipel & la Dalmatie, qu'en faiſant la Paix avec lui, de ſorte qu'ils ne vouloient ſe ſervir du ſecours de la France que pour faire voir que la Chrétienté s'intereſſoit pour eux, & obliger la Porte à leur accorder une Paix moins deſavantageuſe.

L'Ambaſſadeur de Veniſe avoit fait de ſi grandes plaintes de mon départ au Roi, qu'on m'envoya ordre d'abord que je fus arrivé en France, de me retirer dans l'une de mes Terres. J'y demeurai trois ans relegué, ſans qu'il me fût permis de rien dire pour ma juſtification. Aprés ce tems on me donna per-

mission d'aller à mon Gouvernement de la Rochelle, & ensuite de revenir à la Cour. Je suppliai tres-humblement le Roi de vouloir bien que je prisse liberté de lui rendre compte de ce malheureux voyage. Il eut la bonté de me donner trois heures d'audiance, & de me dire lorsqu'il eut écouté mes raisons, qu'il étoit content de ma conduite. Il me repeta la même chose devant Messieurs les Maréchaux de Créquy & de Bellefons, & me demanda à voir la relation que j'ai faite de ce voyage. Aprés qu'il l'eut lûë, il me fit l'honneur de me dire qu'il croïoit avoir été present à toutes les occasions qui s'étoient passées, que les choses paroissoient expliquées d'une maniere qu'on ne pouvoit pas douter qu'elles ne fussent veritables, & qu'il étoit fort aise d'avoir vû tout ce détail. Cela me consola

de ma diſgrace, qui m'avoit été tres-ſenſible ; parce que je ne l'avois en aucune façon meritée. Je puis dire que je n'ai jamais ſervi avec tant d'application, avec tant de peril, ni même avec tant d'utilité qu'en cette occaſion. Je défendis contre les forces Othomanes, pendant deux mois & demi, une Place ouverte par deux grandes brêches, avec le peu de Troupes, que le Roi m'avoit confiées. Mes raiſons furent trouvées bonnes dés qu'on voulut les écouter, & ſi j'ai ſouffert un exil de trois ans, on voit bien que ce n'a été que par des motifs dont je ne me ſçaurois plaindre, puiſqu'ils ſont pris des interêts qu'avoit alors Sa Majeſté.

Quelques jours aprés mon arrivée à la Cour, le Roi me dit en riant, devant pluſieurs perſonnes : Navailles, je vous dégrade, en vous ôtant pour quel-

que tems de vôtre Gouvernement.
1673. J'ai besoin de vous ailleurs. Je desire que pendant que j'irai en Flandres, vous alliez commander dans mes Provinces d'Alsace, Lorraine, Païs Messin, Bourgogne & Champagne, avec pouvoir de vous servir des Troupes que j'y ai selon que vous le jugerez necessaire pour mon service. Je commençai mon voïage par la Bourgogne; de là j'allai en Champagne, & je donnai plusieurs ordres en ces deux Provinces. Ensuite ayant été à Metz, je m'avançai dans la Lorraine, où je demeurai quelque tems. De là, j'allai en Alsace, & voulant me rendre à Brisac, je passai par Colmar. J'y trouvai que les Habitans pour être si prés d'une Place de la consideration de Brisac, affectoient une grande indépendance. Leur Ville étoit remplie de toutes sortes de munitions de guerre & de bou-

che, ils paroiſſoient peu diſpoſez à recevoir les ordres du Roi, & à s'y ſoûmettre. Ils ne firent aucune diligence, afin de marquer à mon égard le reſpect qu'ils avoient pour les perſonnes à qui le Roi confioit ſon autorité. Il y avoit encore en ce Païs-là, Sceleſtat, Haguenau, & quatre autres petites Villes Imperiales ; elles étoient fort unies, tenoient en tout tems des Députez à la Diette, & travailloient inceſſamment à prendre des libertez contraires à l'obeïſſance qu'elles devoient au Roy. Et quand je fus arrivé à Briſac, ces ſept Villes qui ſe prétendoient Imperiales, m'envoïerent des Députez. Ceux de Colmar étoient à la tête, & portoient la parole. Ils me haranguerent en la même maniere qu'ils avoient harangué ceux qui m'avoient precedé. Il me ſembla qu'ils s'étoient ſervis

de termes qui ne marquoient pas assez la soûmission qu'ils devoient au Roi ; le traitant seulement de leur Protecteur ; je leur répondis qu'il avoit à leur égard un titre plus fort ; qu'il étoit leur Tuteur, & que c'étoit à lui à les conduire. Je leur parlai si fortement, que l'Intendant qui étoit present, me dit devant eux ; Monsieur, si ceux qui vous ont précedé, leur eussent fait connoître leur devoir comme vous faites, le Roi seroit plus autorisé dans cette Province, & ces Messieurs ne feroient pas tant de dépense à tenir des Députez à la Diette. Ces Députez furent fort étonnez, & ils se jetterent à genoux devant moi. Je crus qu'il falloit leur donner une petite mortification ; j'envoïai le lendemain cinq cens Chevaux prendre des bestiaux aux portes de leurs Villes. Cela leur ouvrit les

yeux, & leur fit connoître l'erreur où ils étoient de vouloir être indépendans de la France. Ils vinrent une seconde fois pour me parler ; mais je ne voulus pas les écouter, & je leur fis dire qu'il falloit que je m'en allasse à Philisbourg Je partis en effet pour ce voïage, & je passai à Strasbourg, où ceux de la Ville m'envoïerent complimenter par des Deputez. J'arrivai à Philisbourg, & je visitai la Place ; les fortifications n'en étoient pas sans défaut, & je remarquai beaucoup de choses où il étoit necessaire de remedier. J'avois aussi visité Brisac, & j'avois reconnu que le Roi avoit été tres mal servi par ceux qu'on avoit chargez des fortifications de cette Place.

Je séjournai quelque-tems à Philisbourg, & j'y apris par un Courier qu'on m'envoya, que le Roy venoit à Nancy. Com-

me mon emploi finissoit par son arrivée, & que la grande dépense qu'il me falloit soûtenir sans aucuns appointemens, commençoit à m'incommoder, j'envoïai un Gentilhomme à la Cour pour demander permission de me retirer. On m'envoya ordre bien tôt aprés de venir trouver le Roy. Je me mis en chemin, & j'arrivai à Nancy. J'y trouvai Monsieur de Louvois; à qui je rendis compte du détail des choses dont j'avois été chargé. Je lui parus bien informé de toutes les affaires de ces Provinces, & particulierement de ce qui regardoit l'Alsace. Il me dit que le Roy étoit à Thionville, & qu'il seroit bien-aise de me voir. Je me rendis auprés de lui, & j'en fus reçû aussi favorablement que je le pouvois desirer. Il me fit l'honneur de me dire qu'il vouloit m'entretenir, & me commanda d'être le

le lendemain à ſon lever. M'y étant trouvé, il me montra le Plan de Maſtrich, & de tous les quartiers de ſon Armée devant cette Ville, qu'il venoit de prendre avec tant de gloire. Il m'informa du détail de ce qui s'étoit paſſé au ſiege, & des ordres qu'il avoit donnez dans toutes les occaſions. J'avoüe que je fus charmé de voir ce grand Prince me parler avec plus de juſteſſe qu'aucun de ſes Generaux n'eût ſçû faire. Enſuite il fit apporter les Cartes des Provinces où il m'avoit donné ordre de commander, & aprés qu'il eut examiné ce que je lui diſois qu'on y pouvoit faire pour le bien de ſon ſervice, il voulut que je lui rendiſſe un compte particulier de l'état des Places d'Alſace, & me demanda ſi je croyois que Colmar fît difficulté de recevoir ſes Troupes. Je lui répondis qu'il n'y avoit pas

d'apparence, & que la conjoncture étoit favorable pour mettre cette Ville & les autres qui se disoient Imperiales, sur le pied qu'elles devoient être ; il me dit ensuite qu'il étoit à la veille d'avoir une grande guerre, qu'il falloit que j'allasse en Bourgogne, que cette Province étoit en méchant état, & qu'il m'envoyeroit des Troupes quand il seroit tems. Je lui dis que j'aurois voulu être assez riche pour le servir sans appointemens, il eut la bonté de me répondre qu'il me feroit donner une gratification, & qu'aprés cela il parleroit à Monsieur de Louvois, afin qu'il reglât mes appointemens.

On me donna quatre mille écus, & je m'en allai en Bourgogne. Je trouvai cette Province dans un fort grand desordre ; les peuples épouvantez, la campagne & toutes les petites

Villes abandonnées. J'apris que les Eſpagnols n'oublioient rien dans la Franche-Comté pour fortifier leurs Troupes & leurs Places, & qu'ils ſe préparoient à nous donner beaucoup d'inquietude.

La Ville de Gray qui avoit été raſée dans la derniere guerre, eſt d'une ſituation tres-avantageuſe pour incommoder la Bourgogne & la Champagne, elle a un Pont ſur la Saone, qui donne entrée dans ces deux Provinces. Les Eſpagnols jugeant qu'ils ne pouvoient rien faire de plus utile pour eux que de racommoder ce Poſte, y travaillerent avec beaucoup de ſoin & de diligence. Ils firent une Contreſcarpe revêtuë & bien palliſſadée, & rétablirent le corps de la Place. Ils prétendoient par ce moyen tenir une Armée conſiderable dans la Franche-Comté, & la faire ſubſiſter des

contributions qu'ils tireroient de Bourgogne & de la Champagne. Cela eût obligé le Roy à faire une forte diversion. Je n'avois que cinquante Compagnies nouvelles d'Infanterie, & j'avois soixante lieües de frontieres à garder. J'écrivis à la Cour qu'on m'envoyât incessamment des Troupes.

Dijon, qui est la Capitale de la Bourgogne, & qui est fort riche, n'avoit point de garnison pour la défendre ; les Bourgeois étoient fort épouvantez, je les obligeai à prendre les armes, & j'établis parmi eux une maniere de discipline pour la garde de la Ville ; je fis reparer les brêches, & je donnai ordre aux munitions.

Bourg en Bresse est un Poste avantageux, & si les Espagnols s'en fussent saisis, ils eussent mis tout le Pays en contribution jusqu'aux portes de Lyon.

Je l'allai visiter, & l'ayant trouvé en mauvais état, j'y fis faire plusieurs reparations, j'y mis cinq Compagnies d'Infanterie, & je fis aussi armer les Bourgeois.

Cependant les Troupes que les Espagnols avoient dans la Franche-Comté, qui étoient de huit cens Chevaux, six cens Dragons, & six cens hommes de pied, vinrent se poster à Gray. Je fis sçavoir au Roy qu'il étoit de la derniere necessité de se saisir promptement de cette Place, & que si l'on donnoit le tems aux Espagnols de la fortifier & d'y mettre davantage de Troupes, la Bourgogne & la Champagne en souffriroient beaucoup, que si j'avois seulement quatre ou cinq mille hommes, je croyois pouvoir me rendre maître de ce Poste. On trouva que j'avois raison, & l'on me fit réponse qu'on m'en-

voyeroit au plûtôt ces Troupes; mais qu'il les falloit tirer de l'Armée d'Allemagne, qu'on ne pouvoit separer que les Allemans ne se fussent retirez.

Les Espagnols declarerent la guerre dans le même tems, & il me vint fort à propos deux Regimens de Cavalerie, il y avoit trois cens Chevaux, qui étoient commandez par Monsieur de la Feüillée. J'en détachai cent pour la Bresse, & je mis le reste sur la frontiere. Monsieur Maziette qui commandoit à Gray avoit une grande impatience d'entrer dans la Bourgogne. Peu de jours aprés la déclaration de la guerre, il passa la Saône avec huit cens Chevaux & six cens Dragons dans le dessein de venir brûler les faux-bourgs de Dijon. Cette Ville qui en eut avis, étoit dans une si furieuse épouvante, que le Parlement se vouloit retirer,

& cela auroit causé un grand desordre. J'en fus averti à Aussonne, où j'étois, & je n'eus point d'autre ressource que d'envoyer Madame de Navailles qui étoit avec moi, dire à ceux de Dijon que j'y arriverois bien-tôt. Ils furent un peu rassûrez par sa venuë.

Cependant avec le peu de Troupes que j'avois, je me saisis de quelques méchans Châteaux, & de quelques Moulins pour incommoder les Ennemis, & les empêcher de prendre des postes si prés de nous ; je me rendis ensuite à Dijon avec ma Compagnie des Gardes seulement. Deux jours aprés que j'y fus arrivé, les Ennemis qui étoient en campagne, vinrent pour executer leur dessein ; je n'avois qu'une Compagnie d'Infanterie qui étoit dans le Château. J'en tirai les deux tiers, & je les mis à la tête du Faux-

bourg dans une maiſon que je fis percer. Il y avoit aſſez près de là des Moulins que je fis occuper par la Compagnie de mes Gardes, qui étoit de quarante Maîtres. Je ne pûs jamais obliger aucun des Bourgeois à ſortir de leurs murailles, & il falloit même que je fuſſe toûjours avec eux pour les raſſurer, tant ils étoient épouvantez.

Quand les Ennemis furent à une lieuë & demie de la Ville, ils détacherent trois cens Chevaux & quelques Dragons pour venir brûler les Faux-bourgs & les Moulins. Je fus averti qu'ils approchoient, je fis filer incontinent tout le Canon de la Ville & du Château, pour leur donner à connoître que j'étois ſur mes gardes. Ce détachement étant venu à la tête du Faux-bourg, les Mouſquetaires que j'avois mis dans une maiſon, tirerent quelques coups, & tué-

rent deux Dragons & quatre ou cinq Cavaliers. Le détachement n'osa passer outre. Cela avec le grand bruit que je fis faire, & la bonne contenance que je montrai, persuada aux Ennemis, que j'étois en état de me défendre, & les empêcha de soûtenir ce qu'ils avoient commencé. En se retirant, ils voulurent prendre un des postes où j'avois logé quelques Compagnies d'Infanterie; mais elles se défendirent si bien qu'elles leur tuerent trente ou quarante hommes, & les obligerent de s'en retourner sans rien faire. Cette action mal conduite de leur part rassura la Province, & particulierement Dijon. Quelques jours aprés, je surpris le Château de S. Amour qui est du côté de la Bresse.

Ces petits succez firent connoître à la Cour que la proposition que j'avois faite de me ren-

dre maître de Gray, étoit d'une grande importance, & elle jugea que ce seroit une action d'éclat, dont on avoit besoin en ce tems-là à cause que nos affaires commençoient à baisser par la perte de Baune, & quelques autres Places. On me fit sçavoir que l'on m'envoyeroit des Troupes, & que si je pouvois executer cette entreprise, je rendrois un grand service au Roi. Je n'avois ni Munitionnaire, ni Commandant d'Artillerie, je trouvai quelques farines sur mon credit, je mis deux pieces de Canon en état, & je fis faire un Pontvolant pour passer la Saône. Monsieur d'Apremont qui faisoit fortifier alors Aussonne, & que le Roi fit Brigadier, me fut d'un grand secours par ses soins & sa bonne conduite.

Il m'arriva seize Compagnies des Gardes, le Regiment

Lionnois, & six cens Chevaux, j'eus d'assez grands embarras pour leur subsistance, par les difficultez qu'on trouve toûjours à faire vivre des Troupes dans le Païs d'Etats; mais ce qui les augmenta encore, c'est que Monsieur Bouchu Intendant, ne voulut pas agir sur de simples lettres de Monsieur de Louvois, & demanda des ordres en forme. J'avois à commander dans une Province où Monsieur le Prince est Gouverneur, & autorisé au point que le peut être une personne de son rang & de son merite; & comme c'étoit à moi que l'on envoyoit les ordres directement, on peut s'imaginer que je ne trouvois pas peu d'opposition. Les Etats disoient qu'ils ne pouvoient rien resoudre sans une Assemblée, & les Officiers du Parlement vouloient conserver leurs

Terres. Je ne laissai pas neanmoins de regler les choses dans la justice.

Les Troupes qu'on m'avoit envoyées étoient en campagne depuis vingt-deux mois, & l'on n'en a guere vû de plus délabrées, elles souffroient beaucoup en ce Païs-là, où les pluïes sont frequentes pendant l'hiver, & les eaux sujettes à se déborder ; on étoit alors à la fin de Decembre. Je crûs qu'il importoit au service de ne pas perdre de tems, parce que les Ennemis se mettoient tous les jours en meilleur état. Je fis assembler les Troupes pour passer la Saône avec mon Pont-volant que j'avois fait faire si secrettement que les Ennemis n'en avoient point eu de connoissance, quand elles furent au rendez-vous que je leur avois donné; la riviere se trouva si grosse, qu'elles faillirent

à se noïer, & il fallut les renvoyer dans leurs quartiers. Les Ennemis qui virent monter mon Pontvolant, & qui connurent que j'avois dessein de le mettre au-dessus de l'Ognon, afin de passer ces deux Rivieres tout à la fois, profiterent de nôtre malheur, & fortifierent l'endroit où nous devions descendre. Ils mirent encore trois cens Chevaux dans un village qui en est proche, pour s'opposer à nôtre passage.

Je voyois que nos Troupes ruïnoient toute la Bourgogne, & que celles des Ennemis grossissoient. Cela me donnoit une grande inquietude; je resolus de faire une seconde tentative pour entrer dans la Franche-Comté. J'envoyai reconnoître l'Ognon, & l'on me rapporta qu'au-dessus de la Forge de Pessinne, il y avoit un gué où il n'étoit pas impossible de

passer ; qu'il y faudroit nager à cause que les eaux étoient débordées ; mais qu'il n'y avoit que du sable dans le fond, & que l'entrée & la sortie en étoient faciles.

J'assemblai une seconde fois les Troupes, & je fis monter mon Pont. Si-tôt que les Ennemis le virent, ils se mirent en bataille, & firent un grand feu. J'avois cependant marché la nuit avec huit Escadrons dans l'esperance de passer l'Ognon à ce gué & d'aller prendre les Ennemis par derriere ; mais une pluïe continuelle fit tellement grossir la Riviere, que je ne pus faire passer que cinq escadrons à la nage, & je n'osai hazarder les trois autres.

Les Ennemis qui ne croïoient pas qu'on pût tenter une pareille chose dans une nuit fort noire, & la Riviere étant dé-

bordée, furent extrémement étonnez, lorſqu'ils apprirent par leurs partis que je paſſois, & ils ſe retirerent auſſi-tôt à Gray. Je fis mener mon Canon par la Riviere, & le lendemain j'attaquai Peſſinne; il y avoit dedans trois cens cinquante hommes de pied, & trois cens Dragons, ils ſe rendirent à diſcrétion le jour ſuivant. Je pris près de Dolle, entre la Riviere de l'Ognon, & celle du Doux, un Château qui étoit tres-bon, & où il y avoit deux cens hommes.

Heureuſement il gela pendant vingt-quatre heures, je pris ce tems-là pour mener mon Canon à Gray. Comme j'en approchois, je trouvai toute la Cavalerie des Ennemis qui venoit brûler les Villages où je prétendois m'établir pour faire le ſiege; il y eut une grande eſcarmouche, & les Ennemis

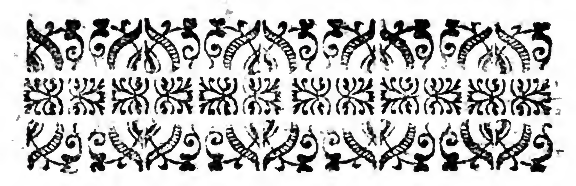
furent pouſſez dans leurs portes. Je reçûs en cette occaſion un coup de Mouſqueton qui perça mon Chapeau en trois endroits, & m'emporta une partie de ma perruque.

Le lendemain j'ouvris la tranchée malgré une inondation ſi grande, que les Soldats avoient l'eau juſqu'à la ceinture : ayant ſurmonté cette difficulté, & d'autres qui n'étoient guere moindres, je fis attaquer le chemin couvert par le Regiment Lyonnois, il s'en rendit maître aprés un combat qui dura cinq heures. Les Ennemis qui ſe virent preſſez, demanderent à capituler, & je ne leur voulus donner que la Capitulation de Peſſinne. Je pris à diſcretion dans Gray ſeize cens Hommes de pied, quatre cens Chevaux & ſix cens Dragons, avec Monſieur Maziette qui étoit le Heros des Ennemis, &

la terreur de la Bourgogne, & de la Champagne. Je lui fis rendre une partie de son équipage; mais je l'obligeai de me donner parole que de six mois il ne serviroit le Roi d'Espagne. Je profitai de tous les chevaux des Cavaliers, & des Dragons, que je donnai aux Troupes qui en avoient grand besoin. J'envoyai cette garnison & celle de Pesînne à Luxembourg. Je fis sommer ensuite Vezou, & Lion le Saunier, qui se rendirent. Je pris encore une petite Place auprés de Bezançon. Enfin je fus maître de tout ce Païs, & si le Roi avoit voulu achever alors la conquête de la Franche-Comté, Bezançon & Dolle eussent été pris assûrement dans quinze jours; mais les Espagnols ayant eu le tems d'envoyer en ce Païs-là Monsieur de Vaudemont il travailla avec tant d'application à mettre ces deux Places en

meilleur état, & à rassûrer les Peuples, que cette affaire se rendit difficile, & digne de la presence & des soins du Roy, qui l'année suivante la termina glorieusement au milieu d'un hiver fort rude.

Fin du quatriéme Livre.



MEMOIRES DU MARECHAL DUC DE NAVAILLES.

LIVRE CINQUIEME.

AYANT diſposé les choſes dans la Franche-Comté de la maniere que je viens de dire, je reçûs une lettre toute pleine de bontez écrite de la main du Roy, qui m'ordonnoit de me rendre à la Cour. Dés que j'y fus arrivé, il me fit l'honneur de me

dire, que je venois de lui rendre un grand ſervice, & que j'avois rétabli la réputation de ſes Armes dans un tems où elles en avoient beſoin; il ajoûta mille choſes obligeantes qui ne tendoient qu'à me donner de l'emploi dans l'Armée de Flandre que Monſieur le Prince devoit commander. Il me fit entendre que je ſerois ſeul Lieutenant General ſous lui. Je ne laiſſai pas d'être fort combattu, j'avois quelque penſée de me retirer, parce que je voyois que mes affaires ne s'avançoient pas du côté de la Cour, & que je n'avois pas lieu d'eſperer de me rétablir entierement dans les bonnes graces du Roy; quelque ſervice que je lui pûſſe rendre. Il me ſembloit que la prudence vouloit que je priſſe ce tems où je paroiſſois n'être pas tout-à-fait mal dans ſon eſprit, pour faire

ma retraite avec un peu de ſatisfaction, ſans m'engager davantage dans les emplois de l'Armée, qui ſont toûjours ruïneux pour un homme deſintereſſé. Je faiſois reflexion que j'avois une grande famille, & que j'étois obligé de lui conſerver le bien qui m'étoit reſté de ma diſgrace; mais mes amis pour qui j'ai toûjours eu beaucoup de déference, furent d'avis que je devois continuer à ſervir. Je me laiſſai perſuader, & j'allai voir Monſieur le Prince qui me reçût obligeamment, & me fit bien des amitiez.

Il n'eſt pas neceſſaire que je parle de tout ce qui ſe paſſa pendant cette Campagne. Il me ſuffira de dire qu'aprés que le Roy eut achevé la conquête de la Franche-Comté; il envoya dans l'Armée de Flandres trois Lieutenans Generaux, Monſieur de Luxem-

bourg, Monſieur de Rochefort, & Monſieur de Fourille. Je ne ſai ſi Mr. le Prince le deſira ainſi, ou ſi ce fut par quelqu'autre motif. Le Roy lui envoya ordre de partager l'Armée, & de m'en donner la moitié, & l'autre aux trois Lieutenans Generaux qui rouleroient enſemble. Monſieur le Prince qui vouloit favoriſer Mr. de Luxembourg, & le diſtinguer de Meſſieurs de Rochefort & de Fourille, me propoſa de le faire ſervir avec moi. Il me dit qu'il avoit commandé en chef de grandes Armées, & n'oublia rien pour me perſuader d'y conſentir. Je lui répondis tres-reſpectueuſement, que de tous mes ſervices, je n'avois conſervé que le mediocre avantage de ne pas ſervir d'égal avec les autres Lieutenans Generaux qui n'étoient pas de mon ancienneté, que j'étois en poſ-

ſeſſion depuis dix-huit ans, de commander ces trois-là, & que j'avois beaucoup de déplaiſir de ne pouvoir lui obeïr. Cela obligea Monſieur le Prince de donner un Corps détaché à Monſieur de Luxembourg pour l'empêcher de rouler avec Meſſieurs de Rochefort & de Fourille.

Quelques jours aprés, la bataille de Senef ſe donna. Comme on étoit prêt d'attaquer les Ennemis, je ſuppliai tres-humblement Monſieur le Prince d'avoir la bonté de regler nos poſtes, parce que Monſieur de Luxembourg ſe donnoit beaucoup de mouvement. Il me demanda où je voulois être. Je lui dis qu'il me ſembloit que je devois avoir l'aîle droite. Il me répondit ſechement qu'il vouloit que ce fût ſa place.

Le Combat commença, & les affaires s'échaufferent en tres-

peu de tems. On vint dire à Monsieur le Prince qu'on pouvoit attaquer l'aîle gauche des Ennemis avec beaucoup d'avantage. Sur ce rapport, il prit le parti d'aller à son aîle droite, & me commanda de prendre tout le soin de la gauche. Elle étoit déja attachée à un Combat fort opiniâtré & fort douteux. Je voyois que nos Troupes souffroient extrêmement, & que l'Infanterie manquoit de munitions, & commençoit à se rallentir. Cela me fit resoudre de passer un défilé qu'il y avoit à la gauche, & qui étoit défendu par deux lignes de Cavalerie, & quatre bataillons, afin de me saisir d'un Village où les Ennemis avoient quatorze Bataillons soûtenus par derriere de toute l'Armée d'Allemagne. La chose étoit assûrément hardie & difficile, mais la resolution que les troupes

pes

pes firent paroître, me détermina à la tenter. Dans ce même moment Mr. le Duc de Lesdiguieres me vint dire de la part de Mr. le Prince, que je visse si je pouvois passer ce défilé. Je parlai aux Troupes, & je fis faire sur la droite deux chemins, chacun à passer quatre Cavaliers. Je me servis sur la gauche d'un grand chemin où six hommes pouvoient marcher de front. Je pris cinq cens Fusiliers du Régiment du Roi pour soûtenir ma Cavalerie qui étoit sur la droite, & aprés avoir ordonné aux deux autres Corps de marcher en même tems, je passai le défilé à la tête de deux Escadrons des Gardes du Corps. Les Gendarmes, les Chevaux-Legers du Roi, & les Gardes de Mr. le Prince passoient au milieu, & à la gauche passoit une partie de la Cavalerie-Legere commandée par Mr. de Conis-

mar. Nous fîmes cette marche avec une si grande fierté & un si bon ordre, que les Ennemis en furent étonnez. Ils vinrent pour charger mes deux Escadrons en tête & en flanc; les Fusiliers qui ne devoient tirer que par mon commandement, & non pas tous à la fois, executerent si bien ce qui leur étoit ordonné, que le Corps de Cavalerie qui avoit dessein de me prendre en flanc, ne put soûtenir ce feu sans se rompre. L'autre Corps de Cavalerie qui étoit fort grand, chargea nos autres Escadrons qui ne tirerent pas un coup, & tombant sur les Gendarmes & les Chevaux-Legers du Roi, il les rompit. Je les ralliai tres-promptement, & prenant la Cavalerie qui marchoit dans le chemin de ma gauche, je fis changer en flanc celle des Ennemis avec tant de bonheur, que je rompis leurs

deux Lignes, taillai en piéces la plus grande partie des quatre Bataillons, & poussai le reste jusques dans l'Armée d'Allemagne. Les quatorze bataillons qui étoient dans le Village, voyant qu'on les prenoit par derriere, & qu'ils seroient défaits comme les quatre premiers bataillons, gagnerent un chemin creux pour se retirer au gros de leur Armée. Cela les sauva; parce qu'ils étoient dans un poste où je ne pouvois les charger avec ma Cavalerie. Je ralliai quelques Troupes dispersées de mon Infanterie pour les attaquer, mais elles étoient en si petit nombre, & si fatiguées, qu'il leur fut impossible de les forcer. Comme le jour commençoit à finir, je mis tous mes gens en bataille fort près des Ennemis. Ils envoyerent de leur gauche opposée à Monsieur le Prince, de la Cavalerie & de

l'Infanterie pour remedier au desordre où j'avois mis leurs Troupes de ce côté-là. La nuit fit cesser pour une heure ou deux le feu de part & d'autre. Aprés ce tems-là les Ennemis firent du côté de Monsieur le Prince plusieurs décharges si violentes, qu'elles donnerent quelque terreur à ses Troupes ; il les rassura par sa presence. Ces deux décharges ne finirent que sur les onze heures du soir ; & aussi-tôt après ils en firent de mon côté deux ou trois qui ébranlerent ma premiere Ligne. J'y remediai promptement. Les ennemis voyant que tous leurs efforts étoient inutiles, se servirent de la nuit pour se retirer, & nous laisserent maîtres du Champ de bataille.

Aprés ce grand Combat, Monsieur le Prince me témoigna qu'il étoit extrêmement content de moi, & me dit mille

choſes obligeantes. Nous allâmes enſuite faire lever le ſiege d'Oudenarde ; & comme la ſaiſon étoit déja avancée, il ne ſe fit plus rien de conſiderable le reſte de la Campagne.

Pendant ce tems-là, on traitoit à Paris du mariage de mon Fils unique avec Mademoiſelle d'Allegre. J'appris à l'Armée que tout étoit arrêté entre les deux familles. Cela m'obligea de prendre la liberté d'écrire au Roi pour lui demander ſon agrément ſur ce mariage, & il eut la bonté d'y conſentir. Monſieur Colbert qui avoit penſé quelque tems auparavant à cette alliance pour Monſieur le Marquis de Seignelay ſon Fils, y ayant trouvé des difficultez, paroiſſoit avoir entierement abandonné ce deſſein. Je ſavois qu'il avoit fait parler à Monſieur & à Madame de Matignon, pour marier Monſieur

ſon Fils à une de leurs Petites-Filles ; & Madame d'Allegre m'avoit dit que Monſieur l'Archevêque de Paris étoit venu la prier de dire, qu'on ne lui avoit point parlé de cette affaire depuis la prémiere propoſition. Je ne laiſſai pas d'écrire de l'Armée à Mr. Colbert ſur ce ſujet, & j'adreſſai ma lettre à Madame de Navailles, elle la fit voir à Madame d'Allegre, qui la pria de ne la point rendre à Monſieur Colbert ; parce qu'elle étoit tres-aſſûrée qu'il ne ſongeoit plus à ſa Fille pour Monſieur ſon Fils, & que ſon affaire avec Mademoiſelle de Matignon, étoit fort avancée. J'ai été bien-aiſe de m'expliquer là-deſſus, pour faire voir que je n'ai pas manqué à la civilité que l'on doit à des perſonnes que la bonté du Roi, & leurs ſervices ont mis dans un rang conſiderable. On ſait que cette

affaire n'a pas été heureuse pour ma famille ; mais quelque soin que l'on ait pris d'en parler dans le monde d'une maniere tres opposée à ce que je viens de dire , j'ai la consolation de n'avoir rien à me reprocher. Je me soûmis aux ordres du Roi en cette occasion avec le respect que je devois, & il me fit l'honneur de me dire qu'il étoit satisfait de moi. Quelque tems après je lui demandai la permission de m'en aller à mon Gouvernement de la Rochelle , dans la resolution de me retirer pour le reste de mes jours ; puisque je voyois que la fortune depuis plusieurs années s'étoit lassée de m'être favorable.

Comme j'étois à la Rochelle, où je ne songeois qu'à ma retraite, & aux choses que je m'imaginois qui la pouvoient rendre agreable ; un Courrier m'apporta une lettre de Monsieur de

1675. Louvois, par laquelle il m'apprenoit que le Roi s'étoit souvenu de moi, dans une promotion de Maréchaux de France qu'il venoit de faire. Cette nouvelle me surprit beaucoup. Je ne pouvois croire qu'aprés le malheur qui m'étoit arrivé sur l'établissement de mon Fils, dans un tems que je venois de rendre d'assez grands services, je fusse en état d'esperer des graces de la Cour. Aïant fait quelque séjour à la Rochelle, je m'en allai à la Valette, qui est une Maison que j'ai en Engoumois. Pendant que j'étois là, je reçûs ordre du Roi d'aller commander l'Armée de Catalogne, & de partir incessamment. Je me mis en chemin au milieu du mois de Janvier, & j'arrivai en Roussillon à la fin du même
1676. mois. Je trouvai à Salse Monsieur le Maréchal de Schomberg, qui s'en revenoit en Fran-

ce, & qui étoit parti de Perpignan sur ce qu'il avoit sçû que je devois m'y rendre ce même jour. Aprés les civilitez que l'on se fait en ces occasions, il m'informa des affaires de ce Païs, qui étoient dans un grand desordre.

On avoit envoyé la plûpart des Troupes de l'Armée de Catalogne, prendre des quartiers d'hiver en Guienne, à cause de quelque soûlevement qu'il y avoit eu à Bordeaux. Je trouvai celles qui étoient demeurées en Roussillon pour la garde des Places extrêmement delabrées, & dans un étrange abbatement. J'appris que les Miquelets, qui sont des gens de montagne, desoloient tout le Pays; que les Espagnols en avoient composé un Corps de huit ou neuf cens hommes commandé par des gens aguerris & accoûtumez au pillage; que ces Miquelets se

faiſoient tellement craindre des Peuples, que les terres demeuroient incultes, & qu'on n'oſoit paſſer de Narbonne à Perpignan; qu'ils avoient même pris une ſi grande ſuperioté ſur les Troupes du Roi, qu'ils les battoient par tout; que la Campagne paſſée, ils avoient fait un grand nombre de nos Soldats priſonniers, & pillé une partie du bagage de l'Armée; & que lorſqu'elle marchoit, ils venoient ſe poſter à un quart de lieuë, & lui diſputoient tous les paſſages. J'appris auſſi que la Cavalerie Eſpagnole avoit battu la nôtre en pluſieurs rencontres, & qu'elle en avoit un grand mépris. Toutes ces choſes me firent juger que j'étois expoſé à recevoir bien du déplaiſir dans mon emploi, ſi je ne travaillois avec beaucoup d'application à ruïner ce Corps de Miquelets, & à mettre les Troupes que je com-

mandois ſur un meilleur pied.

J'employai les premiers mois à viſiter les Places, & à connoître le Pays ; je donnai ordre qu'on fît de bonnes recrûës pour les Troupes ; j'écrivis aux Officiers de celles qui hivernoient en Guienne, de les mettre en état qu'elles pûſſent entrer en campagne à leur arrivée en Rouſſillon. Je reglai les Miquelets qui ſont au ſervice de la France, & les ayant reduits à moins de Compagnies, je mis à leur tête un homme capable de les diſcipliner.

Les Troupes qui étoient en Guienne, arriverent en Rouſſillon ſur la fin du mois d'Avril. Je tirai auſſi-tôt les autres des garniſons, & je trouvai qu'elles faiſoient toutes enſemble environ quinze mille homme. Aprés leur avoir donné quelques jours de repos, je crûs que je devois commencer par quelque action

d'éclat qui pût un peu rétablir la réputation de nos armes en ce Païs-là. Je formai le dessein de surprendre Figuieres, qui est dans le Lampourdan, & pour cet effet je détachai une partie de l'Armée que je fis suivre du reste, & j'entrai dans le Païs ennemi. Je marchai pendant vingt-quatre heures, & j'arrivai au point du jour devant cette Place. Je pris le Gouverneur prisonnier avec quatre cens hommes qui étoient dedans, & je les fis conduire dans les Villes du Languedoc.

Aprés cette action qui rassura nos Troupes, & qui donna quelque terreur aux Ennemis, je m'attachai à détruire ce Corps de Miquelets. Pour en venir plus aisément à bout; comme ils étoient la plûpart du Roussillon, & nez sujets du Roi, je fis publier que tous ceux qui auroient cette qualité, & qui se-

roient pris les armes à la main contre la France, feroient pendus fans remiffion, & qu'on pardonneroit aux autres qui reviendroient en Rouffillon. J'envoyai en divers tems plufieurs détachemens pour les attaquer, & les pourfuivre par tout où on les rencontreroit. Je permis même à mon Fils qui fervoit cette Campagne à la tête de fon Regiment, d'être de tous ces détachemens. Cela eut un fi bon fuccez, qu'avec l'execution de quelques uns qui furent pris, ce Corps qui avoit été fi redoutable à nos Troupes les années précedentes, fut réduit en moins de fix femaines, à tres-peu de chofe.

Au commencement de Juillet, on tira de nôtre Armée trois ou quatre mille homme, tant de Cavalerie que d'Infanterie, pour les envoyer en Sicile. Je ne laiffai pas de demeurer tout ce

mois avec le reste des Troupes dans le Lampourdan, où je les fis vivre aux dépens des Ennemis, sans qu'ils osassent paroître. Comme les fourages commençoient à nous manquer, j'en sortis & je repassai en Roussillon. J'y laissai quelques Troupes pour la seureté du Païs sous le commandement d'un Officier General, & je menai l'Armée en Cerdaigne où je la fis subsister pendant six semaines à la vûë de Puicerda. Je retournai en Roussillon, parce que je fus averti que les Ennemis y entroient, mais l'avis qu'ils eurent de ma marche, leur fit bien vite repasser les Pirenées. J'entrai une seconde fois dans le Lampourdan, où je demeurai le reste de la Campagne; & les ordres pour le quartier d'hiver étant venus, la plus grande partie de l'Armée alla en garnison dans le païs de Foix, &

aux environs de Montauban, & je revins avec les autres Troupes en Roussillon. Je passai l'hiver à Perpignan, & pendant tout ce temps-là, je les exerçai à faire des courses continuelles sur les Terres des Ennemis, qui furent contraints par l'inquiétude qui je leur donnai, de laisser nôtre frontiere en repos.

La Compagne suivante, quoique je n'eusse pas plus de huit mille hommes, j'entrai dés le commencement de May dans le Lampourdan, j'y demeurai jusqu'à la fin de Juin; & comme on ne trouvoit plus de fourage, je pris la resolution de repasser les Pirenées. Cependant le Comte de Monterey qui commandoit en Catalogne, ayant assemblé ses Troupes, & fait prendre les armes aux gens du Païs, marchoit avec huit mille hommes de pied, & trois mille cinq cens Chevaux de Troupes 1677.

reglées, & quatre ou cinq mille hommes de milices, pour me venir attaquer. J'en étois averti, & j'avois envoïé Monsieur le Chevalier d'Aubeterre avec la garnison de Colioure pour occuper l'entrée du Col de Bagnol par où je voulois faire ma retraite.

Je ne commençois qu'à me mettre en marche, lorsqu'on vint me rapporter que les Ennemis paroissoient. Je m'arrêtai au premier lieu que je trouvai commode pour camper. Il y avoit devant mon camp qui étoit au pied d'une montagne, une petite Riviere, & au de-là une grande plaine. Les Ennemis y vinrent camper le même jour à la portée du Canon de nôtre Armée. On escarmoucha jusqu'à la nuit, & on recommença le lendemain dés le point du jour : sur les neuf heures du matin, les Ennemis qui étoient

en bataillle, marcherent droit à nous. Je m'étois mis aussi en bataille, & j'avois pris tous les avantages que le terrein me pouvoit donner. Cinq Escadrons des Ennemis soûtenus de sept Bataillons passerent la petite Riviere qui separoit les deux Armées. J'envoiai contre eux quelques Troupes de Cavalerie qui les pousserent & les obligerent de repasser. Les Ennemis trouverent nôtre contenance si bonne, qu'ils n'oserent nous attaquer, nous demeurâmes le reste du jour & le suivant en presence ; l'on escarmoucha, & l'on se canonna beaucoup.

Cependant comme nous étions dans un lieu où nous manquions d'eau & de fourage, je ne songeois qu'à me retirer, & je resolus de le faire la nuit de ce même jour. Je don-

nai ordre le soir que le bagage commançât à marcher ; & lorsqu'il fut parti avec une escorte, je disposai toutes choses pour faire suivre l'Armée. Aprés avoir donné une fausse allarme aux Ennemis, qui leur ôta le soupçon de mon dessein, je décampai à deux heures du matin.

Il y avoit plus de quatre heures que nous marchions quand les Ennemis s'apperçûrent de nôtre retraite ; mais parce que nous avions de grands défilez à passer, nôtre marche fut lente, & les Ennemis qui nous suivoient, parurent, que nôtre Arrieregarde n'étoit qu'à une lieuë & demie du lieu que nous venions de quitter. On vint m'en avertir dans le tems que je voulois entendre la Messe dans le Village d'Espoüilles où j'étois arrivé. J'allai promptement à l'Arrieregarde pour lui faire pas-

ſer un défilé, parce que je ne voulois hazarder le Combat que dans un poſte favorable.

Les Ennemis venoient à nous en grand deſordre, & comme des gens aſſurez de nous battre. Je me mis en bataille ſur une hauteur, & je fis tirer du Canon à ceux qui étoient les plus avancez. Il y avoit derriere moi une montagne ſeparée de la hauteur où j'étois, par un ruiſſeau & un défilé. Je jugeai ce Poſte plus avantageux que l'autre, & je fis marcher promptement l'Armée pour l'occuper. A peine eûmes-nous gagné la montagne, que les prémieres Troupes des Ennemis parurent ſur la hauteur que nous avions abandonnée. Il n'y avoit pas plus de ſoixante pas de diſtance d'un Poſte à l'autre, & nôtre Infanterie leur fit un grand feu. Toute leur Armée arriva & ſe

mit en bataille. La nôtre y étoit déja. L'Infanterie des deux côtez faisoit de perpetuelles décharges ; quand ce feu eut duré cinq ou six heures, comme il continuoit toûjours, les Ennemis descendirent de leur hauteur pour passer le ruisseau & venir à nous. Je les fis charger par le Régiment de Navailles, à la tête duquel étoit mon Fils, qui servoit de Brigadier dans l'Armée, & par le Regiment de Furstemberg commandé par Monsieur de Woldemberg, soûtenus par deux Escadrons commandez par Monsieur de Campagnac & Monsieur de Quinson. Ces deux Regimens aïant fait leurs décharges, jettent leurs Mousquets, & mettans l'épée à la main à l'exemple de leurs Officiers, ils tombent sur deux Bataillons qui s'étoient avancez au bas de la montagne, &

les passent au fil de l'épée. Les deux Escadrons donnent sur un autre Bataillons que nos Suisses avoient mis en desordre, les tailles en pieces, & poussent le reste des Ennemis avec baucoup de carnage jusques sur la hauteur où étoit le gros de leur Armée. Cela leur donna une telle terreur, que le feu cessa tout d'un coup de leur côté. Peu de tems aprés, je défendis aussi de tirer, parce que nos Truupes commençoient à manquer de munitions, & qu'elles étoient fort fatiguées. Les Ennemis se retirerent aussi-tôt, & nous laisserent maîtres du Champ de bataille. Ils étoient venus sans Artillerie, & nôtre Canon leur fit beaucoup de mal. Le Combat fut sanglant pour eux ; ils y eurent quatre ou cinq mille hommes de tuez ou de blessez, deux Grands d'Espagne, &

deux cens Officiers réformez furent du nombre des morts. Nous n'y eûmes tout au plus que mille hommes de tuez ou de blessez, & nous fîmes six ou sept cens prisonniers, parmi lesquels étoient deux autres Grands d'Espagne. Nous continuâmes nôtre marche le lendemain, repassâmes les Pirenées, & entrâmes le même jour en Roussillon. Il ne se fit rien de considerable le reste de la Campagne, & l'hiver approchant, on donna des quarties dans le Païs à une partie des Troupes, & l'autre fut envoïée en garnison dans les Provinces voisines.

Le Roi avoit été informé qu'il étoit important à son service de prendre Puicerda Capitale de Cerdaigne, il resolut de faire attaquer cette Place la Campagne suivante, & dés le

mois de Mars, il m'envoïa ſes ordres pour m'y préparer. Il me fit ſçavoir en même tems qu'il fortifieroit pour cela l'Armée que je commandois. Je crus que le ſecret étoit principalement neceſſaire en cette occaſion, & je n'oubliai rien pour faire croire aux Ennemis que les préparatifs que je faiſois, étoient pour aſſieger Roſe ou Gironne.

Toutes les Troupes qu'on devoit m'envoïer, n'étoient pas encore arrivées; je ne laiſſai pas de prendre le parti de me mettre en Campagne dans la penſée que la diligence me donneroit plus d'avantage ſur les Ennemis; que je n'en pourrois tirer d'un renfort de Troupes. Le 24. du mois d'Avril, je détachai de l'Armée quinze cens Chevaux, & deux bataillons que je fis entrer en Lampourdan

ſous le commandement de Monſieur le Bret Lieutenant General & de Monſieur de la Rab'iere Maréchal de Camp, afin de couvrir le deſſein que j'avois de paſſer en Cerdaigne. Deux jours aprés j'en pris les chemins avec un autre détachement, aïant fait partir auparavant le Canon. Je marchai trente-ſix heures par un tems ſi mauvais & des chemins ſi pleins de neige, que je penſai m'en retourner, pour ne pas expoſer l'Armée à perir, & j'arrivai le ſoir à la vûë de Puicerda. Monſieur de Caſaux Maréchal de Camp, & Monſieur de Perſan Lieutenant de Roi de Ville-Franche, qui connoiſſoit le Païs, étoient partis devant moi avec des Troupes pour fermer les paſſages, & empêcher qu'on ne portât aux Eſpagnols les avis de mon entrée

trée en Cerdaigne. Sur les dix heures de la nuit, j'envoïai investir la place par plusieurs détachemens.

Le lendemain matin, je pris avec moi Monsieur de Casaux & Monsieur de la Motte la Mire, Ingenieur en chef de l'Armée, & quatre Escadrons pour nous soûtenir, & j'allai reconnoître la Place. Ces Escadrons poussèrent la garde de Cavalerie des Ennemis jusqu'aux pallissades, & leur tuérent deux Capitaines. Ils chasserent aussi leurs Miquelets d'une Chapelle qu'ils occupoient sur le bord d'un rideau. Je donnai le même jour des quartiers à l'Armée, & j'envoyai à toutes les avenuës & à tous les Cols des montagnes, nos Miquelets avec des Troupes pour empêcher le secours: & toutes sortes de

communications, parce que l'étenduë de la Circonvallation ne me permettoit pas de faire des Lignes, & qu'il auroit fallu pour les garder beaucoup plus de Troupes que je n'en avois.

Le jour suivant, aprés m'être entretenu avec Messieurs de Casaux & de la Motte-la-Mire sur le côté où l'on feroit l'attaque, je voulois avant que de me déterminer, voir une seconde fois la Place, avec eux & avec Monsieur d'Urban Brigadier, qui en avoit quelque connoissance. L'avis de Monsieur de la Motte étoit d'attaquer du côté du chemin de Livia ; mais je jugeai qu'il valoit mieux attaquer du côté du marais, & à l'heure même je lui ordonnai de faire faire un Pont sur la Seigre pour passer l'Infanterie qui mon-

teroit la tranchée, & le Pont fut en état le soir.

Les Troupes que j'avois laissées derriere moi, étant arrivées ce même jour, je donnai les ordres pour l'ouverture de la tranchée. Monsieur de Gassion Lieutenant General, Monsieur de Casaux & Monsieur de Saint André Brigadier, avec les deux Bataillons du Regiment de Sault l'ouvrirent à minuit, & bien qu'il y eût peu de tems jusqu'au jour, ils la pousserent plus de trois cens pas. Le lendemain & les jours suivans ceux qui monterent la tranchée firent beaucoup de travail.

Le troisiéme de May, j'ordonnai un détachement de tous les Corps soûtenu par de la Cavalerie pour attaquer la Contrescarpe de tous les côtez.

L'attaque fut commencée à dix heures du ſoir au ſignal de pluſieurs flambeaux, parce que nôtre Canon n'étoit pas encore arrivé. On entra dans le chemin couvert que les Aſſiegez défendirent avec une grande opiniâtreté ; on chaſſa ce qu'il y avoit de Cavalerie ; on tua quelques Officiers d'Infanterie & pluſieurs Soldalts, & on fit des priſonniers. Le Regiment de Sault qui étoit de garde à la tranchée, fit le logement ſur la Contreſcarpe ; mais il fut contraint de l'abandonner ; parce que la Ligne de communication pour y aller de la tranchée, ne put être achevée avant le jour. Meſſieurs d'Urbain, de ſaint André, de Surlaube & de Murat Brigadiers, ſervirent tres bien en cette occaſion.

Deux jours aprés, il m'arriva quatre pieces de Canon qui ne pûrent venir plûtôt, à cause de la difficulté des passages ; il falut même employer trois cens Suisses pour les avoir en ce tems-là. On les mit aussi-tôt en batterie, & le lendemain au point du jour, elles tirerent. Je fis battre la Courtine & des maisons qui sont en emphiteatre, d'où les Assiegez faisoient un feu continuel dans la tranchée. J'eus avis alors que les Ennemis s'assembloient pour venir secourir la Place. Cela m'obligea de presser extrêmement le siege. Le Mineur étoit attaché à un Bastion qui étoit à la main droite ; & il avoit avancé six pieds sous le mur de la face du Bastion ; il continua son travail, & la Mine étant en état de joüer, j'y fis met-

tre le feu le quinziéme à quatre heures du matin. La Mine fit une tres-grande brêche, mais elle porta si loin les ruïnes, que quelque précaution que j'eusse prise pour éviter les accidens qui pouvoient arriver de son effet, il y eut cent cinquante Soldats de tuez ou de blessez, & quelques Officiers, on ne laissa pas de monter sur la brêche avec beaucoup de resolution, & on fit effort de s'y loger, mais les Assiegez à qui le terrein étoit tres-avantageux, firent un si grand feu de bombes & de grenades, qu'on ne trouva pas à propos de s'y opiniâtrer. Ils se retrancherent aussi-tôt derriere la brêche; & comme je voulois conserver les Troupes, je pris le parti de faire travailler le Mineur à un fourneau qui pût renverser ce retranchement & ren-

dre la brêche plus acceſſible.

L'Armée d'Eſpagne commandé par le Comte de Monterey, & forte de douze ou treize mille hommes étoit venuë camper au Col de Mayence à une lieuë & demie de Puicerda. Il parut le ſeiziéme ſur le haut des montagnes qui regardent la plaine de Cerdaigne, un détachement de Cavalerie & d'Infanterie de cette Armée. Nos Miquelets eſcarmoucherent quelque tems contre ce détachement & le firent retirer.

Quand le fourneau fut prêt à joüer, je fis ſommer les Aſſiegez de ſe rendre, & ayant répondu qu'ils étoient encore en état de ſe défendre, je fortifiai la garde de la tranchée de quatre cens hommes détachez, & je fis mettre le feu au fourneau; on fit pluſieurs

fois effort de monter sur la brêche ; mais outre qu'elle étoit fort droite, les Assiegez jetterent tant de bombes, de grenades, de sacs à poudre, & de barils foudroyans, qu'il fut impossible de s'y loger. Le Marquis de la Villedieu, qui étoit venu en poste de Messine pour être au siege, fut blessé à mort en cette occasion. Monsieur de Melune, premier Capitaine du Regiment d'Erlac, s'y distingua, il fut vû sur la brêche l'épée à la main.

Ce jour-là, on me donna avis qu'un détachement de l'Armée Ennemie s'étoit saisi de la Tour de Riou, qui est un passage de la montagne à une lieuë de Puicerda. Je crus qu'il étoit de consequence de le déloger. Je pris deux cens Soldats du Regi-

ment de Castres, & douze Escadrons que je fis suivre de deux petites pieces de campagne ; j'allai attaquer cette Tour. Je la pris avec la garnison qui étoit de quarante hommes, commandez par un Lieutenant.

Comme les Assiegez attendoient tous les jours le secours, je jugeai qu'il étoit plus utile que les Lieutenans Generaux demeurassent dans leurs quartiers pour s'y opposer, que de continuer à monter la tranchée. Je fis travailler ensuite à ouvrir la Place par plusieurs endroits, à élargir la tranchée, à faire des Places d'armes & d'autres ouvrages pour donner l'assaut general aprés l'effet des mines qu'on alloit préparer. Cependant je faisois tenir presque toûjours une partie des Trou-

pes en bataille pour empêcher le secours. Aussi le Comte de Monterey qui nous voyoit si bien sur nos gardes, n'osa attaquer aucun de nos quartiers, & fut enfin contraint de se retirer faute de fourage. Cette retraite, qui ôtoit à la Place toute esperance d'être secouruë, & nos mines qui étoient déja prêtes, firent resoudre le Gouverneur à se rendre. Le lendemain il m'envoya demander à capituler; on fut bientôt d'accord des conditions, & le jour suivant, il sortit de la Place. J'y fis entrer le Regiment de Sault avec Monsieur d'Urban pour commander jusqu'à ce que le Roi eût nommé un Gouverneur.

Le siege de Puicerda étoit une affaire bien plus grande

qu'on n'avoit pensé. La place est située dans une plaine sur le plus haut des Monts Pirenées, & l'abord en est extraordinairement difficile. Je la trouvai munie de toutes les choses necessaires pour une longue défense, avec une garnison de prés de deux mille hommes, six ou sept cens Bourgeois fort aguerris; & un Gouverneur qui avoit de l'experience & de la fermeté. On peut s'imaginer l'embarras & la fatigue que j'eus pendant un mois tout entier que dura ce siege, où il ne falloit pas de moindres soins pour empêcher le secours, que pour presser la Place. Sa prise étoit fort avantageuse au Roi; elle mettoit à couvert le Languedoc, & le rendoit maître de la Province de Cerdaigne, où il pouvoit faire subsister beau-

coup de Troupes pour entrer en tout tems dans le Pays des Ennemis.

Enſuite je remenai l'Armée en Rouſſillon, & peu de jours après, je la fis paſſer en Lampourdan, où elle ſubſiſta juſqu'à la fin de Septembre, je n'eus pas d'occaſion d'avoir de grandes affaires avec les Ennemis. Ils s'étoient rendus maîtres d'une Tour, que je faiſois garder par un Lieutenant & quarante Soldats, & ils y avoient laiſſé une garniſon beaucoup plus forte. J'allai attaquer cette Tour avec un détachement d'une partie de l'Armée, & ils eurent le déplaiſir de me la voir reprendre ſans oſer la ſecourir, quoique toutes leurs forces fuſſent aſſemblées.

Dans le même tems, je reçûs avis de la Cour que l'on

auroit bien-tôt la Paix, avec ordre de faire démanteler Puicerda. Je fis travailler à cette démolition par les Troupes que j'y avois laissées. Comme je jugeai qu'encore que la Paix fût faite, les ordres pour la publier pourroient être longs à venir, & que même il se passeroit du tems avant que toutes choses fussent disposées pour la publication, je repassai au mois d'Octobre en Cerdaigne, pour faire subsister les Troupes aux dépens des Ennemis. J'entrepris aussi pour les inquieter de faire faire dans les montagnes un chemin qui conduisit à Campredon, & j'employai à cet ouvrage les peuples du Païs. Les Ennemis s'imaginerent que j'avois dessein de surprendre cette Place, & peut-être qu'ils ne se trompoient pas. Ils y envoye-

rent en diligence des Troupes, & ce fut pour eux une assez grande fatigue.

Je reçûs peu de jours après les ordres de faire publier la Paix. J'en donnai part à Monsieur le Duc de Bournonville, qui commandoit alors en Catalogne ; il n'avoit pas encore reçû les siens ; on lui avoit seulement donné avis qu'il les auroit bien-tôt. Il me proposa dans cette attente de faire une suspension d'armes, & j'y consentis à condition que les Troupes de part & d'autre demeureroient jusques-là dans les lieux où elles se trouvoient. Cela m'étoit avantageux, parce que j'avois toutes les nôtres dans le Païs ennemi.

Monsieur de Bournonville ayant reçû au commencement de Janvier, les ordres

qu'il attendoit pour la Paix, m'en donna auſſi-tôt avis. Il m'envoya une Caſſatte pleine de gants d'Eſpagne, & je lui fis un autre preſent. Nous travaillâmes enſuite à regler l'échange des priſonniers, & le payement des rançons pour ceux que j'avois plus que lui, qui étoient en grand nombre. Quand cela fut executé, on publia la Paix avec toute ſorte de ſolennité, & une grande joye des Peuples de Catalogne, qui avoient beaucoup ſouffert de cette Guerre.

J'étois alors dans une affliction violente de la mort de mon Fils unique, qui venoit de mourir ſubitement à mes yeux. Il me paroiſſoit bien né, & je l'avois vû ſervir au ſiege de Puicerda, d'une maniere qui m'en donnoit une

grande esperance. Dieu me l'ôta dans un tems que je pouvois avoir quelques sentimens de gloire par les bons succez que j'avois eus, & il voulut me faire rentrer en moi-même. Les Peuples du Roussillon me donnerent toutes sortes de marques de la part qu'ils prenoient à ma douleur, & cesserent tous leurs divertissemens de Carnaval qu'ils avoient commencez. Je m'occupai pendant quelques jours à regler les affaires du Pays ; & à l'entrée de Février, je partis de Perpignan. Je vins joindre ma famille qui étoit en Berry, & l'on peut s'imaginer que nôtre abord fut une chose bien triste. Aprés y avoir demeuré un mois, j'allai à la Cour, & je fus reçû du Roi aussi favorablement que je le pou-

vois ſouhaiter ; il me fit l'honneur de me dire que je lui avois rendu de grands ſervices en Catalogne, & il y ajoûta mille choſes obligeantes.

La paſſion que j'avois depuis fort long-tems de me retirer de la Cour, s'étoit beaucoup augmentée par le triſte état où j'étois, mais je voulois attendre que j'euſſe établi mes deux Filles, pour n'avoir plus rien qui m'obligeât de tourner la vûë du côté de la Cour. Quatre ans s'étant paſſez ; un matin comme le Roi, qui m'avoit vû à ſon lever, fut entré dans ſon Cabinet, il me fit appeller, & me dit qu'il m'avoit choiſi pour être Gouverneur de Monſieur le Duc de Chartres. Je reçûs tres-reſpectueuſement l'honneur qu'il me

faiſoit. Je lui dis neanmoins que je ne me ſentois pas tout-à-fait propre à cet emploi. Il me répondit qu'il ne prétendoit pas par là m'exclure du commandement de ſes Armées, s'il arrivoit qu'il eût la guerre; & il dit enſuite à Monſieur en ma preſence, qu'il ne faiſoit que me prêter à lui, & qu'il me redemanderoit lorſqu'il auroit beſoin de moi. J'avoüë que cet emploi ne me donna pas d'abord toute la joye que j'en devois avoir. Je voyois qu'il renverſoit entierement le deſſein de ma retraite, & qu'il me rengageoit à la Cour, pour le reſte de ma vie; mais quand j'eus vû & obſervé le jeune Prince qu'on me confioit, je lui trouvai l'eſprit ſi avancé, & un ſi beau naturel, que je fus conſolé de tout, & je

ne ſongeai plus qu'à donner tous mes ſoins à ſon éducation.

Fin du cinquiéme & dernier Livre.

AMSTERDAM

De l'Imprimerie

DE

DANIEL BOULESTEYS DE LA CONTIE.

M. DCCI.



